18'3

F 18.3 3

AUG

F
9
3

X 74
A3.4

THÉATRE COMPLET

DE

ÉMILE AUGIER

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

VI

COULOMMIERS
Imprimerie Paul BRODARD.

THÉATRE COMPLET

DE

ÉMILE AUGIER

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

VI

MAITRE GUÉRIN

LIONS ET RENARDS — MADAME CAVERLET

PARIS

CALMANN-LÉVY, ÉDITEURS

3, RUE AUBER, 3

Droits de reproduction et de traduction réservés.

AHG.
SN · 525

MAITRE GUÉRIN

COMÉDIE EN CINQ ACTES

EN PROSE

Représentée pour la première fois, à Paris, au THÉATRE-FRANÇAIS, le 29 octobre 1884.

Digitized by the Internet Archive
in 2025

https://archive.org/details/bwb_KU-357-357_6

A LA MÉMOIRE

DE

MON CHER PÈRE

PERSONNAGES

		Acteurs qui ont créé les rôles.
DESRONCERETS.	MM.	GEFFROY.
MAITRE GUÉRIN.		GOT.
ARTHUR LECOUTELLIER.		DELAUNAY.
LOUIS GUÉRIN.		LAFONTAINE.
MADAME GUÉRIN.	Mmes	NATHALIE.
FRANCINE DESRONCERETS. . . .		FAVART.
MADAME CÉCILE LECOUTELLIER.		ARNOULD-PLESSY.
BRÉNU.	M.	MONTET.
PREMIER DOMESTIQUE.		TRONCHET.
DEUXIÈME DOMESTIQUE		MASQUILLIER.

La scène se passe de nos jours, en province.

MAITRE GUÉRIN

ACTE PREMIER

Au château de madame Lecoutellier. — Un salon donnant sur le parc. — Porte au fond. — Portes latérales. — A droite, une table carrée. — A gauche, un canapé près d'un petit bureau en bois de rose.

SCÈNE PREMIÈRE

ARTHUR, en costume de voyage élégant;
UN DOMESTIQUE en livrée.

LE DOMESTIQUE.

Madame prie monsieur Arthur de vouloir bien l'attendre dans ce salon; elle va descendre.

ARTHUR.

Bien. Tu conduiras mon valet de chambre et mes bagages dans mon appartement. Où me loge-t-on? Dans la chambre bleue?

LE DOMESTIQUE.

Non, monsieur, la chambre bleue est occupée.

ARTHUR.

Ah ! ma tante a du monde ?

LE DOMESTIQUE.

Un voisin de campagne et sa fille.

ARTHUR.

Est-elle jolie, sa fille ?

LE DOMESTIQUE.

Ah ! monsieur comprend que je ne me permettrais pas d'avoir une opinion sur les invités de madame.

ARTHUR.

C'est juste. Va, mon garçon... A propos, pendant mon séjour ici, il se présentera des gens de mauvaise mine : sois très respectueux ! Ce sont des courtiers d'élections.

LE DOMESTIQUE.

D'élections ?

ARTHUR.

Cela t'étonne ?

LE DOMESTIQUE.

Dame ! je croyais que monsieur était député.

ARTHUR.

Tu ne sais donc pas, imbécile, que ton conseiller général est mort et que tu vas être appelé à exercer tes droits de citoyen ? Je te demande ta voix.

LE DOMESTIQUE.

Monsieur veut rire... Je n'oserai jamais.

ARTHUR.

Puisque je te le permets, animal.

LE DOMESTIQUE.

Monsieur me comble... Voici madame.

Il sort.

SCÈNE II

ARTHUR, CÉCILE, en toilette du matin.

ARTHUR, baisant la main de Cécile.

Comment se porte la plus belle des tantes ?

CÉCILE.

Aussi bien que le plus beau des neveux. Avez-vous laissé mon mari en bonne santé ?

ARTHUR.

N'en doutez pas : sa face reluit sous ses cheveux gris, comme braise sous la cendre. Voilà une vieillesse, je ne dirai pas verte, mais cramoisie.

CÉCILE.

Ne plaisantez pas : cette exubérance de santé m'inquiète quelquefois.

ARTHUR.

Vous avez peur qu'il n'éclate ? Rassurez-vous ; il est cerclé d'égoïsme.

CÉCILE.

Soyez donc convenable, Arthur. J'espérais presque que vous l'amèneriez avec vous.

ARTHUR.

Moi aussi; mais il a eu peur, en m'accompagnant, d'être obligé de se remuer pour mon élection, vous le reconnaissez bien là; en sorte que ce qui vous attire ma présence vous libère de la sienne. Il y a compensation.

CÉCILE.

Si vous voulez dire qu'en vous voyant je me console de ne pas le voir, vous êtes un fat.

ARTHUR.

Oui; mais si je veux dire que vous vous consolez de me voir en ne le voyant pas?

CÉCILE.

Avouez qu'il serait bien bon de se déranger pour un neveu aussi peu respectueux.

ARTHUR.

Je n'ai pas insisté!... D'ailleurs, le château de ce sénateur le représente avantageusement aux yeux des peuples, et, puisque vous me permettez d'y installer mon quartier général...

CÉCILE.

Trop heureuse de vous servir, monsieur l'ambitieux.

ARTHUR.

Moi, ambitieux? Ma foi, non!

CÉCILE.

Non?...

ARTHUR, déclamant.

« Je ne demandais, pour prix de mes services, que de finir mes jours dans le sein des délices »... quand tout

à coup mon bon oncle vous épousa. Ce revers de fortune me fit faire la grimace, j'en conviens; mais, en vous voyant, belle tante, je pardonnai à mon oncle; je sentis qu'à sa place j'en aurais fait autant que lui, peut-être même... (Il rencontre un regard sévère de Cécile et reprend sur un autre ton.) En attendant, comme j'avais prudemment dévoré l'héritage de mon père pour préparer les voies à celui de mon oncle, il ne me restait plus qu'à vivre de mes sueurs, et j'acceptai une place de député. Ce n'est pas là de l'ambition, c'est de la résignation.

CÉCILE, assise près de la table à droite.

Mais il me semble que vous y prenez goût : non content d'être député, vous voulez encore être conseiller général! Ceci est bien gratuit, vous l'avouerez.

ARTHUR.

C'est une conséquence : représentant d'un département auquel je suis complètement étranger, je tâche d'y prendre racine.

CÉCILE.

Eh bien, mon cher, puisque je suis la cause de tous vos désastres, je vous dois une réparation, et je m'en suis déjà occupée.

ARTHUR.

Auriez-vous fait faire à mon oncle un testament en ma faveur?

CÉCILE.

Je ne me mêle pas du testament de votre oncle; mais, en recevant la lettre qui m'annonçait votre arrivée, j'ai invité M. Desroncerets et sa fille à passer quelques jours chez moi.

ARTHUR.

Ah! ma tante, c'est trop, non! c'est trop! ce bon M. Desroncerets!

CÉCILE.

Vous ne le connaissez pas?

ARTHUR.

Non.

CÉCILE.

C'est un propriétaire des environs, qui a vingt-cinq mille livres de rente, — un château que j'estime deux cent mille francs, et une fille unique. Maintenant, vous comprenez?

ARTHUR.

Hélas! c'est assez clair.

CÉCILE.

Pourquoi *hélas*? Avez-vous peur du mariage?

ARTHUR.

Oh! mon Dieu, non! je me ferai chloroformer. — Continuez, ma tante.

CÉCILE.

Je dois d'abord vous prévenir que Francine a vingt-quatre ans, et qu'elle ne veut pas se marier.

ARTHUR.

C'est déjà une conformité d'humeur entre nous.

CÉCILE.

Mais j'espère que vous la ferez changer d'avis.

ARTHUR.

Épargnez ma modestie.

CÉCILE.

Oh! ne vous mettez pas en frais : ce n'est pas votre mérite qui doit changer la résolution de Francine.

ARTHUR.

Vous me rassurez.

CÉCILE.

Asseyez-vous là, je vais vous dire son histoire. (Arthur s'assied de l'autre côté de la table.) Elle a pour père un quasi homme de génie.

ARTHUR.

Ah! mauvaise affaire! Le génie est un îlot baigné par la folie. — Cette pensée, madame, est de moi.

CÉCILE.

J'en félicite La Rochefoucauld. — Issu d'une vieille famille de robe, assez riche pour suivre ses goûts, M. Desroncerets s'est jeté à corps perdu dans l'étude de la mécanique.

ARTHUR.

Aïe!... un inventeur!

CÉCILE.

Vous l'avez dit. Il a fait je ne sais combien d'inventions plus ingénieuses les unes que les autres sur le papier...

ARTHUR.

Et tout crevait sur le terrain; connu!

CÉCILE.

Un chemin de fer destiné à gravir les pentes les plus raides...

ARTHUR.

Très chères, les expériences!

CÉCILE.

Un bateau à vapeur marchant par je ne sais quoi...

ARTHUR, se levant.

Mais c'est un beau-père désastreux que vous m'offrez là!

CÉCILE.

Rassurez-vous : sa fille lui a lié les mains, ou peu s'en faut. Quand leur ruine éclata, Francine avait alors vingt et un ans, elle se fit donner par son père une procuration générale; elle vendit tous les biens, sauf le parc et le château; elle liquida les dettes et manœuvra si bien les débris de sa fortune, qu'elle parvint en peu de temps à la reconstruire.

ARTHUR, se rasseyant.

C'est un trésor, cette fille-là.

CÉCILE.

C'est mieux : c'est un trésorier.

ARTHUR.

Mais qui a bu boira; le vieux fou aura une rechute, et alors gare là-dessous!

CÉCILE.

Que nenni! Francine est une fine mouche; elle a pris ses précautions : son père ignore absolument où et com-

ment elle a placé ses fonds, et, de peur des indiscrétions, elle n'a mis personne dans sa confidence.

ARTHUR.

Voilà une maîtresse femme. Comment se fait-il qu'elle ne soit pas encore mariée?

CÉCILE.

Parce qu'une maîtresse femme tient à conserver sa maîtrise. Francine a pris goût à l'administration de ses biens et elle ne veut pas s'en démettre entre les mains d'un mari.

ARTHUR.

Comme cela se rencontre! moi qui ai horreur de la comptabilité... J'ai fait mes preuves!

CÉCILE.

Et c'est par là que vous avez chance de plaire à Francine.

ARTHUR.

Cette idée me sourit, de faire asseoir à mon foyer une douce jeune fille qui serait l'ange gardien de ma caisse!

CÉCILE.

O poète!

ARTHUR.

Et vous dites qu'elle a ou aura vingt-cinq mille livres de rente?

CÉCILE.

Plus un château qui vaut cent cinquante mille francs.

ARTHUR.

Vous disiez deux cents.

CÉCILE.

Il ne les vaut que pour moi.

ARTHUR.

Je ne le vendrai donc qu'à vous.

CÉCILE.

J'y compte bien ! — A l'époque de la liquidation de Desroncerets, votre oncle chargea maître Guérin, le notaire du canton, d'en offrir moitié prix; aussi ne l'a-t-il pas eu, à mon grand regret.

ARTHUR.

Qu'a donc ce château de si séduisant ?

CÉCILE.

Vous n'ignorez pas que je suis née de Valtaneuse?

ARTHUR.

Il faudrait ne pas avoir reçu de vous le moindre billet.

CÉCILE.

Eh bien, ce château s'appelle Valtaneuse.

ARTHUR.

Bah !

CÉCILE.

Tout simplement. Il est sorti de notre maison à la suite de la banqueroute de Law, qui nous a ruinés...

ARTHUR.

Et il y reviendra après le décès de M. Lecoutellier, votre époux.

CÉCILE, se levant.

Oh ! je ne prévois pas les malheurs de si loin.

ARTHUR, la suivant.

Je ne vous blâme pas ! vous voulez rentrer dans votre caste par votre château ; quoi de plus naturel ? Ce n'est pas amusant de s'entendre appeler Lecoutellier tout court ; j'en sais quelque chose !

CÉCILE.

Comment vous en êtes-vous aperçu ?

ARTHUR.

Parbleu ! j'ai beaucoup soupé avec les fils des preux, du temps que j'étais l'héritier de mon oncle ! ils m'avaient surnommé vidame de Châtellerault. (A lui-même, tandis que Cécile va au petit bureau à gauche.) Ces belles nuits ne sont plus. Oh ! les bons vivants, les jolies vivantes !... (A Cécile.) Mademoiselle Francine est-elle passable ?

CÉCILE.

Que vous importe ? Vous ne considérez pas le mariage comme une liaison, je suppose ?

ARTHUR.

Dieu m'en garde ! Pourtant, il faut bien le dire, il y a quelques formalités analogues... et je ne serais pas fâché...

CÉCILE.

Francine est charmante. — Sur ce, allez réparer le désordre du voyage et vous mettre sous les armes.

ARTHUR.

Oui, ma tante ; et que puissent mes faibles attraits trouver grâce devant mon juge !

Il sort.

SCÈNE III

CÉCILE seule; puis FRANCINE.

CÉCILE.

Il est plus pénétrant qu'il n'en a l'air, cet écervelé; si on avait des secrets, il faudrait prendre garde à lui. (A Francine qui entre par la gauche.) Bonjour, chère Francine! Avez-vous bien dormi sous mon toit?

FRANCINE.

Parfaitement. Mon père n'est pas rentré?

CÉCILE, s'asseyant à droite.

Est-il déjà sorti?

FRANCINE, s'asseyant près d'elle.

Il a l'habitude de faire tous les matins une promenade solitaire, et il s'égare quelquefois, même chez nous.

CÉCILE.

Il est toujours aussi distrait?

FRANCINE.

Surtout pendant sa promenade matinale, qu'il appelle une rêverie ambulatoire. Il prétend que les jambes sont les roues du cerveau.

CÉCILE.

Aurait-il encore une invention sur le métier?

FRANCINE.

Oui, mais celle-là ne m'inquiète pas; — c'est une méthode mécanique pour apprendre à lire aux enfants.

CÉCILE.

Vraiment ?

FRANCINE.

Il obtient des résultats surprenants, je dois le dire.

CÉCILE.

Quoi qu'il en soit, vous devez être bien heureuse qu'il ait enfin trouvé une occupation innocente.

FRANCINE.

Je vous assure; j'ai eu tant d'inquiétudes ! Après le rétablissement de notre fortune, il m'avait bien juré qu'il était guéri de sa passion d'inventer; mais je n'ai pas pleine confiance dans ces guérisons-là, et dans sa moindre distraction je voyais un symptôme de rechute. Ce que j'ai employé d'industrie depuis trois ans pour l'attirer hors de lui-même, Dieu le sait ! mais je sentais bien que je ne faisais que retarder la crise, et je n'espérais pas qu'elle tournerait à notre salut. Jugez de ma joie le jour où je découvris le nouvel objet de ses contemplations !

CÉCILE.

Celui-là du moins n'est pas ruineux : c'est une folie douce.

FRANCINE.

Oh ! ne dites pas ce mot-là, madame; mon pauvre père, si bon, si généreux !

CÉCILE.

Un cœur d'or, je le sais; mais cela n'empêche pas...

FRANCINE, l'arrêtant du geste.

Hélas !

CÉCILE.

Homme de grand mérite, malgrè tout! comme disait un de nos amis, il ne lui manque peut-être que le côté pratique du génie.

FRANCINE.

Vous connaissez le commandant Guérin ? C'est un mot de lui.

CÉCILE.

En effet... nous l'avons trouvé en garnison à Saint-Germain, l'été dernier. En qualité de compatriote, nous lui avons fait accueil, et mon mari a fini par le prendre en grande affection.

FRANCINE.

Vous parlait-il quelquefois de nous ?

CÉCILE.

Souvent; pourquoi?

FRANCINE.

C'est que sa conduite envers nous est singulière. Autrefois, quand il avait un congé, il était fort assidu à la maison; je dois même dire à sa louange qu'au moment de notre ruine il a redoublé d'égards; puis il est tout à coup rentré dans les bornes de la stricte politesse, et, à ce dernier congé, il ne nous a fait que la visite indispensable. Aurait-il à se plaindre de nous ?

CÉCILE.

Je ne sais pas; mais il parle de vous dans les termes les plus respectueux. Il admire beaucoup votre aptitude aux affaires, votre bon sens.

FRANCINE, à part.

Je m'en doutais.

CÉCILE, la regardant dans les yeux.

Ce que vous prenez pour de la froideur n'est peut-être que de l'embarras. Je soupçonne fort qu'il vous a aimée un moment.

FRANCINE.

Moi? vous vous moquez. Suis-je faite pour inspirer des passions? Je suis un parfait notaire, pas autre chose; le malheureux qui s'y tromperait perdrait bien son temps, car je ne prends même pas à cette sorte de folie l'espèce d'intérêt qu'y prennent les autres femmes.

CÉCILE.

Vous n'êtes donc pas coquette?

FRANCINE.

Non, et vous?

CÉCILE.

Oh! moi, je le suis sans miséricorde!

FRANCINE.

Et sans remords?

CÉCILE.

Et sans remords. Remarquez ceci : les hommes ne nous imposent qu'une vertu, et ils passent leur temps à nous en détourner. N'est-ce pas pain bénit, après les avoir bien promenés par l'oreille, de leur casser le nez contre les devoirs qu'ils nous ont faits?

FRANCINE.

Je ne comprends pas trop.

CÉCILE, se levant.

Vous n'êtes pas une femme, vous.

FRANCINE.

Vous croyez?... Voici mon père.

SCÈNE IV

LES MÊMES, DESRONCERETS, entrant par le fond.

FRANCINE.

Tu t'es perdu?

DESRONCERETS.

Pas beaucoup. — Bonjour, madame.

CÉCILE, assise sur le canapé à gauche.

Vous avez fait une bonne promenade?

DESRONCERETS.

Charmante.

FRANCINE, prenant la canne et le chapeau de son père.

Mais un peu longue; qu'as-tu pu faire pendant trois heures?

DESRONCERETS.

Il m'est arrivé une petite aventure.

CÉCILE.

De voleurs?

DESRONCERETS.

De mendiants.

CÉCILE.

Cela se ressemble.

DESRONCERETS.

Pas tout à fait. — Je marchais devant moi, depuis une heure, dans un joli sentier sous bois qui me déposa tout à coup sur une grande route. A vingt pas, j'aperçois un pauvre diable agenouillé sur le rebord du fossé, son chapeau devant lui, et une petite fille de huit à dix ans à ses côtés. Connaissez-vous rien de plus navrant qu'un mendiant sur un chemin où il ne passe personne?

CÉCILE.

La preuve qu'il y passe quelqu'un, c'est que le mendiant s'y tient...

FRANCINE, appuyée sur le dossier du canapé.

Et que tu passais.

DESRONCERETS, s'asseyant à côté de Cécile.

C'est vrai!... Quoi qu'il en soit, la petite fille accourt à ma rencontre, et, me tendant la main : « Pour un pauvre aveugle qui n'a pas mangé depuis hier. » Je me fouille... j'avais oublié ma bourse; pendant que je cherche inutilement dans toutes mes poches, l'enfant tire de la sienne un gros morceau de pain et y mord à belles dents. — Parbleu! lui dis-je, s'il a faim, partage ton déjeuner avec lui.

CÉCILE.

C'était juste.

DESRONCERETS.

Elle me regarda avec de grands yeux étonnés comme si elle n'y avait jamais pensé, rougit et retourna lentement sur ses pas. Je la suivis pour voir ce qu'elle ferait;

arrivée auprès de l'aveugle, elle lui mit le morceau de pain dans la main : « Tiens, grand-père, voilà ce qu'on m'a donné pour toi. » — Brave petit cœur... Je l'ai embrassée sur les deux joues.

CÉCILE.

C'est très touchant.

FRANCINE.

Allons leur porter du pain et de l'argent, voulez-vous, madame?

CÉCILE.

C'est peut-être un peu loin.

DESRONCERETS, se levant.

Non, ils sont à l'office.

CÉCILE, riant.

Vous les avez amenés?

DESRONCERETS.

Ai-je mal fait?

CÉCILE.

Non, certes.

DESRONCERETS.

D'ailleurs, je ne savais pas mon chemin...

FRANCINE.

Tu te fais reconduire par des aveugles maintenant! — Allons les voir, madame, voulez-vous?

CÉCILE.

Soit! Comblons-les de bienfaits.

Elle se dirige vers la droite.

FRANCINE, revenant et embrassant son père.

Oh! cher père! Je t'aime bien.

Elle sort après Cécile.

DESRONCERETS, seul.

Moi, j'apprendrai à lire à l'enfant.

Il s'apprête à suivre les deux femmes quand Guérin paraît à la porte du fond.

SCÈNE V

DESRONCERETS, GUÉRIN.

DESRONCERETS, fermant vivement la porte.

Vous ici, Guérin? Quelle imprudence! Si ma fille vous voyait!...

GUÉRIN.

Eh bien, ne suis-je pas aussi le notaire de la belle madame Lecoutellier, et n'ai-je pas le droit de lui présenter mon hommage en passant? Tout est prévu, mon cher monsieur Desroncerets; quoique tabellion de campagne, on n'est pas tout à fait imbécile.

DESRONCERETS.

A la bonne heure. Avez-vous l'argent?

GUÉRIN.

Oui, et je vous apporte les actes à signer. (Il dépose les papiers sur la table à droite.) — Mais permettez-moi avant tout de couvrir ma responsabilité en vous représentant encore une fois à quels dangers vous vous exposez.

DESRONCERETS, assis près de la table.

Puis-je faire autrement ? Je suis bien forcé de recourir aux usuriers, puisque j'ai renoncé à l'administration de ma fortune, puisque j'ignore même en quoi elle consiste, et que, pour le savoir, je serais obligé de mettre ma fille dans la confidence de cet emprunt, ce que je ne veux à aucun prix.

GUÉRIN, debout de l'autre côté de la table.

En vérité, on dirait que votre fille vous fait peur.

DESRONCERETS.

Eh bien, oui; j'ai pour elle une tendresse mêlée de déférence; pourquoi n'en conviendrais-je pas ?

GUÉRIN.

De la déférence? Saprelotte ! C'est le monde renversé ! Ah ! je voudrais bien voir que monsieur mon fils élevât la voix chez moi, tout commandant qu'il est !

DESRONCERETS.

Nous ne sommes pas dans la même situation, mon cher Guérin : si je n'ai pas perdu devant la loi mes droits de chef de famille, je les ai perdus devant mon enfant, je le reconnais. Je suis à son égard dans la position d'un mineur, et je n'en puis sortir que par un succès éclatant. Ce succès, je le tiens, j'en suis sûr ! et savez-vous quelle sera ma plus douce récompense, après la joie d'avoir servi mon pays ? Ce ne sera pas la gloire attachée à mon nom, ce sera l'orgueil et le repentir de ma fille, quand elle se jettera dans mes bras en me disant : « Pauvre père, moi qui te croyais fou ! »

GUÉRIN, à part.

Pauvre bonhomme, va ! (Haut.) Quand on me prend par

le sentiment, je suis vaincu. Permettez-moi d'essuyer une larme et de vous donner lecture des actes.

DESRONCERETS.

A quoi bon ?

GUÉRIN, s'asseyant.

Oh ! oh ! jamais je n'ai permis à un client de signer sans avoir pris lecture de ce qu'il signait. Je suis esclave de la formalité. L'acte de vente d'abord. (Il lit.) « Entre » les soussignés, etc., a été fait ce qui suit : M. Desron- » cerets vend à M. Brénu, qui accepte, le château de Val- » taneuse avec ses circonstances et dépendances, tel au » surplus qu'il se poursuit et comporte, sans aucune » réserve ni retenue... »

DESRONCERETS.

Comment, sans aucune réserve ?

GUÉRIN.

Attendez-donc. (Lisant.) « La vente est faite sous les » conditions suivantes... » Je passe les clauses de style... « Et, en outre, moyennant un prix de cent mille francs » que M. Desroncerets reconnaît avoir reçu, et dont il » donne, — par ces présentes, — quittance entière et » définitive. »

DESRONCERETS.

Vous avez la somme sur vous ?

GUÉRIN.

Oui bien... « Toutefois, M. Desroncerets se réserve la » faculté de rémérer pendant un an et un jour à dater de » la signature des présentes. » Comprenez-vous bien la portée de cette clause ?

DESRONCERETS.

Parfaitement.

GUÉRIN.

Mettons les points sur les *i* : c'est aujourd'hui le 17 septembre...

DESRONCERETS.

Le 17 septembre, en êtes-vous sûr?

GUÉRIN.

Croyez bien, monsieur, que je suis dans l'habitude de ne me tromper ni d'heure, ni de quantième.

DESRONCERETS.

C'est l'anniversaire de la naissance de ma fille, et je n'y ai pas songé?

GUÉRIN.

Vous êtes encore à temps. C'est donc aujourd'hui le 17 septembre 1862; si, le 17 septembre 1863, à six heures trente-neuf minutes du soir, vous n'avez pas remboursé au père Brénu la somme de cent mille francs en espèces, la vente du château devient définitive, et vous l'aurez vendu les deux tiers de ce qu'il vaut; c'est bien compris, n'est-ce pas?

DESRONCERETS, se levant.

Oui, mon cher; mais ce remboursement ne m'inquiète pas : dans un an, mon brevet d'invention vaudra un million.

GUÉRIN.

J'en doute; ce serait la première fois qu'une invention aurait enrichi l'inventeur. Rappelez-vous mes paroles.

Passons au bail. — « Entre les soussignés, M. Brénu, » propriétaire du château de Valtaneuse... »

DESRONCERETS.

Propriétaire?

GUÉRIN.

Dame! La clause de réméré est résolutoire, mais point suspensive, et vous ne pouvez continuer à habiter votre château qu'à titre de locataire; et puis ce bail ôte à votre marché l'apparence d'un contrat pignoratif.

DESRONCERETS.

Pignoratif?

GUÉRIN.

Oui, c'est un mot qui veut dire...

DESRONCERETS.

Ah! oui, *pignus*.

GUÉRIN.

Pignoris. « La location est faite moyennant un prix » de cinq mille francs. »

DESRONCERETS.

L'intérêt de cent mille francs... c'est juste.

GUÉRIN.

Et pour écarter l'apparence pignorative qui pourrait résulter de la simultanéité des actes, nous antidaterons le premier de quinze jours, si vous le voulez bien.

DESRONCERETS.

Comme il vous plaira... Pignorative!

GUÉRIN, écrivant.

« Le 2 septembre 1862. » Signez maintenant; vous savez, le paraphe à chaque renvoi, au bas de chaque page, et à la fin votre signature entière.

DESRONCERETS.

Voilà qui est fait.

GUÉRIN.

Gardez un double.

DESRONCERETS.

Merci. Maintenant, il est inutile qu'on nous voie ensemble, et, avec la permission de madame Cécile, je vais cueillir un bouquet pour ma fille.

Il prend son chapeau pour sortir.

GUÉRIN.

Et votre argent?

DESRONCERETS.

Où ai-je la tête?

GUÉRIN, lui donnant une liasse de billets de banque.

Comptez.

DESRONCERETS.

Allons donc! (Brandissant les billets.) Avec ça, mon cher, je suis maître du monde.

Il sort.

SCÈNE VI

GUÉRIN, seul, puis LOUIS.

GUÉRIN, seul, rassemblant ses papiers.

Il ne pourra pas dire que je ne l'ai pas averti!... J'ai même pris ses intérêts contre lui-même avec une sorte d'indiscrétion... mais je ne m'en repens pas; il vaut mieux être au delà qu'en deçà du devoir. (Il se lève.) Maintenant, puisqu'il tient absolument à se ruiner, autant que ce soit moi qui en profite... Dans un an, Valtaneuse m'appartiendra et je le vendrai ce que je voudrai à madame Lecoutellier. (Entre Louis.) Tiens, tiens, tiens! qu'est-ce que tu viens faire ici, toi?

LOUIS.

Moi, mon père?... Je viens prendre congé de madame Lecoutellier.

GUÉRIN.

Tu disais tant ce matin que cette dernière journée appartenait tout entière à ta mère?

LOUIS.

C'est elle-même qui a exigé que je vinsse.

GUÉRIN.

Elle exige tout ce qu'on veut, ta bonne femme de mère... Dis-donc, Guérin, est-ce que tu serais amoureux de madame Lecoutellier?

LOUIS.

Je vous jure, mon père...

GUÉRIN.

Ne t'en défends pas : c'est une femme superbe... une Vénus de Milo... (A part.) Je le parierais.

LOUIS.

Je vous en prie, mon père...

GUÉRIN.

Allons, jeune et beau Dunois... je plaisante.

SCÈNE VII

Les Mêmes, CÉCILE.

GUÉRIN, baisant la main de Cécile.

Salut, belle dame.

CÉCILE.

Vous ici, messieurs?...

GUÉRIN.

Je vous amène mon fils, qui vient vous faire ses adieux.

CÉCILE.

Ses adieux?

GUÉRIN, à part.

Voilà ma visite expliquée.

LOUIS.

J'ai reçu ce matin l'ordre de rejoindre mon régiment, qui part pour le Mexique.

CÉCILE.

Ah!..

GUÉRIN.

Permettez-moi, après avoir déposé ce preux à vos pieds, de courir où le devoir m'appelle. (A part, en sortant.) Aucun effort pour me retenir?.. Pauvre Lecoutellier!..

Il sort.

SCÈNE VIII

LOUIS, CÉCILE.

CÉCILE, s'asseyant sur le canapé.

Voilà un ordre de départ bien inopiné.

LOUIS, approchant une chaise.

Le soldat doit être toujours prêt.

CÉCILE.

Comme le sage... Votre pauvre mère est bien triste, sans doute; tous vos amis comprennent son chagrin et le partagent, croyez-le bien. (Louis s'incline.) Quant à vous, je suis sûre que vous êtes enchanté?

LOUIS.

Je devrais l'être du moins. Il y a un an, j'aurais considéré ce départ comme une bonne fortune; aujourd'hui... j'obéis.

CÉCILE.

Quand on a fait, comme vous, toutes les campagnes, je comprends qu'on soit las de la guerre.

LOUIS.

De la guerre, non; mais des séparations.

CÉCILE.

Ah! si vous aviez réellement quelque chose qui vous retînt, vous trouveriez bien moyen de rester.

LOUIS.

Détrompez-vous, madame; c'est impossible.

CÉCILE.

Impossible? Je croyais que les militaires et les femmes avaient rayé ce mot du dictionnaire.

LOUIS.

Il a été rétabli.

CÉCILE.

Pas pour nous, du moins : si c'est impossible, cela se fera.

LOUIS.

Sans compter le proverbe : Ce que femme veut, Dieu le veut.

CÉCILE.

Le proverbe prouve au moins une chose, c'est que les hommes ne savent pas vouloir.

LOUIS.

Peut-être parce qu'ils ne veulent que ce qu'ils peuvent.

CÉCILE.

Vous pourriez toujours obtenir... Comment appelez-vous cela?... une permutation.

LOUIS.

La veille d'une campagne? Je serais bien reçu dans mon nouveau régiment!

CÉCILE.

Quelle plaisanterie! Est-ce que votre ami le commandant Burat a été mal reçu?

LOUIS.

C'est bien différent; ce n'est pas une permutation, c'est un avancement.

CÉCILE.

Eh bien, pourquoi n'auriez-vous pas aussi un avancement?

LOUIS.

Mes services ont été déjà récompensés.

CÉCILE.

Qu'importe? mon mari a des amis puissants.

LOUIS, sèchement.

Votre mari? (Se levant.) Je vous remercie, madame; je ne veux devoir mon avancement à personne qu'à moi, et, permettez-moi d'ajouter, à votre mari moins qu'à personne.

CÉCILE, minaudant.

Pourquoi donc?

LOUIS, reportant sa chaise au fond.

Vous m'avez défendu de vous le dire.

CÉCILE.

C'est juste : et j'admire avec quelle scrupuleuse fidélité vous observez les consignes qu'on vous donne.

LOUIS.

Je traite l'honneur des autres aussi respectueusement que le mien. Vous m'avez répondu, un jour, que faire une déclaration à une femme mariée, c'est la même insulte que proposer à un soldat d'abandonner son drapeau; je me le suis tenu pour dit.

CÉCILE.

J'exagérais peut-être un peu.

LOUIS.

Non, madame.

CÉCILE.

Non? En sorte qu'une femme qui... qui vous sacrifierait son honneur, pour vous demander un sacrifice égal devrait vous demander de déserter?

LOUIS.

Sans doute.

CÉCILE.

Et vous n'y consentiriez probablement pas?

LOUIS.

Non, certes!

CÉCILE.

En êtes-vous bien sûr?

LOUIS.

Oh! très sûr!

CÉCILE, souriant et se levant.

Vous êtes un homme tout d'une pièce, mon cher commandant. Ah! que j'ai eu raison de vous imposer silence! Où en serais-je, bon Dieu! si je vous avais écouté? vous

me quitteriez aujourd'hui comme une amourette de garnison, en sifflant la retraite entre vos dents. Pauvres femmes! comme vous nous punissez d'avoir cru à vos paradoxes sur les droits de la passion, le jour où nous les invoquons à notre tour! Quand nous préférons notre honneur à notre amour, nous n'avons pas de cœur; mais vous autres, vous ne sacrifieriez pas la moindre de vos susceptibilités! (Se rasseyant.) Ah! tenez! ne dites pas que vous m'aimez.

LOUIS, qui l'a écoutée avec stupéfaction.

Mais vous ne voyez donc pas que j'ai le cœur dans un étau et qu'en sortant d'ici, je vais pleurer comme un enfant! Ce qui me navre, ce n'est pas de quitter ma pauvre chère mère, Dieu me le pardonne! c'est de vous quitter, vous!

CÉCILE.

Restez, et je vous crois.

LOUIS.

Mais c'est la seule preuve que je ne puisse pas vous donner!

CÉCILE.

De quoi s'agit-il donc pour vous?... D'accepter un avancement qui, de votre aveu même, couvrirait votre honneur de soldat!

LOUIS.

Mon honneur de soldat, peut-être; mais mon honneur d'homme, non! Songez donc! accepter un bienfait qui serait un piège à mon bienfaiteur?...

CÉCILE, fièrement.

Un piège! et qui vous dit que je songe à trahir mes devoirs?

LOUIS, brusquement.

Alors laissez-moi partir! J'emporterai du moins le droit de vous aimer sans rougir devant votre mari.

Il fait quelques pas vers la porte.

CÉCILE, baissant les yeux.

Vous voulez que je rougisse seule, n'est-ce pas?

LOUIS, redescendant vers elle.

Que dites-vous?

CÉCILE, d'une voix tremblante.

Rien...

LOUIS.

Vous m'aimez?

CÉCILE.

Non!

LOUIS, se jetant à ses pieds et l'entourant de ses bras.

Cécile!

CÉCILE, se dégageant.

Monsieur!... (Avec un sourire.) Quand partez-vous?

LOUIS, toujours à genoux.

Je vous appartiens.

CÉCILE, à part, avec un sourire de triomphe.

Ah!

LOUIS, se relevant.

Mais je ne déshonorerai pas mon épée, je la briserai. Je vais envoyer ma démission au ministre.

CÉCILE, effrayée.

Votre démission!

LOUIS.

Je n'ai pas de temps à perdre.

CÉCILE.

Non!.. c'est trop...

LOUIS.

C'est moins que vous ne demandiez.

CÉCILE.

Je vous défends de briser votre carrière!

LOUIS.

Je n'écoute plus rien...

CÉCILE.

Mais votre avenir...

LOUIS.

Mon avenir? Vous m'aimez! — A tout à l'heure et à toujours

Il sort.

SCÈNE IX

CÉCILE, seule.

Sa démission... ceci passe la plaisanterie. Je m'en débarrasserais comme je voudrais s'il restait avec de l'avancement; mais, après sa démission, il se croirait des droits... Il en aurait jusqu'à un certain point, et je ne sais trop comment je me tirerais de là sans me faire un ennemi... Je n'entends pas cela!... écrivons-lui: « Un mo-

ment d'égarement, mes devoirs, mon mari... »(Elle s'assied au petit bureau de bois de rose, prend une plume, la trempe dans l'encre, et s'arrête pensive.) Ce n'est pas le premier venu, ce soldat; on n'en fait pas tout ce qu'on veut... Il est beau... et puis je m'ennuie tant! (Jetant sa plume.) Ma foi! nous verrons bien.

SCÈNE X

CÉCILE, ARTHUR, entrant par la droite.

CÉCILE.

Quelle mine allongée, bel Arthur!

ARTHUR.

Une affreuse nouvelle.

CÉCILE, tranquillement.

Quoi donc?

ARTHUR.

Un télégramme de Paris que je viens de recevoir.

CÉCILE.

Ah!

ARTHUR.

Du courage, ma tante!

CÉCILE, émue.

Comment, du courage?

ARTHUR.

Mon oncle...

CÉCILE, avec terreur.

Ruiné?

ARTHUR lui donne la dépêche; elle la lit, tire son mouchoir et le met sur ses yeux.

Voyons, ma tante, voyons, ma tante! quand vous vous

désolerez, cela ne le rappellera pas à la vie ! Pauvre cher homme, j'ai dîné hier avec lui ; je lui disais : « Vous mangez trop, mon oncle... »

CÉCILE.

Je pars à l'instant pour Paris. Donnez des ordres pour qu'on attelle : vous m'excuserez auprès de mes hôtes.

ARTHUR, sortant.

Diable ! sa douleur n'a pas été longue... J'attaquerai le testament.

Il sort.

SCÈNE XI

CÉCILE, seule.

Maintenant, il faut que le commandant parte. Je n'ai pas envie de l'épouser ! (Écrivant.) « Je suis veuve, respectez mon deuil, partez et ne m'écrivez pas. » (Elle fait sonner un timbre, plie la lettre et écrit l'adresse. Au domestique qui entre.) Portez sur-le-champ cette lettre... (A part.) Dans un an, tout ceci sera de l'histoire ancienne.

ACTE DEUXIÈME

Chez Guérin. — Grand salon; boiseries grises; porte au fond; deux portes à droite; deux fenêtres à gauche. Un placard dans le mur, à gauche de la porte du fond. Au premier plan à droite, une table ronde couverte d'un tapis.

SCÈNE PREMIÈRE

MADAME GUÉRIN, en train de mettre le salon en ordre; puis GUÉRIN.

GUÉRIN, entrant.

Eh bien, madame Guérin, je t'y prends encore à faire fonction de domestique.

MADAME GUÉRIN.

Mais, mon ami, Françoise est si paresseuse!...

GUÉRIN.

Toujours Françoise!... C'est la faute à Voltaire, c'est la faute à Rousseau! S'il ne suffit pas d'une servante, prends en une seconde, mais ne tracasse pas cette fille, qui est la nièce à Brénu.

MADAME GUÉRIN.

Je la tracasse ? je fais sa besogne !

GUÉRIN.

C'était donc bien pressé ?

MADAME GUÉRIN.

Dame, tu attends du monde...

GUÉRIN, tirant une clef de sa poche et la lui donnant.

Passe pour cette fois. Mais n'y revenez plus, et souvenez-vous que la femme de César ne doit pas épousseter les meubles. Ne cherche pas à comprendre, va, ce n'est pas ton affaire.

MADAME GUÉRIN, tout en ouvrant le placard, d'où elle tire une bouteille de malaga, un verre et des biscuits qu'elle pose sur la table à droite.

Je sais bien que je suis une bête et que tu as en moi une pauvre compagnie; c'est pourquoi je cherche à me rendre utile d'une autre façon.

GUÉRIN, s'asseyant près de la table.

C'est bien !... Tu t'es rendue suffisamment utile en me donnant un fils. Le sage ne demande rien de plus à une femme.

MADAME GUÉRIN.

Que Dieu a été bon de m'accorder un mari comme toi et un fils comme lui !

GUÉRIN.

Ta ta ta ! ton fils !... ne dirait-on pas ! Ce n'est pas un génie non plus, ma mère !

MADAME GUÉRIN.

Pas un génie ?... Colonel à trente-trois ans !...

GUÉRIN.

D'abord, il n'est que lieutenant-colonel.

MADAME GUÉRIN.

Mais tu sais bien qu'en parlant à un lieutenant-colonel, on dit : « Colonel. »

GUÉRIN.

Elle en a plein la bouche !... Quand bien même il serait colonel, ou général, si tu veux, crois-tu que cela m'impose, à moi ? Je prise la vertu guerrière fort au-dessous du courage civil ; et, d'ailleurs, je le connais, ton garçon : un méchant gamin, incapable de rédiger un acte sous seing privé, que j'ai été obligé de fourrer à Saint-Cyr pour m'en débarrasser ! Sais-tu pourquoi il a fait son chemin ? Parce que c'est un casse-cou ; ce n'est pas plus difficile que ça dans cette carrière-là. On avance jusqu'à ce qu'on soit arrêté par un boulet.

MADAME GUÉRIN.

Tais-toi !... Comment peux-tu dire de pareilles choses sans frémir ?

GUÉRIN.

Si on ne peut plus plaisanter !...

MADAME GUÉRIN.

Pas là-dessus, du moins.

GUÉRIN.

Cela ne m'empêche pas de m'occuper de l'avenir de votre fils ; et, dans ce moment même, savez-vous qui j'attends ? Madame Lecoutellier et son neveu.

MADAME GUÉRIN.

Ah !...

GUÉRIN.

Vous dites : *Ah* ! et vous ne me demandez même pas quel rapport cette conférence peut avoir avec votre fils ! Cela vous est bien égal !

MADAME GUÉRIN.

Je n'osais pas t'interroger.

GUÉRIN.

Vous tomberiez à mes pieds si je parlais.

MADAME GUÉRIN.

Je t'en supplie !

GUÉRIN.

Asseyez-vous. — Eh bien, votre fils aime madame Lecoutellier et il en est aimé.

MADAME GUÉRIN, assise de l'autre côté de la table.

Il aime madame Lecoutellier ? Comment le sais-tu ?

GUÉRIN, tirant une lettre de son portefeuille.

Tiens, lis.

MADAME GUÉRIN, lisant.

« Vos ordres me sont sacrés. Je pars : je ne vous écrirai » pas, et, si je ne suis pas tué, je reviendrai colonel à la » fin de votre deuil. » Il va revenir et tu ne me le disais pas ! Quel bonheur ! (Lisant.) « Je reviendrai colonel. » C'est pour lui tenir parole qu'il s'est jeté tête baissée dans cette affreuse barricade de Puebla où il a reçu trois coups de baïonnette !

GUÉRIN.

Tout bonnement.

MADAME GUÉRIN.

Comme elle doit l'aimer !...

GUÉRIN.

Voilà bien les femmes !

MADAME GUÉRIN.

Mais comment cette lettre est-elle entre tes mains ?

GUÉRIN.

En nous quittant, le 18 septembre dernier. Guérin avait chargé Jean-Pierre de la porter à son adresse. Jean-Pierre n'a pas trouvé madame Lecoutellier, elle était partie pour Paris, et il m'a rapporté la lettre.

MADAME GUÉRIN.

Et tu l'as ouverte ?... Que tu décachettes les miennes, à la bonne heure ; mais celles du colonel !...

GUÉRIN, se levant.

J'ai hésité, je l'avoue ; mais on ne fait pas d'omelette sans casser des œufs. — Ne seras-tu pas contente de voir ton fils épouser une grande dame ?

MADAME GUÉRIN.

Une femme qu'il aime, oui.

GUÉRIN.

C'est ce que je voulais dire, une femme qu'il aime... une femme qui a des relations magnifiques, et qui est en passe de tout obtenir pour son mari et pour sa famille... N'aimeriez-vous pas à voir briller le ruban rouge à la boutonnière de votre Adrien, petite vaniteuse ?

MADAME GUÉRIN.

Pourvu que Guérin soit heureux !

GUÉRIN.

Il le sera ! je vendrai mon étude...

MADAME GUÉRIN.

Et qu'est-ce que tu feras ensuite ?

GUÉRIN.

Sois tranquille ! je saurai bien m'occuper. D'abord ma bru exigera probablement que je prenne une situation en rapport avec la sienne... Tout lui est possible avec son esprit, sa beauté et ses relations. Si elle veut que je sois député, il n'y aura pas à dire, je le serai.

Il s'assied sur un fauteuil à gauche.

MADAME GUÉRIN, s'asseyant près de lui sur une chaise.

Mais crois-tu que madame Lecoutellier l'aime assez pour l'épouser?

GUÉRIN.

Pour l'épouser par amour tout sec, non pas; mais par raison composée de son inclination et de ses intérêts, oui; et c'est cette raison composée que je travaille à établir.

MADAME GUÉRIN.

Quelle tête tu as !

GUÉRIN.

Mais oui, assez bonne. — Je commence par rapprocher les distances, en diminuant sa fortune de moitié.

MADAME GUÉRIN.

Comment cela?

GUÉRIN.

Tu sais qu'Arthur a attaqué le testament de son oncle;

il a gagné son procès en première instance, perdu en appel, et la cour de cassation a renvoyé les parties devant la cour dans le ressort de laquelle sont situées les propriétés.

MADAME GUÉRIN.

Eh bien?

GUÉRIN.

Ce procès est donc la bouteille à l'encre; il y a autant de chances d'un côté que de l'autre; les plaideurs sont suspendus par un fil entre rien et deux millions.

MADAME GUÉRIN.

Ah ! si elle pouvait perdre !

GUÉRIN, se levant.

Merci bien. C'est moi qui m'opposerais au mariage! — Non! j'ai amené la tante et le neveu à l'idée fort sage d'une transaction, et je les attends aujourd'hui pour conclure.

MADAME GUÉRIN.

Mais s'il lui reste encore un million?

GUÉRIN.

Combien pensez-vous que je donne à votre fils, madame Guérin?

MADAME GUÉRIN.

Dame ! je ne connais pas ta fortune.

GUÉRIN.

Et tu n'as pas besoin de la connaître. Je donne cinq cent mille francs.

MADAME GUÉRIN.

Cinq cent...

GUÉRIN.

Oui, je me saigne à blanc pour ce mariage-là.

MADAME GUÉRIN.

Ah ! mon ami, que tu es bon ! — Mais il y a encore une différence énorme...

GUÉRIN.

C'est là que je t'attendais ! Cette différence, je la comble sans bourse délier par un trait de génie ! — mais ceci doit rester un secret, car le moindre bavardage pourrait tout faire manquer : me promets-tu de ne pas en parler à ton bonnet de nuit ?

MADAME GUÉRIN.

Oh ! Guérin !...

GUÉRIN, à demi-voix.

Il y aura dans la dot de ton fils une valeur inestimable aux yeux de madame Lecoutellier : le château de Valtaneuse, que ce vieux fou de Desroncerets a secrètement vendu au père Brénu, qui me le rétrocède.

MADAME GUÉRIN.

Si c'est fait, pourquoi tant de mystère ?

GUÉRIN.

Desroncerets a vendu à réméré ; le délai de rachat n'expire que dans trois jours, et, si on avait vent de la chose, on pourrait me couper l'herbe sous le pied. Or combien estimes-tu pour madame Lecoutellier la joie de rattraper ce beau nom de Valtaneuse qui lui tient si fort au cœur ?

MADAME GUÉRIN.

Comment ! est-ce que notre fils le prendra ?

GUÉRIN.

Sans doute : est-ce qu'on ne prend pas tous les jours un nom de terre ?

MADAME GUÉRIN, tristement.

Il ne s'appellera plus comme nous ?

GUÉRIN.

Cela te fait quelque chose ?

MADAME GUÉRIN.

Oui... Cela ne te fait rien à toi ?

GUÉRIN.

Oh ! moi, je ne pense qu'à son bonheur.

MADAME GUÉRIN.

C'est vrai ! je suis une égoïste !

GUÉRIN.

Non, non ; je ne veux pas qu'il y ait un nuage dans tes beaux yeux.

MADAME GUÉRIN.

Je m'habituerai bien vite à cette idée.

GUÉRIN.

Tu ne t'y habituerais pas, je te connais, tu te rongerais sans rien dire, ma pauvre femme, et je n'entends pas cela ! Allons, allons ! c'est moi qui prendrai le nom de Valtaneuse, et qui le lui transmettrai.

MADAME GUÉRIN.

Toi ?

GUÉRIN.

C'est gênant de changer de nom à mon âge! mais je tâcherai de m'y faire.

MADAME GUÉRIN.

Tu t'appelleras M. de Valtaneuse?

GUÉRIN.

Que veux-tu!

MADAME GUÉRIN.

Et moi, madame de Valtaneuse? On rira de nous, mon pauvre homme.

GUÉRIN.

Eh bien, si l'on doit rire de quelqu'un, que ce soit de moi plutôt que de ton fils. Il aura ce nom par héritage, et personne n'aura rien à dire.

MADAME GUÉRIN, remettant la bouteille de malaga et le reste dans le placard.

C'est possible.

GUÉRIN.

Tu m'as donné là une fameuse idée, Adélaïde; cela ne t'arrive pas souvent.

MADAME GUÉRIN.

Est-ce moi qui te l'ai donnée?

GUÉRIN.

Parbleu! sans toi, je n'y aurais jamais pensé... Tu n'en parleras à ton fils que quand j'aurai obtenu de la chancellerie l'autorisation nécessaire; il est si original, tu sais? Si on le consultait, il se croirait peut-être obligé de faire des simagrées. Épargnons-lui la fausse honte de consentir.

MADAME GUÉRIN.

Tu es le meilleur des hommes.

GUÉRIN.

Je te l'ai toujours dit.

Il frappe sa joue de son doigt; sa femme vient l'embrasser.

JEAN-PIERRE.

Monsieur, il y a le père Brénu qui vous demande à l'étude.

GUÉRIN.

J'y vais. (Jean-Pierre sort. — A sa femme.) La clef ? (A part.) Le vieux coquin vient encore me soutirer de l'argent. Il est bien heureux d'être l'oncle de sa nièce...

MADAME GUÉRIN, lui rapportant la clef.

Tu ris?

GUÉRIN.

Il me semble que nous n'avons pas lieu d'être tristes !

MADAME GUÉRIN.

Oh ! non.

GUÉRIN.

Dis donc, Laïde, ne serait-ce pas l'occasion de nous réjouir en nous régalant un peu? Il y a longtemps que nous n'avons mangé de soufflé.

MADAME GUÉRIN.

Je t'en ferai un aujourd'hui, cher gourmand.

GUÉRIN, s'en allant.

Nunc est bibendum, nunc pede libero...

SCÈNE II

MADAME GUÉRIN, seule.

J'aurais rêvé un autre mariage pour mon fils; mais il sait mieux que moi ce qui lui convient. C'est singulier, j'ai rencontré dix fois cette grande dame, et maintenant qu'elle est aimée de Guérin, j'ai envie de la voir comme si je ne l'avais jamais vue.

SCÈNE III

MADAME GUÉRIN, DESRONCERETS.

DESRONCERETS.

Bonjour, madame Guérin; votre mari est occupé, et j'en profite pour vous faire ma petite visite.

MADAME GUÉRIN.

Vous êtes bien honnête, monsieur Desroncerets. — Comment se porte votre chère demoiselle?

DESRONCERETS.

Très bien, merci; avez-vous des nouvelles du colonel?

MADAME GUÉRIN.

Et de bien bonnes; nous l'attendons un de ces jours.

DESRONCERETS.

Tant mieux; j'aurai grand plaisir à le revoir; j'ai beaucoup d'amitié pour lui.

MADAME GUÉRIN.

Il vous le rend bien, je vous assure.

DESRONCERETS.

Brave garçon! je n'oublierai jamais sa conduite au moment de notre ruine. Tandis que le vide se faisait autour de nous, le capitaine (il n'était alors que capitaine) devenait l'hôte assidu de notre triste maison... J'étais au lit, malade de chagrin; je les vois encore dans ma chambre, elle et lui, me faisant la lecture à tour de rôle.

MADAME GUÉRIN.

Il vous aimait comme un père.

DESRONCERETS, souriant.

Comme un père? ou comme un beau-père?

MADAME GUÉRIN.

Oh! je ne crois pas que jamais...

DESRONCERETS.

Taratata!... il ne vous a pas tout dit, et c'est une histoire assez ancienne pour qu'on en puisse parler sans conséqence. Un jour, Francine, qui ne dormait guère la nuit, s'était assoupie dans son fauteuil pendant que le capitaine lisait : je fis semblant de m'assoupir de mon côté. Le capitaine se leva sans bruit; il resta quelques instants devant ma fille, dans une contemplation pleine de tendresse; il plia le genou, baisa le bas de sa robe et sortit sur la pointe du pied. Ah! ce jour-là, je crus que j'avais deux enfants!

MADAME GUÉRIN.

Vous lui auriez donné votre fille?

DESRONCERETS.

Avec joie! Cette pensée hâta même ma guérison. Bientôt la fortune nous revint, et le capitaine disparut; je compris la fierté de cette âme délicate, et, un beau matin, j'avais pris ma canne et mon chapeau pour aller chercher le déserteur, quand ma fille me déclara qu'elle avait beaucoup d'estime et d'amitié pour lui, mais rien de plus, et qu'elle ne l'épouserait jamais... Cette déclaration inattendue renversait une espérance à laquelle je ne puis encore songer sans regrets.

MADAME GUÉRIN.

Oh! bien, s'il en est ainsi, n'ayons plus de regrets ni l'un ni l'autre, monsieur Desroncerets. Ce mariage, qui me plaisait comme à vous, était devenu impossible des deux côtés.

DESRONCERETS.

Bah?

MADAME GUÉRIN.

Votre retour de fortune avait changé le cœur de mon fils; quand il vit comme mademoiselle Francine était entendue en affaires, il devint tout triste; cela contrariait ses idées; et, en partant, il me dit : « Il n'y faut plus penser: nous ne sommes pas faits l'un pour l'autre. »

DESRONCERETS.

Allons, tout est donc pour le mieux.

MADAME GUÉRIN.

Je suis bien sûre que Guérin aurait été heureux avec

mademoiselle Francine; mais qu'y faire? Dieu est le maître.

SCÈNE IV

Les Mêmes, GUÉRIN.

GUÉRIN.

Pardon, cher et honoré monsieur, de vous avoir fait attendre ; me voici tout à vous... Ce qui signifie, madame Guérin...

MADAME GUÉRIN.

Oui, mon ami... Merci de votre bonne visite, monsieur Desroncerets.

Elle sort.

DESRONCERETS.

Vous avez là une excellente femme, mon cher Guérin.

GUÉRIN.

La femme des autres est toujours excellente. Mais permettez-moi de vous demander tout de suite ce qui vous amène; car j'attends tout à l'heure madame Lecoutellier et son neveu.

DESRONCERETS.

Je serai bref. Vous savez ce qu'il est advenu de la statilégie?

GUÉRIN.

Oui, votre méthode, qui faisait merveille sur des sujets isolés, n'a pas pu s'appliquer à une réunion d'enfants.

DESRONCERETS, vivement.

Je sais pourquoi : le mécanisme des diphthongues était trop compliqué. Je l'ai simplifié, et maintenant je suis sûr de mes résultats. C'est une campagne à recommencer, voilà tout. Je viens vous prier de me trouver encore cent mille francs.

GUÉRIN.

Comment ! il ne vous reste rien du dernier emprunt? A quoi diable avez-vous pu tout dépenser ?

DESRONCERETS.

Eh ! mon Dieu ! on ne va pas loin avec cent mille francs : le loyer d'un vaste local à Paris, — car je voulais faire la chose en grand, — son appropriation à mon école, les réclames dans les journaux, l'impression de mes petits livres, tout... jusqu'au temps de mes élèves, que je payais à leur parents.

GUÉRIN.

Mais comment avez-vous expliqué toutes ces dépenses à votre fille ?

DESRONCERETS, baissant les yeux.

Elle a cru que j'avais des commanditaires.

GUÉRIN.

Et vous songez à recommencer ?

DESRONCERETS.

Oui, certes ! on n'a pas le droit de renoncer à une pareille entreprise... Vous souriez ! mon invention vous semble une puérilité, n'est-ce pas ?... Je vous dis, moi, qu'elle est à l'imprimerie ce que le canon rayé est à la poudre.

GUÉRIN.

L'inventeur de la poudre est mort de son invention : avis aux inventeurs.

DESRONCERETS.

Oh ! cette fois...

GUÉRIN.

Vous répondez du succès ! vous dites cela toutes les fois, et c'est toujours la même chose pour changer.

DESRONCERETS.

Mon cher Guérin...

GUÉRIN.

Il n'y a pas de cher Guérin ; ne comptez pas sur moi ! je vous le dis tout net. — Je ne vous ai déjà que trop facilité les moyens de vous engouffrer ! en un mot comme en cent, non !

DESRONCERETS.

Allons, j'aurai recours à la bourse de mes amis.

GUÉRIN.

Cela ne me regarde pas.

DESRONCERETS, à part.

Écrivons à Strasbourg... Le bon Duplessis ne m'a pas oublié, j'en suis sûr.

SCÈNE V

Les Mêmes, ARTHUR.

ARTHUR, à Guérin.

J'arrive le premier? (A Desroncerets.) Votre serviteur, monsieur.

DESRONCERETS.

Monsieur... (A Guérin.) A quelle heure la dernière levée des lettres?

GUÉRIN.

A quatre heures.

DESRONCERETS.

Puis-je écrire un mot dans votre étude?

GUÉRIN.

A votre aise.

Desroncerets sort par la droite.

ARTHUR, s'asseyant à gauche.

Il ne se doute pas qu'il a failli être mon beau-père.

GUÉRIN.

Bah?

ARTHUR.

Ma foi, ma demande était faite si mon oncle était mort huit jours plus tard.

GUÉRIN.

Vous avez eu de la chance, car le bonhomme est en train de se mettre sur la paille.

ARTHUR.

N'a-t-il pas enfourché un nouveau dada?

GUÉRIN.

Oui, une méthode pour apprendre à lire aux enfants en huit jours.

ARTHUR.

Diable! espérons qu'il fera fiasco.

GUÉRIN.

Que vous importe?

ARTHUR.

C'est un ennemi public, cet homme-là! le jour où tout le monde en France saurait lire, il n'y aurait plus de gouvernement possible.

GUÉRIN.

C'est positif.

ARTHUR, tirant sa montre.

Ah çà! madame veuve Lecoutellier abuse étrangement de ses droits de haute et puissante dame.

GUÉRIN.

Est-elle aussi haute et puissante que cela?

ARTHUR.

Parbleu! non seulement elle a conservé toutes les relations de son mari, mais elle est devenue l'amie intime de la baronne Van Derkreuth.

GUÉRIN.

Van Derkreuth?

ARTHUR.

Son nom n'est pas venu jusqu'à vous? C'est la reine du monde élégant; c'est elle qui donne le mauvais ton.

GUÉRIN.

Vous devez être de sa cour?

ARTHUR.

Ma tante m'a brouillé avec elle, et cette disgrâce a porté une plus rude atteinte à mon crédit que mon échec au conseil général.

GUÉRIN.

Est-il possible! Je vous aurais cru au pinacle de la faveur.

ARTHUR.

Je n'ai pas même pu vous obtenir la croix, mon pauvre ami.

GUÉRIN.

Ne parlons pas de cela, je vous en prie. Je n'attache pas à ces distinctions frivoles plus de prix qu'il ne convient au sage. J'ai une honnête aisance, le bonheur domestique, l'estime de mes concitoyens, une santé de fer, que me faut-il de plus?

ARTHUR.

Voilà une saine philosophie.

GUÉRIN.

C'est celle d'Horace. *Hoc erat in votis. Quando, rus, te aspiciam? Eheu! Posthume, fugaces.*

ARTHUR.

Sic vos non vobis. Tityre, tu patulæ. Good morning.

SCÈNE VI

Les Mêmes, CÉCILE.

JEAN-PIERRE, à Cécile, montrant Guérin.

Tenez, le voilà!

Cécile et Arthur se saluent froidement

GUÉRIN.

Madame, prenez la peine de vous asseoir. (Ils s'asseyent tous trois, Cécile au milieu, Arthur à sa gauche, Guérin à la table.) Mes chers clients, s'il est un spectacle douloureux, c'est sans doute celui d'un procès entre héritiers; lutte impie qui s'engage sur le sépulcre à peine fermé de l'être qu'on pleure et qui offre à ses mânes affligés le tableau désolant...

ARTHUR.

Permettez, maître Guérin; nous ne sommes pas là pour nous attendrir, mais pour transiger. Quant à moi, j'y suis prêt, si madame veut être raisonnable.

CÉCILE.

Et moi de même, si monsieur n'a pas de prétentions exorbitantes.

GUÉRIN.

Des prétentions!... Votre procès est si embrouillé, que Salomon lui-même ne parviendrait à le dénouer qu'avec l'épée d'Alexandre... en le coupant par la moitié.

CÉCILE.

Par la moitié?.. mais mon avocat me répond du succès.

ARTHUR.

Je m'en doute, car le mien m'en dit autant.

CÉCILE.

Il me défend de céder plus d'un tiers.

ARTHUR.

Tiens! juste comme le mien.

CÉCILE, se tournant vers Arthur.

Le vôtre, monsieur, est un impertinent; il m'a traitée d'une façon... que je ne vous pardonnerai jamais!

ARTHUR.

Ne nous reprochons rien; le vôtre me l'a bien rendu.

CÉCILE.

Me représenter comme une intrigante qui a séduit un vieillard libertin!..

GUÉRIN.

Il a eu tort, madame.

ARTHUR.

Et moi comme un neveu dénaturé, dont l'ingratitude a réduit ce même vieillard à se pourvoir de famille ailleurs!

GUÉRIN.

Il a eu tort, monsieur.

CÉCILE.

Insinuer des doutes sur ma fidélité!..

GUÉRIN.

Personne n'y a cru, madame.

ARTHUR.

Et sur ma délicatesse!...

GUÉRIN.

Cela ne vous a pas atteint, monsieur.

CÉCILE.

Que peut faire là-contre une pauvre femme?

ARTHUR.

Et un pauvre homme, donc?

CÉCILE.

Ma situation est compromise!

ARTHUR.

Pas autant que ma réélection!

CÉCILE.

Je suis indignée!.. Je vous déteste!

ARTHUR.

Si vous croyez que je vous adore!..

CÉCILE, se levant.

J'aime mieux tout perdre que rien partager avec vous!

ARTHUR, se levant.

Eh bien, madame, plaidons!

GUÉRIN.

Mais, madame... Mais, monsieur... Voulez-vous donner un démenti éclatant à vos avocats?

CÉCILE.

Ah! c'est une satisfaction que je payerais cher!

ARTHUR.

Moi aussi; mais le moyen?

GUÉRIN.

Il est bien simple; réconciliez-vous, transigez.

CÉCILE.

Qu'est-ce que cela prouverait?

GUÉRIN.

Que vous n'étiez pour rien, ni l'un ni l'autre, dans les injures qui vous ont été distribuées par vos défenseurs; et c'est la vérité! Je jurerais que madame n'a pas donné commission à son avocat de vilipender monsieur.

CÉCILE.

Non, certes!

GUÉRIN.

Et que, de son côté, l'avocat de monsieur a tout pris sous son bonnet?

ARTHUR.

C'est exact.

GUÉRIN.

On sait bien que ces deux messieurs ont l'habitude de fouailler leurs bourgeois respectifs.

CÉCILE.

Il n'en est pas moins vrai que tous les journaux ont reproduit leurs plaidories.

ARTHUR.

Qu'elles ont servi de pâture à la malignité de nos amis.

CÉCILE.

Et qu'une transaction entre nous ne réparerait rien.

GUÉRIN.

Je ne vois pas pourtant d'autre réparation possible...

ARTHUR.

Moi non plus... — à moins de faire comme dans les comédies...

GUÉRIN.

Un mariage? Ah! ah! ah! c'est bien usé!

ARTHUR.

Usé au théâtre... mais dans la vie, non!.. (A Cécile, en riant.) Voulez-vous que nos avocats en soient pour leur courte honte? Voulez-vous fermer la bouche à la médisance? Voulez-vous rétablir nos deux situations? Voulez-vous que nous épousions tous deux un million?

CÉCILE, assise.

Vous êtes fou, monsieur.

ARTHUR, appuyé sur le fauteuil de Cécile.

Pas tant que j'en ai l'air; réfléchissez, et vous verrez que nous n'avons pas d'autre parti à prendre; cela arrange tout, répond à tout.

GUÉRIN, passant entre eux.

Mais vous vous détestez!

ARTHUR.

Qui dit cela? nos avocats! Mais regardez donc madame, notaire que vous êtes, et dites-moi s'il n'est pas plus facile de l'adorer que de la haïr!

CÉCILE.

Cependant, vous me haïssiez tout à l'heure.

ARTHUR.

Eh bien, qui peut le plus peut le moins. Vous riez? Vous voyez bien que vous ne me détestez pas tant!

GUÉRIN, à part.

Il est capable de l'enjôler.

CÉCILE.

Je sais depuis longtemps que vous avez de l'esprit.

ARTHUR.

Oui, beaucoup, je vous assure; — et je suis d'un commerce très agréable; demandez plutôt...

CÉCILE.

A qui?

ARTHUR.

A maître Guérin, parbleu!

GUÉRIN, à gauche de Cécile.

Je crois que vous pourriez fournir caution moins bourgeoise, mon gaillard; on sait de vos histoires.

ARTHUR.

Pures calomnies!

GUÉRIN.

Cela n'empêche que monsieur votre père avait du foin dans ses bottes...

ARTHUR.

Et que je l'ai tout mangé, n'est-ce pas? Vous n'êtes

pas poli, vous... Que vous êtes donc jolie quand vous riez, madame! On dirait mille folies, rien que pour voir vos dents... Est-il possible que vous en ayez une contre moi?

CÉCILE.

Et une grosse encore! une dent de sagesse.

ARTHUR.

Tant mieux; ce sont celles qui tombent les premières.

CÉCILE.

On le dit.

GUÉRIN, à part.

Elle y vient! O femelle!

CÉCILE.

Je ne sais si je dois prendre votre proposition au sérieux...

ARTHUR.

Et à quoi donc?

CÉCILE, se levant.

Mais, quand je n'aurais pas d'autre raison à vous opposer... en voici une qui suffit; — je ne veux pas m'appeler encore une fois madame Lecoutellier.

GUÉRIN, à part.

Je respire.

ARTHUR.

Qu'à cela ne tienne; si ce malheureux nom vous incommode si fort, je n'ai pas de préjugés, moi; je le troquerai volontiers contre un autre.

CÉCILE.

Je vous le conseille, en tout état de cause.

GUÉRIN, passant entre eux.

Mais personne n'est dupe de ces substitutions!

ARTHUR.

Pardonnez-moi! la plupart de nos jeunes gens féodaux ne descendent pas d'autre chose. La recette est bien simple : Vous vous appliquez un nom de terre; vous vous enveloppez d'opinions armoriées, comme on met des toiles d'araignée autour d'une bouteille de piquette, et voilà le chambertin demandé.

CÉCILE.

C'est positif. — Votre oncle avait une terre dont le nom a belle tournure.

ARTHUR.

La Roche-Giron, n'est-ce pas?

CÉCILE.

Précisément. Il y a eu un La Roche-Giron qui a épousé une Valtaneuse en 1611.

GUÉRIN.

La famille est éteinte à présent.

ARTHUR.

Ressuscitons-la, madame!

CÉCILE, riant.

Vous me donnerez bien huit jours?

ARTHUR.

Mais notre affaire est au rôle; si je perds, vous ne voudrez plus entendre parler de moi.

CÉCILE.

Je vous remercie de ne pas prévoir le cas où vous gagneriez.

ARTHUR.

Oh! moi, j'ai mille raisons de vous épouser; vous, vous n'en avez qu'une.

CÉCILE.

Eh bien, je vais réfléchir; venez me voir demain.

GUÉRIN, à part.

D'ici à demain, il coulera de l'eau sous le pont... je m'en charge.

SCÈNE VII

LES MÊMES, MADAME GUÉRIN.

MADAME GUÉRIN, entrant.

Pardon, je...

GUÉRIN.

Qu'est-ce que tu veux, toi?

MADAME GUÉRIN.

Pardon de te déranger, monsieur Guérin; j'ai oublié la clef du sucre

GUÉRIN.

Tu ne pouvais pas attendre?

CÉCILE.

Les devoirs de la ménagère avant tout.

MADAME GUÉRIN, allant à Cécile et la regardant de tous ses yeux.

N'est-ce pas, madame? Je vais vous dire, M. Guérin adore les soufflés.

GUÉRIN, à part.

Idiote, va!

CÉCILE.

Ah! monsieur Guérin! vous ne m'aviez pas parlé de cette passion-là.

GUÉRIN.

Elle ne sait ce qu'elle dit.

CÉCILE.

Pourquoi vous en défendre? un bon soufflé n'est pas à mépriser.

MADAME GUÉRIN.

Vous les aimez, madame?

CÉCILE.

A la folie.

MADAME GUÉRIN.

On dit que j'y réussis assez bien, et, si vous vouliez me faire l'honneur d'en venir goûter un de ma façon?..

CÉCILE, souriant.

Très volontiers; — mais, pour aujourd'hui, vous m'excuserez, mon dîner est commandé.

GUÉRIN, mettant une clef dans la main de sa femme.

Allons, madame Guérin, vous avez la clef du sucre: saluez madame, et retournez à vos affaires.

MADAME GUÉRIN.

Je suis votre servante, madame; et la vôtre aussi, monsieur Arthur. (A part.) Elle est bien belle, mais...

Elle sort.

GUÉRIN.

Excusez sa simplicité, belle dame : elle resta chez elle et fila de la laine.

CÉCILE, bas, à Arthur.

C'est lui qui tond.

GUÉRIN.

Plaît-il?

ARTHUR.

Nous vous *quittons*. Il n'est si bonne compagnie...

CÉCILE.

A demain, beau neveu.

ARTHUR.

Ne voulez-vous pas me permettre de vous accompagner?

CÉCILE.

Non, puisque je veux réfléchir. Restez, messieurs, restez tous les deux. (Sur la porte, à Guérin.) Je ne veux pas que vous alliez plus loin.

Elle sort en fermant la porte.

GUÉRIN.

Ce sera donc pour vous obéir. — (A part, laissant tomber une lettre sur le seuil.) Un peu d'eau sous le pont.

SCÈNE VIII

ARTHUR, GUÉRIN.

GUÉRIN, redescendant en scène.

Ma foi, monsieur Arthur, je crois, toute réflexion faite, que vous avez eu là une excellente idée.

ARTHUR.

Parbleu ! — Sans compter la chance de perdre le procès, je me connais !... Si je restais garçon je croquerais l'héritage de mon oncle, comme j'ai croqué celui de mon père... Je suis une belle fourchette ! Ce mariage sauve donc deux fois ma fortune.

GUÉRIN.

Et par de belles mains... car elle a des mains superbes, votre tante.

ARTHUR.

Ma tante? rayez cette qualification qui n'est plus de circonstance... et qui, d'ailleurs, n'est pas juste.

GUÉRIN.

C'est vrai : depuis la mort de son mari, elle n'est plus votre tante du tout.

ARTHUR, riant.

Et elle a dû si peu l'être, quand elle l'était !

GUÉRIN, riant.

Il est certain que...

ARTHUR.

Et une femme qui a été fidèle à ce mari-là a fait ses preuves.

GUÉRIN.

D'autant que madame Lecoutellier était sans doute fort entourée?

ARTHUR.

Je vous en réponds! et très surveillée aussi... par moi, qui n'aurais pas été fâché de la prendre sur le fait. Eh bien, non! de la coquetterie, et rien de plus.

GUÉRIN.

C'est un ange

ARTHUR.

Autrement, croyez bien que je ne l'épouserais pas.

GUÉRIN.

Pourquoi? en somme, le passé ne vous regarde pas.

ARTHUR.

Non, mais il annonce l'avenir. Et puis, on a beau ne pas avoir de préjugés, il est insupportable de se trouver nez à nez avec un monsieur qui connaît tous les petits secrets de votre bonheur. Je comprends qu'on épouse une veuve; mais je n'aurais jamais épousé une femme divorcée.

GUÉRIN.

Vous êtes délicat.

ARTHUR.

Plus que je n'en ai l'air. Adieu, mon cher Guérin; voilà une bonne journée.

GUÉRIN, l'accompagnant.

Je vous reverrai bientôt pour le contrat?

ARTHUR.

Je l'espère...

Il passe la porte sans voir la lettre à terre.

GUÉRIN.

Vous perdez un papier.

ARTHUR.

Une lettre? (Il la ramasse, et lit l'adresse.) — « Madame Cécile Lecoutellier. »

GUÉRIN, assis près de la table.

Les femmes perdent tout. Vous la lui rendrez demain.

ARTHUR.

Non, elle est ouverte... Faites-moi le plaisir de la lui renvoyer vous-même.

GUÉRIN.

Comme il vous plaira. (Prenant la lettre.) Tiens! l'écriture de mon fils.

ARTHUR, sur la porte.

Bah?

GUÉRIN.

Positivement. Voilà qui me fait beaucoup de peine.

ARTHUR.

En quoi?

GUÉRIN.

Il nous laisse sans nouvelles, sa mère et moi, et il

trouve le moyen d'écrire aux dames! C'est mal! cela m'afflige et m'étonne.

ARTHUR.

Je partage votre étonnement... sinon votre affliction.

GUÉRIN.

Enfin! s'il écrit, c'est qu'il n'est pas mort. De quel jour est timbrée la lettre? (La retournant dans tous les sens.) Il n'y a pas de timbre!

ARTHUR.

C'est singulier.

GUÉRIN.

Ah! je vois ce que c'est: il l'aura sans doute écrite avant son départ; j'aime mieux cela.

ARTHUR, descendant en scène.

Et ma tante la porte sur elle depuis un an?

GUÉRIN.

Elle l'aura retrouvée dans une poche de l'an dernier.

ARTHUR.

Probablement. J'ai vu souvent monsieur votre fils chez mon oncle, à Saint-Germain.

GUÉRIN.

Il y allait beaucoup... le digne homme s'en était coiffé...

ARTHUR.

Coiffé...

GUÉRIN, avec un gros rire.

Oh! je n'y entends pas malice...

ARTHUR.

Moi non plus... — Ma tante avait bien fait quelques coquetteries au colonel dans le commencement...

GUÉRIN.

Mais ce manège n'a pas duré longtemps, je parie?

ARTHUR.

Non... il s'est arrêté tout à coup.

GUÉRIN.

J'en étais sûr : le gaillard n'est pas homme à perdre son temps. Bon chien chasse de race : « Voulez-vous mon cœur? Non? n'en parlons plus! » — Et on ne remet plus les pieds dans la maison.

ARTHUR, pensif.

Le colonel a continué à venir chez ma tante.

GUÉRIN.

A cause de votre oncle, sans doute, qui était bien le plus charmant vieillard que j'aie connu.

ARTHUR.

Tout s'explique.

GUÉRIN.

Mon fils le vénérait; et je gagerais que cette lettre est un compliment de condoléance à sa veuve.

ARTHUR.

C'est évident : ce ne peut être autre chose. Tenez, donnez-la-moi : je la lui rendrai moi-même.

GUÉRIN.

C'est plus simple; après cela, si vous préférez que je la lui envoie?

ARTHUR.

C'est inutile, du moment que ce billet n'a aucune importance... Adieu, mon cher Guérin.

Il sort.

SCÈNE IX

GUÉRIN, seul; puis MADAME GUÉRIN.

GUÉRIN, seul.

Voilà une lettre qui aura de la chance si elle arrive à son adresse. (Se frottant les mains.) Ah! vous mettez des bâtons dans les roues de papa Guérin, jeune Arthur?

Entre madame Guérin.

MADAME GUÉRIN.

Guérin! Guérin! il vient! il va arriver!

GUÉRIN.

Qui?

MADAME GUÉRIN

Notre fils! Oh! mon cher homme! nous allons le revoir!

GUÉRIN, arrêtant sa femme, qui veut l'embrasser.

Comment sais-tu qu'il arrive?

MADAME GUÉRIN.

C'est le forgeron qui est venu de sa part. Ah! il a eu raison de me faire prévenir! Si je l'avais vu là tout à coup devant moi, je crois que j'aurais eu une suffocation.

GUÉRIN.

Femmelette!

MADAME GUÉRIN.

Je l'entends dans l'escalier... le voilà! Ah! Guérin, mes genoux plient.

Elle tombe sur un fauteuil près de la table.

SCÈNE X

LES MÊMES, LOUIS.

LOUIS.

Bonjour, mon père.

Il l'embrasse.

GUÉRIN.

Bonjour, mon garçon.

MADAME GUÉRIN, s'approche pour l'embrasser, et, s'arrêtant avec terreur.

Ah! mon Dieu!

LOUIS.

Eh bien, maman, c'est moi!

MADAME GUÉRIN.

Qu'est-ce que tu as au front?

GUÉRIN.

Il n'a rien.

MADAME GUÉRIN.

Là, là!

LOUIS.

Tu as de bons yeux; je croyais qu'il n'y paraissait plus. C'est un coup de sabre.

MADAME GUÉRIN, se jetant dans ses bras et baisant la cicatrice.

Ah ! malheureux enfant !

GUÉRIN.

Eh bien, quoi? Il n'en est pas mort. Un coup de sabre, qu'est-ce que c'est que cela pour un homme?

MADAME GUÉRIN.

Qui est-ce qui t'a fait ça?

LOUIS.

Un grand diable de Mexicain, qui éprouvait le besoin de me nommer commandeur.

GUÉRIN.

Tu es commandeur?

LOUIS.

Ma foi, oui.

GUÉRIN, à part.

Commandeur ! quand son père n'est pas même chevalier ! Quelle pitié !

LOUIS, à qui sa mère fait signe de s'occuper de son père.

Et vous, mon père, vous avez une mine de santé qui me réjouit.

GUÉRIN.

Comme tu vois... Nous ne t'attendions pas si tôt.

LOUIS.

Notre régiment a reçu l'ordre de partir du jour au lendemain, et, comme j'ai pensé que j'arriverais en même temps que ma lettre, je ne vous ai pas écrit.

MADAME GUÉRIN.

Tu as bien fait; nous n'aurions pas eu cette bonne surprise.

LOUIS.

Vous aurez la bonté, n'est-ce pas, mon père, d'envoyer Jean-Pierre à la station, avec la carriole, pour chercher mon bagage?

MADAME GUÉRIN.

Tu apportes tes uniformes? Nous te verrons donc une fois en militaire!

LOUIS.

Oui, maman, tu me verras en militaire; je me mettrai en grande tenue exprès pour toi. Es-tu contente?

MADAME GUÉRIN.

Qu'il doit être beau en uniforme!

GUÉRIN.

Magnifique! Que tu es donc enfant pour ton âge!

MADAME GUÉRIN.

Tiens donc!

GUÉRIN, à part.

La vraie beauté de l'homme, c'est le mérite.

MADAME GUÉRIN, à Louis.

Te garderons-nous longtemps?

LOUIS.

J'ai un congé d'un mois, pour soigner mes blessures.

MADAME GUÉRIN.

Est-ce qu'elles ne sont pas guéries?

LOUIS.

Si fait, rassure-toi.

GUÉRIN, finement.

Pas toutes... Hé hé hé! Mais le médecin qui doit achever la cure est ici.

LOUIS.

Quel médecin?

GUÉRIN.

Il n'est plus temps de faire le mystérieux, mon cher enfant.

MADAME GUÉRIN.

Nous savons tout.

LOUIS.

Quoi, tout?

GUÉRIN.

Parbleu! ton amour pour notre belle voisine.

LOUIS.

Qui vous a dit?...

GUÉRIN.

Ceci, c'est mon secret; permets-moi de le garder.

Qu'il te suffise de savoir que je m'occupe de ton bonheur.

Il lui tend la main.

LOUIS.

Voilà donc pourquoi vos lettres m'informaient avec tant de soin de ce qui arrivait à Cécile?

GUÉRIN.

Parbleu!

LOUIS.

Où en est son procès?

GUÉRIN.

On va le juger ces jours-ci en dernier ressort.

LOUIS.

Je n'ose pas dire que je fais des vœux pour qu'elle le perde.

MADAME GUÉRIN.

Tu crois donc qu'elle ne t'épouserait pas si elle gagnait?

LOUIS.

Je ne lui fais pas cette injure.

GUÉRIN, à part.

Nicodème, va!

LOUIS.

Mais j'avoue qu'une telle disproportion entre la fortune de ma femme et la mienne me gênerait beaucoup.

GUÉRIN.

La disproportion contraire te gênerait encore plus,

bêta ! Au surplus, j'ai prévu cette délicatesse, car je les comprends toutes, moi ! et je suis en train de préparer entre les plaideurs un arrangement qui mette ta susceptibilité à l'aise sans ruiner madame Lecoutellier.

LOUIS.

Vous êtes ma providence, mon père !

GUÉRIN, à sa femme.

Je ne le lui fais pas dire.

LOUIS, prenant le bras de sa mère.

Donnez-moi un conseil : ma situation à l'égard de Cécile est assez délicate; je me demande si c'est à moi d'entamer la question.

GUÉRIN.

Dame ! c'est assez le rôle de l'homme.

LOUIS.

Je le sais; mais après cet héritage...

MADAME GUÉRIN.

Tu aurais l'air de lui faire sommation, n'est-ce pas?

LOUIS.

C'est ce que je crains.

MADAME GUÉRIN.

Tu n'as qu'une chose à faire : c'est de la voir venir, en lui laissant deviner le motif de ta réserve.

LOUIS.

Je suis bien aise que tu sois de mon avis.

GUÉRIN.

Si tu prends des almanachs de ta mère !...

LOUIS.

Les femmes ont le tact plus fin que nous en matière de sentiment, mon père.

GUÉRIN.

Le tact de ta mère, parlons-en! si tu épouses ta Cécile, ce ne sera pas sa faute.

MADAME GUÉRIN.

Ah! Guérin, tu es méchant!

GUÉRIN.

C'est vrai aussi, tu ne fais que des maladresses. Tu avais bien besoin tout à l'heure, devant cette grande dame, de parler de tes recettes de ménage, de ton talent pour les soufflés... (A Louis.) Ne l'a-t-elle pas invitée à en venir goûter un ? Je suis sûr qu'elle s'en est allée faisant d'étranges réflexions sur la famille de son futur. Tu as une drôle de façon de contribuer au bonheur de ton fils! Pleurniche, va, il est bien temps !

LOUIS.

Vous êtes cruel, mon père... Ne pleure pas, ma chérie!

MADAME GUÉRIN, sur le fauteuil près de la table.

Pardonne-moi, mon pauvre enfant; je n'ai pas cru mal faire...

LOUIS, à genoux, en l'entourant de ses bras.

Te pardonner, ma chère vieille ? mais je t'adore! tout ce que tu fais est bien fait, et, si madame Lecoutellier était capable de rougir de toi, oh! alors, je te remercierais d'avoir fait manquer mon mariage. (Se relevant.) Mais ne t'inquiète pas : si j'aime Cécile, c'est que son cœur est digne de comprendre le tien.

MADAME GUÉRIN.

Tu es bon de me parler comme ça.

GUÉRIN, à part.

Il n'arrive pas du Mexique, ce jeune homme; il arrive de la lune.

JEAN-PIERRE, sur la porte de droite.

La soupe est sur la table.

LOUIS.

Allons dîner! — Ah! Jean-Pierre!

JEAN-PIERRE, faisant le salut militaire.

Mon colonel?

LOUIS.

Tu iras... mon père a des ordres à te donner.

GUÉRIN.

Quoi donc? ah oui... prends la carriole et va chercher le bagage de ton colonel, imbécile.

LOUIS, donnant le bras à sa mère et se dirigeant vers la porte à droite.

Avons-nous un soufflé?

MADAME GUÉRIN.

Hélas! oui... c'est même la cause...

LOUIS.

Eh bien, mon père, vous n'en aurez pas... je mangerai votre part, pour vous apprendre à taquiner ma mère.

MADAME GUÉRIN.

Es-tu gentil, va!

LOUIS.

Parce que j'aime le soufflé ?

MADAME GUÉRIN, le baisant sur la joue.

Ce n'est pas le soufflé que tu aimes !

Ils sortent.

GUERIN, resté en arrière.

Je n'en aurai pas... c'est bientôt dit !

SCÈNE XI

GUÉRIN, FRANCINE, entrant par le fond.

GUÉRIN.

Vous, mademoiselle ?

FRANCINE.

Oui. — Mon père est venu vous voir aujourd'hui ; que voulait-il ?

GUÉRIN.

Rien. Sa visite était plutôt pour ma femme que pour moi.

FRANCINE.

C'est bien sûr, au moins ! Vous comprenez toute la portée de ma question ?

GUÉRIN.

Parfaitement ; mais dormez en paix. Je vous donne ma parole que M. Desroncerets n'a pas fait d'affaire ici.

FRANCINE.

Il est si absorbé et si inquiet depuis quelques jours ! Je tremble qu'il ne songe à contracter quelque emprunt.

GUÉRIN.

Ce ne sera pas par mon canal, je vous le jure !

FRANCINE.

Merci !

LOUIS, rentrant.

Eh bien, mon père... — Mademoiselle !...

FRANCINE.

Vous êtes de retour, colonel? Je ne m'attendais pas au plaisir de vous voir.

LOUIS.

J'arrive à l'instant, mademoiselle.

MADAME GUÉRIN, du dehors.

Guérin ! la soupe refroidit.

GUÉRIN.

C'est bon, c'est bon !

FRANCINE.

Pardonnez-moi, monsieur Guérin, d'être venue à l'heure de votre dîner...

MADAME GUÉRIN, du dehors.

Guérin !

FRANCINE, vers la porte du fond.

On vous attend, messieurs. (Les deux hommes font mine de la reconduire.) Je vous en prie... Je vous en prie.

GUÉRIN.

Obéissons.

Il prend Louis par le bras et le fait rentrer avec lui dans la salle à manger.

FRANCINE, seule au fond.

Il a une cicatrice au front !

Elle sort lentement.

ACTE TROISIÈME

Un parterre devant le château de madame Leconteiher. A droite, de profil, la façade du château, où l'on monte par un double perron, avec une aile en retour. — A droite et à gauche, deux bancs de jardin flanqués chacun d'une chaise.

SCÈNE PREMIÈRE

Cécile, assise sur le banc de gauche, devant un guéridon où est servi son déjeuner. Un domestique en livrée, la serviette sur le bras, se tient derrière elle.

CÉCILE.

Dites à Joseph de monter à cheval, d'aller au château de Valtaneuse et de demander à mademoiselle Desroncerets si elle peut me recevoir aujourd'hui, et à quelle heure? (Le domestique sort. — Cécile, se versant un grand bol de café au lait.) La nuit m'a porté des conseils excellents. C'est étonnant comme on voit clair dans sa situation lorsqu'il fait bien noir. Tant que ma veilleuse a brûlé, j'ai épousé Arthur par-devant nos avocats; dès qu'elle s'est éteinte, j'ai vu briller dans l'ombre cette vérité lumineuse que le véritable usage à faire du bel Arthur n'est pas de l'épouser, (Elle s'accoude sur la table, le bol entre les mains et boit à petites

gorgées pendant ce qui suit.) mais de le laisser soupirer très longtemps, devant témoins, dans mon salon. (Elle boit une gorgée.) Pendant qu'il soupire, j'achète Valtaneuse, dussé-je le payer le double de ce qu'il vaut. (Autre gorgée.) J'y reçois tous mes amis, et je signe bravement mes invitations : « Cécile de Valtaneuse, » le château me tenant lieu des transitions ordinaires. (Autre gorgée.) A la fin de novembre, mon nom m'est acquis, les soupirs d'Arthur ont dissipé toutes les calomnies des avocats... (Une gorgée.) Je rentre triomphalement à Paris, et j'épouse qui je veux. (Elle vide le bol et, le reposant sur la table.) Ce ne sera pas vous, Arthur.

LE DOMESTIQUE, rentrant.

Joseph est parti.

CÉCILE.

C'est bien; emportez cette table. (Il sort par le premier plan à gauche, emportant le déjeuner.) L'ennui, c'est que, pour maintenir Arthur au diapason pendant trois mois, il faudra le rendre très amoureux. Pauvre garçon ! Bah ! il doit se consoler facilement.

Elle se lève et se trouve en face de Louis, qui est entré depuis quelques instants et la contemple avec émotion.

SCÈNE II

CÉCILE, LOUIS.

CÉCILE.

Vous!

LOUIS.

Arrivé hier, madame, trop tard pour...

CÉCILE, lui montrant la chaise près d'un banc.

Je suis charmée de vous voir : asseyez-vous donc.

LOUIS.

Ici?

CÉCILE.

Sans doute. Est-ce que le grand air vous incommode? Vous allez me raconter votre campagne.

LOUIS, assis.

Dispensez-m'en, madame; vous savez...

CÉCILE.

Oui, je sais que vous n'êtes pas un grand raconteur de vos prouesses; mais les bulletins sont moins discrets que vous... Vous avez donné bien de l'inquiétude et bien de l'orgueil à tous vos amis, mon cher colonel. J'espère que vous me comptez dans le nombre?

LOUIS, à part.

Est-ce qu'on nous écoute?

Il se leve.

CÉCILE.

Vous me quittez déjà?

LOUIS.

Non, je croyais voir quelqu'un derrière cette charmille.

CÉCILE.

Un garçon jardinier peut-être.

LOUIS, revenant.

Non, personne. (A part.) Elle attend une ouverture. (Il s'assied près d'elle sur le banc.) Parlons de vous, madame.

CÉCILE.

De moi, que vous dirai-je? J'ai passé un hiver bien triste! pas de bals, pas de spectacles! Je crois que je serais morte d'ennui sans un brave procès qui m'a un peu fouetté le sang.

LOUIS.

Et qui est en voie d'arrangement, m'a dit mon père.

CÉCILE.

Vous savez dans quelles conditions ?

LOUIS.

Mon Dieu, non; mais je les souhaite aussi mauvaises que possible.

CÉCILE.

Vous êtes gracieux!

LOUIS.

C'est un vœu d'égoïste, j'en conviens.

CÉCILE.

Je voudrais bien savoir quel avantage s'en promet votre égoïsme ?

LOUIS

Ma fierté, si vous aimez mieux.

CÉCILE.

Votre fierté? vous vous calomniez, colonel; vous n'êtes pas de ceux qu'humilie la prospérité de leurs amis.

LOUIS.

Ce n'est pas ce que je veux dire.

CÉCILE.

Je l'espère; mais n'êtes-vous pas de mon avis? Les moralistes parlent trop des amis que nos malheurs refroidissent et pas assez de ceux que nos succès agacent.

LOUIS.

Ne soyez pas trop sévère pour ces derniers : ce n'est pas toujours votre prospérité qui les attriste, mais la distance qu'elle met entre eux et vous.

CÉCILE, à part.

Aïe!

LOUIS.

Je comprends les mêmes susceptibilités en amitié qu'en amour...

CÉCILE, à part.

Bon!

LOUIS.

Si j'aimais une femme plus riche que moi, eussé-je lieu de m'en croire aimé, je n'oserais pas lui demander sa main : j'attendrais qu'elle me l'offrît.

CÉCILE.

Ah! vous êtes un vrai chevalier... On peut même dire un chevalier errant, (Elle se lève.) car peu de voyageurs de profession ont fait autant de chemin que vous, n'est-ce pas? L'Afrique, l'Asie, l'Amérique... c'est le tour du monde.

LOUIS, se levant à son tour après un silence.

Et savez-vous ce qu'on rapporte de si loin? la triste conviction que les absents ont tort.

CÉCILE.

Quelle erreur! l'absence est quelquefois leur plus grand mérite.

LOUIS, s'inclinant.

Dans ce cas-là, leur tort est de revenir.

CÉCILE.

Comme vous êtes pressé! Je conçois cela... Le lendemain d'un retour, on a tant de monde à voir. (Louis entr'ouvre sa chemise, arrache un petit sachet, qu'il porte à son cou.) Une amulette?

LOUIS.

Je l'ai cru longtemps. (Il tire du sachet une lettre, puis la donnant à Cécile.) Adieu, madame!

CÉCILE, mettant la lettre dans sa poche.

Dites au revoir, colonel; je tiens beaucoup à votre amitié. Je rouvrirai mon salon à la fin de l'hiver, et j'espère... (Rencontrant le regard indigné de Louis.) Pardon, monsieur, j'ai quelques ordres à donner dans la maison; vous permettez, n'est-ce pas? (Elle monte les degrés du perron, considère un moment Louis, qui est resté immobile, et dit en rentrant.) Je ne peux pourtant pas lui faire la politesse de l'épouser.

SCÈNE III

LOUIS, seul; puis ARTHUR.

LOUIS, met son chapeau, boutonne sa redingote fiévreusement, marche vivement jusqu'au perron, s'arrête, et dit entre ses dents :

Imbécile, va-t'en donc!

En se retournant, il se trouve en face d'Arthur.

ARTHUR.

Parbleu, colonel, je viens de chez vous, où je ne vous ai pas trouvé ; mais j'étais bien sûr de vous rencontrer ici.

LOUIS.

Qu'y a-t-il pour votre service, monsieur?

ARTHUR.

J'ai une explication à vous demander.

LOUIS.

A moi?

ARTHUR.

A vous-même. Il paraît que nous sommes rivaux ?

LOUIS, violemment.

Ah ! c'est vous !... (Froidement.) Sortons : je suis à vos ordres !

ARTHUR.

Vous êtes bien bon ; mais ce n'est pas de cela qu'il s'agit pour le moment.

LOUIS.

Vous trouvez ?

ARTHUR.

Je commence par vous dire que je me soucie d'aller sur le terrain comme de ça.

LOUIS.

C'est pourquoi vous refusez d'y venir ?

ARTHUR.

Notez que je ne refuse rien ; mais j'ai à vous proposer

n moyen moins rigoureux de terminer notre rivalité; 'il ne réussit pas, nous aurons toujours le temps de nous ouper la gorge. — Pouvez-vous m'accorder cinq minutes e sang-froid?

LOUIS, sèchement.

Cinq minutes, soit.

ARTHUR.

Vous étiez parti pour le Mexique avec la conviction ue vous épouseriez ma tante à la fin de son deuil...

LOUIS.

Qui vous a dit cela?

ARTHUR.

Peu importe, je le sais. Or, comme vous n'êtes pas un it, je suis bien obligé de croire qu'elle avait un engage- ient quelconque avec vous, et je viens vous demander e quelle nature, pour savoir si je dois persister ou vous éder la place.

LOUIS, avec effort.

Il n'y a eu d'elle à moi que des coquetteries de femme ésœuvrée, que j'ai sottement prises au sérieux et dont lle ne se souvient même plus aujourd'hui.

ARTHUR.

C'est très possible.

LOUIS.

Puisque je vous le dis!

ARTHUR.

Oh! ce ne serait pas vrai que vous vous croiriez galement obligé de me le dire.

LOUIS.

Paroles inutiles! sortons, monsieur.

ARTHUR.

Vous êtes vif, colonel; permettez-moi de procéder avec le calme d'un mari qui n'a pas encore prononcé ses vœux.

LOUIS, avec impatience.

Vous abusez...

ARTHUR.

Vous me devez encore au moins deux minutes. Faites-moi d'abord l'honneur de croire que, si votre loyauté envers moi pouvait être une déloyauté envers ma tante, je n'aurais pas la sottise de vous la demander. Vous ne me devez rien, je le sais. Aussi est-ce autant dans son intérêt que dans le vôtre et le mien...

LOUIS.

Dans son intérêt?

ARTHUR.

Oui. Je vous avouerai, entre nous, qu'elle n'a pas le moindre amour pour moi.

LOUIS.

Elle ne vous aime pas?

ARTHUR.

Cela vous fait plaisir... je le conçois. Je ne dis pas qu'elle me déteste; mais, si elle m'aime, elle ne m'aime guère, et elle m'épouse un peu contrainte et forcée.

LOUIS, avec joie.

Vraiment?

ARTHUR.

Cet aveu, dépouillé de toute vanité, vous explique l'accueil que vous avez dû recevoir, si j'en juge par votre physionomie de tout à l'heure.

LOUIS, radieux.

Contrainte et forcée!...

ARTHUR.

Mais je ne suis pas un tyran de mélodrame et, si vous avez les moindres droits en tout ceci, je m'engage à me désister et à lever l'obstacle qui vous sépare; je ne peux mieux dire.

LOUIS, se rapprochant d'Arthur.

Cet obstacle, quel est-il?

ARTHUR.

Il est énorme : tout simplement une différence de sept cent mille francs.

LOUIS, avec un étonnement dédaigneux.

Une question d'argent?

ARTHUR.

Que voulez-vous donc que ce soit? Je m'étais obstiné à ne pas céder un rouge liard, mais diantre!.. j'aime mieux prendre une part de moins dans la succession de mon oncle... qu'une part de trop.

LOUIS, très froid.

La preuve que madame Lecoutellier a le cœur libre, c'est qu'elle consent à vous épouser.

ARTHUR.

Elle n'a pas encore consenti!.. elle m'a demandé vingt-quatre heures de réflexion.

LOUIS, ironique.

C'est beaucoup; au surplus, je crois que ses réflexions sont faites.

ARTHUR.

Mais nous pourrons les lui faire recommencer.

LOUIS.

C'est inutile, monsieur; si elle m'aimait, elle n'eût pas hésité une minute.

ARTHUR.

Pardon! Elle peut bien ne pas vous aimer jusqu'à concurrence de sept cent mille francs et vous aimer encore pour une somme... qui me gênerait. — En un mot, si elle a eu pour vous, ne disons pas une faiblesse, mais seulement un faible...

LOUIS, très grave.

Ni faible ni faiblesse, monsieur; je vous en donne ma parole d'honneur.

ARTHUR, s'inclinant après un silence.

Alors, colonel, c'est moi qui suis à vos ordres.

LOUIS, souriant tristement.

Non, monsieur. Il ne m'appartient pas d'intervenir dans les arrangements de fortune de madame Lecoutellier... N'avez-vous plus rien à me demander?

ARTHUR.

Non... Ah! si fait! Vous serait-il très désagréable de me donner la main?

LOUIS, après une hésitation.

Très désagréable.

ARTHUR.

Alors ce sera pour plus tard.

Ils se saluent. Louis sort.

SCÈNE IV

ARTHUR, seul; puis CÉCILE.

ARTHUR, seul.

Brave colonel! La droiture et la loyauté mêmes! — Je ne le recevrai pas chez moi.

CÉCILE, accoudée sur la balustrade du perron.

Eh bien, confiant Arthur, êtes-vous suffisamment édifié sur mon compte?

ARTHUR.

Quoi, madame, vous écoutiez?

CÉCILE.

Non; mais j'étais là (Montrant une fenêtre du premier étage.) dans mon boudoir, les fenêtres ouvertes, et Zéphyr, qui est justement au sud-est, m'apportait toutes vos paroles.

ARTHUR.

Pourvu qu'il n'ait rien ajouté de son cru, — je lui pardonne.

CÉCILE.

Ah! vous êtes jaloux?

ARTHUR.

Curieux seulement.

CÉCILE.

Il paraît que vous n'avez pas grande idée de ma vertu?

ARTHUR.

Pardonnez-moi ! J'étais persuadé qu'il n'y avait eu de votre part qu'un peu de coquetterie...

CÉCILE.

En auriez-vous mis la main au feu?

ARTHUR.

Sans hésiter... — s'il ne s'était agi que de la main gauche; mais il s'agit de la droite, et vous comprenez...

CÉCILE.

Savez-vous que, si le colonel eût été moins honnête homme, vous l'exposiez à une furieuse tentation de mentir?

ARTHUR.

Je le faisais bien exprès... pour vous couronner de gloire.

CÉCILE.

Vous êtes trop bon... Je suppose qu'il y eût cédé; comment vous seriez-vous arrangé avec moi? Car vous êtes trop bien élevé pour me dire : « Madame vous avez un amant. »

ARTHUR.

Fi donc! Est-ce qu'on dit ces choses-là? Nous avons la langue parlementaire.

CÉCILE.

C'est juste. Gageons que vous aviez préparé un petit discours de circonstance?

ARTHUR.

Quelle idée! Je n'y avais pas même songé.

CÉCILE.

C'est égal; récitez-le-moi toujours pour ne pas le perdre.

ARTHUR.

Vous verriez, d'ailleurs, que j'étais d'un goût irréprochable.

CÉCILE.

Je n'en doute pas. Vous m'auriez dit?...

ARTHUR

Mais à quoi bon?

CÉCILE.

Vous m'auriez dit?... Allons, je vous écoute.

ARTHUR.

Puisque vous le voulez, je vous aurais dit : « Belle ante, j'ai beaucoup réfléchi depuis hier; nous sommes eux écervelés de nous marier sans prendre le temps de ous connaître au point de vue de l'hyménée. C'est jouer otre bonheur pour ne pas jouer notre fortune; n'y aurait-l pas moyen de ne jouer ni l'un ni l'autre? En somme, ous nous tenons à une différence de sept cent mille rancs : voulez-vous la couper en deux, quitte à rapproher un jour les deux moitiés par-devant monsieur le naire, quand nous nous connaîtrons mieux ? »

CÉCILE.

Il est très bien, votre petit discours.

ARTHUR.

Il n'est pas mal.

CÉCILE.

Et il a l'avantage de s'appliquer aux deux sexes : Oui, beau neveu, j'ai beaucoup réfléchi depuis hier...

ARTHUR.

Hein ?

CÉCILE.

Nous sommes deux écervelés de jouer notre bonheur pour ne pas jouer notre fortune...

ARTHUR.

Ah !

CÉCILE.

Et puisqu'il y a un moyen de ne jouer ni l'un ni l'autre, e l'accepte.

ARTHUR.

Bah ! Est-ce sérieux ?

CÉCILE, descendant les degrés du perron.

Très sérieux. Il ne me manquait que la rédaction, vous me l'avez fournie ; je vous en suis bien reconnaissante.

ARTHUR.

Mais, ventre de biche ! puisque le colonel...

CÉCILE.

Permettez ! Si votre explication avec lui vous rassure, elle m'inquiète, moi, et me confirme dans mes réflexions. Vous êtes charmant, mais j'ai besoin de vous étudier avant de vous accepter pour mon seigneur et maître.

ARTHUR.

Alors ce n'est pas une rupture, ce n'est qu'un ajour-

nement? Vous me donnez la permission de vous faire la cour?

CÉCILE.

Et de me tourner la tête.

ARTHUR.

Ah! c'est la mienne qui tournera, je la connais!

CÉCILE.

L'exemple est contagieux, nous verrons... — Est-ce convenu? Partage par moitié?

ARTHUR.

C'est convenu.

CÉCILE.

Tendez la main. (Lui frappant dans la main.) C'est signé!

ARTHUR, gardant sa main et la baisant.

Et parafé... Je vais écrire à mon avoué d'arrêter sur-le-champ la procédure.

CÉCILE.

Vous trouverez tout ce qu'il vous faut dans mon boudoir. (A part.) Le voilà en jauge, comme dit mon jardinier.

ARTHUR, à part, montant les degrés du perron.

Je deviendrai amoureux fou de cette femme-là, moi et je l'épouserai... d'une manière ou d'une autre.

Il sort.

SCÈNE V

LE DOMESTIQUE, entrant par le fond.

Mademoiselle Desroncerets prie madame de ne pas se déranger; elle viendra voir madame.

CÉCILE.

C'est bien! (Le domestique sort.) Cet empressement est de bon augure.

Elle s'assied sur le banc.

SCÈNE VI

CÉCILE, GUÉRIN, en cravate blanche et gants de coton blanc.

CÉCILE.

Que veut dire cette tenue solennelle, maître Guérin? viendriez-vous déjà nous faire signer le contrat?

GUÉRIN.

Non, madame; je viens, au contraire, vous dire tout ce que la présence de M. Arthur m'a forcé hier à garder pour moi. Je me suis fait assez de mauvais sang de ne pouvoir parler.

CÉCILE, jouant l'étonnement.

Blâmeriez-vous ce mariage?

GUÉRIN.

La pire des folies, madame, est de faire par raison un mariage extravagant... Excusez la véhémence de mon langage, elle part de mon attachement pour vous.

CÉCILE.

En un mot, vous venez me sauver de moi-même.

GUÉRIN, s'asseyant sur la chaise.

Si j'ose m'exprimer ainsi. — Je ne vous parlerai pas des habitudes dépensières de M. Arthur; c'est le tonneau des Danaïdes... Que vous dirai-je? C'est un panier percé. Le million que vous lui laissez ne durera pas dix ans, vous le savez aussi bien que moi. — Je ne vous parlerai pas non plus...

CÉCILE.

Comment appelez-vous cette figure-là en rhétorique?

GUÉRIN.

La prétérition... Je ne vous parlerai pas non plus de son humeur jalouse...

CÉCILE, avec candeur.

Vous croyez qu'il est jaloux?

GUÉRIN.

Comme tous les mauvais sujets. Mais cela ne regarde pas votre notaire. Ce qui le regarde, ce qu'il est de son devoir de vous révéler, c'est que la position de votre futur n'est pas ce qu'elle paraît. Vous croyez, n'est-ce pas, épouser un législateur, un mandataire de la nation?

CÉCILE, négligemment.

Un député... Est-ce qu'il ne l'est pas?

GUÉRIN.

Du moins n'a-t-il plus longtemps à l'être : je sais de source certaine qu'aux prochaines élections il n'aura pas l'appui du préfet.

CÉCILE.

Vous croyez ?

GUÉRIN.

A telles enseignes qu'on m'offre à moi la candidature officielle, si je suis agréé du ministère.

CÉCILE.

A vous ?

GUÉRIN.

A moi chétif.

CÉCILE.

Pauvre Arthur!

GUÉRIN.

Oh ! cela ne pouvait pas lui manquer. C'est un charmant garçon, il a de l'esprit, il en aura encore pendant trois ou quatre ans, et puis vous verrez quel imbécile ! une vraie tête de linotte.

CÉCILE.

Vous l'arrangez bien !

GUÉRIN, sentencieusement.

On ne doit que la vérité aux absents. — Vous ne ferez jamais rien de ce mari-là; votre influence sera frappée de stérilité entre ses mains; or votre influence est un capital qui fructifierait merveilleusement au service d'un homme de mérite.

CÉCILE.

Ah! nous arrivons enfin à l'objet de vos gants blancs.

GUÉRIN.

Oui, madame. — Me pardonnerez-vous d'avoir plus l'ambition pour vous que vous n'en avez vous-même?

CÉCILE.

L'offense me paraît vénielle.

GUÉRIN.

A mes yeux, il n'y a point de parti trop brillant pour vous, — jeune, beau, millionnaire, que sais-je? maréchal de France, ce ne serait pas encore assez.

CÉCILE.

Le menu est pourtant présentable.

GUÉRIN.

Non, madame, s'il ne s'y joint pas un vieux nom qui soit bien à vous. Laroche-Giron, fi!

CÉCILE.

Je vous remercie, mon bon Guérin, des rêves que vous faites pour moi.

GUÉRIN.

C'en est un, celui-là, que, depuis un an, je travaille sous main à réaliser.

CÉCILE, se rapprochant.

Bah! et vous espérez trouver?

GUÉRIN.

J'ai trouvé!

CÉCILE.

Avec toutes les conditions du programme ?

GUÉRIN, confidentiellement.

Toutes.

CÉCILE, très émue.

Maréchal de France ?

GUÉRIN.

Il ne l'est pas encore...

CÉCILE.

Ah !

GUÉRIN.

Grâce au ciel ! je ne vous offrirais pas un mari au terme de sa carrière, vous entendez bien. Mais, c'est déjà un des plus brillants officiers supérieurs de notre armée ; l'enfance de Duguesclin, la jeunesse de Bayard, et, avec un peu d'intrigue...

CÉCILE, souriant.

Ne devînt-il que lieutenant général, on pourrait s'en contenter... Il est millionnaire ?

GUÉRIN.

Pas encore...

CÉCILE.

Ah ! ah !

GUÉRIN.

Mais il le sera un jour. En attendant, son père, son vieux père, lui donne cinq cent mille francs, joints au traitement de son grade...

CÉCILE.

Et ce vieux nom dont vous parliez, il ne l'a peut-être pas encore non plus?

GUÉRIN.

Non, madame. Mais il l'aura le jour du mariage.

CÉCILE, se levant.

Mais savez-vous, mon cher notaire, que vous m'offrez là un futur... furieusement contingent? Qui est-ce, en un mot?

GUÉRIN, se levant, avec solennité.

Mon fils.

CÉCILE, riant.

Votre fils? De quel vieux nom me parliez-vous donc?

GUÉRIN.

D'un vieux nom qui, comme je vous le disais, serait bien à vous : du nom de Valtaneuse.

CÉCILE.

S'il ne s'agit que de l'usurper, Arthur s'en tirerait aussi bien que monsieur votre fils.

GUÉRIN.

Pardonnez-moi : pour prendre le nom d'une terre, il faut au moins avoir la terre.

CÉCILE.

Eh bien?

GUÉRIN.

Eh bien, Valtaneuse est compté pour deux cent mille francs dans la dot du colonel Guérin.

CÉCILE, avec terreur.

Comment ! Valtaneuse est vendu?

GUÉRIN.

Je n'ai pas dit cela !

CÉCILE.

Je respire. Vous m'avez fait une belle peur... Remettez vos gants dans votre poche, mon bon monsieur Guérin ; Valtaneuse ne figurera pas dans la dot du colonel.

GUÉRIN.

Parce que?

CÉCILE.

Parce que je couvrirai votre enchère.

GUÉRIN, troublé.

Hein ? Quoi ! vous êtes en marché ?

CÉCILE, allant au fond.

J'attends mademoiselle Desroncerets tout à l'heure.

GUÉRIN, à part.

Diantre ! son premier mot va donner l'éveil à mademoiselle Francine, qui, une fois au courant de l'affaire, lui vendra Valtaneuse cent cinquante ou deux cent mille francs, et remboursera Brénu. J'en ai trop dit... ou pas assez.

CÉCILE.

Vous voilà tout rêveur, mon cher Guérin.

GUÉRIN, allant à elle.

Tenez, madame, je hais la finasserie ; je vais me mettre tout entier à votre discrétion.

CÉCILE.

Vous y êtes déjà.

GUÉRIN.

Pas assez. Mademoiselle Francine ne se doute pas que Valtaneuse est sur le point de lui échapper...

CÉCILE.

Ce n'est donc pas elle qui vous le vend?

GUÉRIN.

Apparemment. Il ne m'appartiendra irrévocablement qu'après-demain soir...

CÉCILE.

Pourquoi n'avez-vous pas attendu jusque-là pour parler?

GUÉRIN.

Pourquoi n'avez-vous pas demandé à M. Arthur plus de vingt-quatre heures pour réfléchir?... Avertissez mademoiselle Francine, et elle parera peut-être le coup.

CÉCILE.

Comptez que je vais l'avertir tout à l'heure.

GUÉRIN.

Je vous en prie; car cette espèce de surprise répugne à ma franchise naturelle, et, d'un autre côté, l'avertir moi-même serait un don-quichottisme ridicule.

CÉCILE.

Reposez-vous-en sur moi.

GUÉRIN.

Complètement. Et j'ose dire que vous allez faire une action méritoire.

CÉCILE.

Méritoire?

GUÉRIN.

Dame! en m'empêchant de vous offrir Valtaneuse, vous le perdez à tout jamais; mademoiselle Francine y tient comme à la prunelle de ses yeux, je vous en avertis.

CÉCILE.

Oh! je lui offrirai un tel prix...

GUÉRIN, finement.

Tout est possible, mais à votre place je m'assurerais d'abord qu'elle l'acceptera.

CÉCILE, à part.

Le conseil est bon.

GUÉRIN.

Adieu, madame... J'oubliais de vous dire que mon protégé est commandeur de la Légion d'honneur...

CÉCILE.

Ah!

GUÉRIN.

Oui... Et ne perdez pas de vue que le beau-père est en passe d'être député. (A part.) Maintenant, belle dame, si mademoiselle Francine n'est pas avertie, je vous le laisse sur la conscience.

Il sort.

CÉCILE, seule.

Il a l'air bien sûr de son fait! S'il dit vrai, voilà qui retourne tous mes plans.

SCÈNE VII

CÉCILE, ARTHUR, à la fenêtre du boudoir.

ARTHUR.

Dites donc, ma tante !

CÉCILE.

Vous êtes encore là ?

ARTHUR.

Et Zéphyr, l'aimable Zéphyr est toujours à l'est ! son rapport n'a pas été très flatteur. Est-ce aussi votre avis que j'ai un petit esprit chiffonné qui passera comme la beauté du diable ? Il est très fort, savez-vous, ce vieux coquin ! Il a mis de gros poids dans la balance. Avouez que mes actions sont en baisse ?

CÉCILE.

Vous êtes fou.

ARTHUR.

Si c'est lui qui fait votre contrat, méfiez-vous...

CÉCILE.

A quoi ressemble cette conversation entre ciel et terre ? Descendez.

ARTHUR.

Quand vous m'inviterez à votre table, vous ferez faire le dîner par votre belle-mère, n'est-ce pas ?

CÉCILE.

Descendez donc. (Arthur disparaît de la fenêtre. — A part.)

Le fait est que la mère est impossible. Le père, on l'arrangerait encore en député ; mais la mère !...

ARTHUR, sur le perron, s'accoudant à la balustrade.

Et de même que vous avez si longtemps signé : « Cécile Lecoutellier, née de Valtaneuse, » ainsi votre mari signera : « Général de Valtaneuse, né Guérin. »

CÉCILE.

Mon mari ? Où prenez-vous que je songe à cela ?

ARTHUR, descendant.

Dame ! Vous avez rejeté mollement la demande du papa, si tant est que vous l'ayez rejetée.

CÉCILE.

Qu'auriez-vous donc voulu que je lui répondisse ? que je suis folle de vous peut-être ? C'est un peu prématuré. — Allons, grand enfant, avez-vous écrit à l'avoué ? allez mettre votre lettre à la poste, — revenez demain me faire la cour et tâchez de vous y prendre mieux qu'aujourd'hui.

ARTHUR.

Ah ! je ne demande qu'à me rassurer ! A demain, chère... chère cousine. Laissez-moi vous retirer ce grade de tante qui me gêne.

CÉCILE.

Et moi aussi. A demain, mon cousin.

Il sort par le fond.

SCÈNE VIII

CÉCILE, puis FRANCINE.

CÉCILE, suivant Arthur des yeux.

Celui-là, du moins, a l'esprit d'être orphelin. (Entre Francine par la gauche.) Ah! ma chère Francine, vous êtes mille fois trop bonne de vous être dérangée.

Elle la fait asseoir près d'elle sur le banc à gauche.

FRANCINE.

Ne m'en sachez pas trop de gré : j'avais quelques affaires dans vos environs...

CÉCILE.

Toujours des affaires!

FRANCINE.

Vous savez que je suis l'intendant de mon père.

CÉCILE.

Comment est-il maintenant?

FRANCINE.

Comme vous l'avez vu ces jours-ci.

CÉCILE.

Je l'ai trouvé tout à fait enfoncé dans sa rêverie.

FRANCINE.

Si je l'en tire par une caresse, un éclair de tendresse passe dans ses yeux; puis son regard retombe en dedans et son esprit retourne ailleurs. Je tremble que ce travail

intérieur ne finisse par altérer sa santé... Mais parlons de ce que vous avez à me dire : c'est probablement moins triste.

CÉCILE.

Ma chère amie, il s'agit d'une question d'État.

FRANCINE.

Une question d'État?

CÉCILE.

Pour moi. Vous vous souvenez qu'il y a trois ans... Mais qui vient là? Dieu me pardonne, c'est madame Guérin. Vient-elle me renouveler son invitation à manger la soupe? Ne bougez pas, je l'aurai bientôt expédiée.

Elles se lèvent toutes deux.

SCÈNE IX

LES MÊMES, MADAME GUÉRIN.

MADAME GUÉRIN.

Bonjour, madame; excusez ma hardiesse. (A Francine.) Ah! mademoiselle, que je suis contente de vous trouver là! Vous me soutiendrez, vous qui avez de l'amitié pour mon fils.

CÉCILE, lui montrant la chaise et se rasseyant.

Encore votre fils! C'est donc un siège en règle?

MADAME GUÉRIN.

Il ne se doute pas que je suis ici... mais tout à l'heure, quand je l'ai vu rentrer chez nous si pâle... Ah! madame,

il a jeté son chapeau, il s'est assis, la figure dans ses mains, et moi qui le regardais sans oser l'interroger, je voyait couler de grosses larmes entre ses doigts... Je ne l'avais pas vu pleurer depuis son enfance, le pauvre ami! Alors, j'ai tout compris.

Elle s'assied.

CÉCILE.

Mon Dieu! madame, je suis désolée de ce qui arrive, mais je n'y puis rien; j'en fais juge mademoiselle Desroncerets... Qu'avez-vous donc, Francine? On dirait que vous vous trouvez mal.

FRANCINE, debout, avec effort.

Moi? Nous disions que le colonel vous aime, et que vous ne voulez pas l'épouser?

CÉCILE.

Quand je le voudrais, en conscience, je ne le peux pas.

MADAME GUÉRIN.

C'est vrai, madame; vous ne pouvez pas être la belle-fille d'une pauvre paysanne comme moi.

CÉCILE.

Je ne dis pas cela, madame.

MADAME GUÉRIN.

Oh! dites-le, je ne m'en offenserai pas. Je sais bien que je n'ai pas les manières du monde, et je suis trop vieille et trop bornée pour les prendre; vous auriez à chaque instant à rougir de moi. C'est tout simple, je ne vous en veux pas; je n'en veux qu'à moi-même de ne pas être la mère qu'il faudrait à un homme comme mon fils. — Hélas! j'ai fait une grosse maladie cet hiver; je ne

demandais à Dieu que de ne pas mourir avant le retour de Guérin... Pourquoi m'a-t-il écoutée? Je n'aurais pas vu mon enfant malheureux à cause de moi.

CÉCILE.

Je vous assure, madame, que vous vous trompez.

MADAME GUÉRIN.

Non, non, je ne me trompe pas! Je sens là que c'est vrai : je suis l'obstacle! — Mais cet obstacle n'est pas insurmontable; ce n'est pas une honte d'être ma parente, je suis une honnête femme! Ce n'est qu'un ridicule; mais rien ne vous oblige à me montrer à vos amis... Vous emmènerez mon fils à Paris : je ne le suivrai pas, ne craignez rien. Je resterai dans mon coin de province, et l'été, si cela vous gêne de m'avoir trop près de votre château... j'ai une métairie de mon père, à vingt lieues d'ici, j'irai m'y installer pour faire valoir;... vous direz à vos invités : « Ma belle-mère est à » sa terre de Frémineau... c'est le nom de la métairie...

FRANCINE, derrière le banc.

O sainte femme!

CÉCILE.

Je ne peux pas vous séparer de votre fils.

MADAME GUÉRIN, se levant.

Que m'importe, s'il est plus heureux sans moi? Je n'ai pas besoin qu'il soit là pour le voir; je n'ai qu'à fermer les yeux!

CÉCILE, émue, à part.

Pauvre femme! (Haut.) Je suis très touchée de votre démarche, madame, très touchée!.. elle est aussi noble qu'intelligente; elle lève une des difficultés de la situation, je l'avoue.

MADAME GUÉRIN.

Est-ce qu'il y en a d'autres?

CÉCILE.

Je ne sais pas.

MADAME GUÉRIN.

Votre décision ne dépend donc pas de vous seule?

CÉCILE.

De moi, en partie, — mais surtout de mademoiselle Desroncerets.

FRANCINE.

De moi, madame?

MADAME GUÉRIN.

Ah! mademoiselle!

FRANCINE, à madame Guérin.

Soyez tranquille alors.

MADAME GUÉRIN.

Adieu, madame; je vous remercie du fond de mon cœur. (Revenant.) Ne dites pas à mon fils que je suis venue; ne lui parlez jamais de l'engagement que j'ai pris. Comme cela, il ne se doutera pas... Enfin, il pourra toujours vous aimer autant. Adieu, madame. Je me confie à vous, mademoiselle.

Elle sort.

SCÈNE X

CÉCILE, FRANCINE.

FRANCINE.

S'il est vrai, madame, que je puisse avoir la moindre influence sur votre détermination, faites, je vous supplie, ce que demande cette noble femme. Je ne sache pas un homme plus digne d'être aimé que le colonel Guérin. Vous venez de voir l'admirable cœur de sa mère : c'est l'image du sien. Si j'avais une sœur, je ne lui souhaiterais pas d'autre mari.

CÉCILE, souriant.

Quelle chaleur !... Parlons de notre affaire. Vous vous souvenez qu'il y a trois ans M. Lecoutellier a voulu acheter votre château? Croyez bien que ce n'est pas ma faute si l'offre n'a pas été suffisante. J'étais honteuse pour lui de la spéculation qu'il fondait sur vos embarras. J'ai horreur du marchandage, et je vais vous en donner la preuve en me mettant à votre discrétion : j'ai envie, non, j'ai besoin de rentrer dans cette propriété, qui, vous le comprenez de reste, doit faire partie de ma position dans le monde. Elle ne vous représente, à vous, que des frais d'entretien ; elle me représente, à moi, ma naissance, ma caste, mes archives. Je suis prête à vous en donner le prix que vous fixerez vous-même.

FRANCINE.

Je n'ai pas refusé l'offre de M. Lecoutellier parce qu'elle était insuffisante. Cent mille francs, dans ce moment-là m'eussent épargné bien des sacrifices... irré-

parables. J'ai refusé parce que, mon père et moi, nous sommes tendrement attachés à notre maison. C'est une vieille amie qui a connu tous ceux dont la mémoire nous est douloureuse et chère, et qui nous en parle sans cesse... On ne vend ni ses amitiés, ni ses souvenirs.

CÉCILE.

Voyons ! deux cent mille francs !

FRANCINE, sèchement.

Elle ne les vaut pas ; si nous pouvions nous en séparer, nous vous la laisserions pour cent cinquante... nous ne sommes pas des marchands.

CÉCILE, désappointée.

Ah ! (Avec intention.) Le colonel m'avait pourtant dit que vous saviez le prix de l'argent.

FRANCINE.

Il vous a dit cela ?

CÉCILE.

Voyons, ma chère amie, ne manquons pas nos destinées, faute d'un peu de confiance l'une dans l'autre. Voici l'influence que vous pouvez avoir sur ma détermination : si vous me cédez Valtaneuse, je n'épouse pas le colonel.

FRANCINE.

Vous m'affermissez dans mon refus.

CÉCILE.

Peut-être : il serait moins à plaindre que vous ne le pensez. Avant de s'amouracher de moi, il avait aimé une jeune fille dont il s'est éloigné par un malentendu que je commence à deviner et que je serais heureuse de lui faire reconnaître ; — cette jeune fille le rendrait plus heureux que moi, car elle l'aime.

FRANCINE, relevant les yeux.

Est-ce de moi que vous voulez parler?

CÉCILE.

Et de qui donc ?

FRANCINE.

Vous vous trompez absolument. Je ne sais pas si M. Louis Guérin a jamais songé à moi; mais, fût-il libre aujourd'hui et vînt-il demander ma main, je la lui refuserais : je ne veux pas me marier.

CÉCILE.

C'est votre dernier mot ?

FRANCINE.

Sur mon honneur.

CÉCILE.

Eh bien, dites au colonel que ma main lui appartient.

FRANCINE.

Ah ! dites-le-lui vous-même.

CÉCILE.

Vous voyez bien que vous l'aimez.

FRANCINE, après un silence.

Je le lui dirai dès demain.

CÉCILE.

Il doit être un peu étonné de ma réception de tantôt, vous lui expliquerez que je voulais faire un mariage de raison, mais qu'après l'avoir revu, je n'en ai plus le courage.

FRANCINE.

Est-ce tout, madame ?

CÉCILE.

Oui, c'est tout.

FRANCINE.

Adieu !

Elle sort.

SCÈNE XI

CÉCILE, seule.

Allons, elle l'aura voulu. Il me répugne bien un peu de rentrer chez moi par des machinations de maître Guérin, mais je n'ai pas d'autre porte; et puis, s'il exploite les Desroncerets, je les indemniserai. Je veux qu'ils soient expropriés, non pas dépouillés. Mon beau-père sera furieux, mais mon mari m'en saura bon gré. (Montant le perron.) Mon mari : général Guérin de Valtaneuse, grand officier de la Légion d'honneur : cela n'écorche pas trop les oreilles. (Accoudée sur la balustrade et regardant le côté par où est sortie Francine.) Et puis Francine l'aime.

Elle rentre.

ACTE QUATRIÈME

Le cabinet de travail de M. Desroncerets, vaste pièce nue et en désordre; des livres épars sur les meubles, des modèles de machines dans les coins. Un grand tableau noir accroché au mur sur lequel est peint un alphabet bizarre; quelques portraits de magistrats en robe rouge; pas de rideaux aux fenêtres. Une porte au fond, une porte à droite, une large fenêtre à gauche. Une horloge dans sa gaine contre le mur à droite.

SCÈNE PREMIÈRE

DESRONCERETS, FRANCINE.

FRANCINE, entre sans bruit, s'approche de son père enfoncé dans une lecture, et lui mettant la main sur l'épaule :

On vient de déjeuner, et déjà un livre à la main?... Je vous ai défendu de lire en sortant de table, monsieur!... (Elle lui prend doucement le livre des mains et le ferme.) Si vous ne suivez pas mes ordonnances, vous tomberez malade, et je ne vous soignerai pas.

DESRONCERETS.

C'est bien, mademoiselle; on les suivra.

FRANCINE.

Et puis tu m'avais promis de faire un peu de toilette.

DESRONCERETS.

J'étais monté pour cela, vrai! mais, en cherchant mes rasoirs, je suis tombé sur ce diable de livre...

FRANCINE.

Comme te voilà fait! Je te demande un peu si tu as l'air d'un gentilhomme.

DESRONCERETS.

Mais nous n'avons pas de visite à recevoir, tu n'attends personne aujourd'hui?

FRANCINE.

Si fait, j'attends précisément madame Guérin et son fils.

DESRONCERETS.

Bah! le colonel et sa mère sont de braves gens qui ne font pas attention à ces choses-là.

FRANCINE.

Mais ce n'est pas pour eux, c'est pour moi que je tiens à te voir présentable. Je ne veux pas que madame Guérin puisse dire : « Voilà une petite femme qui n'a pas de soin... »

DESRONCERETS.

De ses enfants.

FRANCINE.

Mets-toi là... (Elle tire un peigne de sa poche et arrange les cheveux de son père.) J'entends que tu me fasses honneur.

DESRONCERETS.

Je l'entends aussi, mais pas tout à fait comme toi. Ah! Francine, quel dommage que tu ne sois pas un garçon!

FRANCINE.

Je ne le regrette pas du tout.

DESRONCERETS, s'agitant sur son fauteuil.

Tu pourrais t'intéresser à mes idées... tu serais le confident de mes travaux.

FRANCINE.

Calme-toi, voyons, calme-toi.

DESRONCERETS.

Tu ne me prendrais plus pour un vieux mécanicien fêlé.

FRANCINE.

Que dis-tu là, père?

DESRONCERETS.

Oh! la vérité!

FRANCINE.

Tu mériterais d'avoir raison. — Là, tu ne te ressembles plus... — Si tu avais fait ta barbe, tu aurais l'air d'un jouvenceau.

DESRONCERETS.

Je me la suis faite avant-hier; je t'en ai donné l'étrenne, à preuve!

FRANCINE.

Je ne devrais plus t'embrasser que quand tu serais rasé. — Et ta cravate!... Où est ton col de chemise?

DESRONCERETS.

Dame! il doit être après ma chemise... Ah! non...

Fouillant dans sa poche.

FRANCINE.

Il est dans ta poche?

DESRONCERETS.

Qu'est-ce que tu veux !.. il me gênait, je l'ai coupé. Regarde-moi ce carton-là! Et, tous les matins, tu m'envoies un carcan pareil! J'aime le linge blanc, c'est ma coquetterie, mais je l'aime mou.

FRANCINE, mettant de l'ordre sur une table à gauche.

Je donnerai des ordres en conséquence.

Entre un vieux domestique en noir, une lettre sur un plat d'argent.

LE DOMESTIQUE.

Pour monsieur.

Il sort.

DESRONCERETS, regardant l'adresse.

Strasbourg! enfin! (Il parcourt la lettre à demi-voix.) « Non certes, je ne t'ai pas oublié, mon vieux camarade... » Brave ami, j'en étais sûr! (Il continue à lire.) Comment! il refuse?... — « Réserve-moi pour une occasion plus sérieuse, et tu me trouveras. » — Naturellement!

FRANCINE.

Une mauvaise nouvelle?

DESRONCERETS.

Non, rien. (Après un silence, il tend la lettre à Francine sans la regarder; Francine lit la lettre des yeux et la met dans sa poche. — Desroncerets se levant.) Il me faut cet argent.

FRANCINE.

Tu m'avais promis de ne plus faire aucune entreprise.

DESRONCERETS, avec embarras.

Engagement nul, car je n'avais pas le droit de le prendre; non, je n'en avais pas le droit : les idées de chacun sont le patrimoine de tous, les devoirs envers le pays sont supérieurs aux devoirs envers la famille.

FRANCINE.

Mais, moi, je n'ai de devoirs qu'envers toi, et mes devoirs, à moi, me commandent de m'opposer à de nouveaux désastres.

DESRONCERETS, avec un peu d'impatience.

Voyons, mon enfant, tu oublies que tu n'as ici d'autorité que ce que je veux bien t'en abandonner; si je me résous à te demander cet argent, c'est qu'il me le faut absolument. Où as-tu placé mes fonds?

FRANCINE.

Tu me l'as demandé plusieurs fois, et je ne te l'ai jamais dit; je ne te le dirai pas encore.

DESRONCERETS, se contenant.

Tu ne me le diras pas! En vérité, ma fille, tu perds l'esprit... Où en sommes-nous? Crois-tu me tenir en tutelle? Ce n'est pas une prière que je t'adresse, c'est un ordre.

FRANCINE.

Pardon, mon père; en me donnant une procuration générale, tu m'as fait une responsabilité...

DERONCERETS.

Eh bien, cette responsabilité, je vous la retire; rendez-moi vos comptes.

Il s'assied.

FRANCINE.

Et si je refuse?

DESRONCERETS, se relevant avec éclat.

Voilà qui passe les bornes! Suis-je un dissipateur ou un aliéné? J'ai été malheureux, voilà tout... Il n'y a pas un tribunal qui prononçât contre moi l'interdiction dont ma fille ose me frapper.

Il met son chapeau.

FRANCINE.

Où vas-tu?

DESRONCERETS.

Puisqu'il n'y a plus de père ici, puisqu'il n'y a plus d'enfant, je vais demander à un homme de loi ce qu'il me reste à faire.

FRANCINE, se jetant devant la porte.

Tu veux que je te rende mes comptes ? tu le veux?

DESRONCERETS.

Sur-le-champ.

FRANCINE.

Je t'en supplie, ne l'exige pas.

DESRONCERETS, redescendant la scène.

Alors, mets cent mille francs à ma disposition.

FRANCINE.

Cent mille francs!

DESRONCERETS, remettant son chapeau sur la table de gauche.

Eh bien !... ce n'est que le cinquième de ma fortune, après tout.

FRANCINE.

Ah ! j'espérais te laisser toute ta vie dans cette illusion !

DESRONCERETS.

Quelle illusion?

FRANCINE.

Hélas! mes comptes ne sont pas longs à rendre : tu n'as plus rien, que le parc et la maison.

DESRONCERETS, atterré.

C'est impossible!

FRANCINE.

Les débris de ton patrimoine ont à peine suffi à payer tes dettes.

DESRONCERETS.

Sur quoi donc vivons-nous depuis trois ans? (Francine baisse les yeux.) Sur le bien de ta mère?.. Sur ta dot? (Silence.) Oh! quelle honte!... je vis aux dépens de ma fille; et tandis que je l'accuse, c'est elle qui me nourrit!

FRANCINE.

Mon père... ne m'envie pas ce bonheur.

DESRONCERETS, tombant dans un fauteuil.

Vieux fou !.. voilà donc où aboutissent tes rêves de gloire !... à être le parasite de ton enfant!

FRANCINE.

Veux-tu te taire !

DERONCERETS.

Je comprends maintenant pourquoi tu ne veux pas te marier ! Ta dot, c'est le pain de ton père !.. (Se relevant avec

violence et parcourant la scène.) Misérable que je suis! Ah! maudit soit ce que mon orgueil prenait pour du génie!

FRANCINE, le suivant et s'attachant à lui.

Ton orgueil ne te trompait pas... Tu es un grand homme, je suis fière de toi. Tu n'as pas réussi, qu'importe! on sait à quel fil tient le succès. Ne crois pas que je regrette ce que nous ont coûté tes belles inventions; mon seul regret est de ne pouvoir plus fournir à ces nobles dépenses.

DESRONCERETS, avec une défiance triste.

Dis-tu vrai?

FRANCINE.

Je te le jure. Et sais-tu pourquoi je ne me marie pas? Ce n'est pas du tout pour ce que tu penses? ne te fais pas de remords inutiles : c'est que tous les autres me paraissent petits à côté de toi. Quand on a l'honneur d'être la fille d'un homme comme toi, on se fait la servante de son génie, et cela suffit à remplir l'existence. Ne me plains donc pas, ne t'accuse pas surtout : je suis la plus heureuse des femmes.

DESRONCERETS, la serrant dans ses bras avec transport.

Pour la première fois, je suis reconnu, et je le suis par ce que j'ai de plus cher au monde! O mon seul amour! si tu ne me trompes pas par une pitié angélique, voilà le plus beau jour de ma vie.

FRANCINE.

Je ne te trompe pas.

DESRONCERETS.

Je te crois... j'ai tant besoin de m'enorgueillir de ton dévouement pour n'en pas rougir !.. Moi qui vivais

comme un seigneur, sans rien me refuser, sans compter avec toi, ni avec moi-même... Mais, voyons... combien dépensons-nous par an ?

FRANCINE, souriant.

Est-ce que tu veux faire des économies ?

DESRONCERETS.

De vingt à vingt-cinq mille francs, n'est-ce pas ?

FRANCINE.

A peu près.

DESRONCERETS.

Mais alors nous entamons ton petit capital ?

FRANCINE.

Ne t'inquiète pas; je l'ai quintuplé par des placements heureux.

DESRONCERETS.

Quintuplé !.. Nous sommes aussi riches que nous l'ayons jamais été ? Ah ! ma fille, quel poids tu m'ôtes de la conscience !

Il s'assied à droite.

FRANCINE.

Voulez-vous encore me retirer votre procuration, méchant père ?

DESRONCERETS.

Oh ! non ! tu as vraiment le génie des affaires.

FRANCINE.

Ce n'est pas bien difficile, va.

DESRONCERETS.

Mais comment as-tu fait pour quintupler?...

FRANCINE.

C'est mon secret, et tu n'y comprendrais rien.

DESRONCERETS.

Tu as raison!

FRANCINE.

A la bonne heure.

Elle l'embrasse.

DESRONCERETS, pensif.

N'est-ce pas étrange que la Providence ait mis dans la tête de ma fille tout ce qui manque dans la mienne? C'est un signe.

FRANCINE.

Un signe de quoi?

DESRONCERETS, s'exaltant.

De ses desseins sur moi. — O Sagesse éternelle! c'est par la main d'un enfant que vous aplanisez mes voies!

FRANCINE.

Que veux-tu dire?

DESRONCERETS.

Comme le doigt de Dieu apparaît dans tout ceci! Comme je me sens fort désormais sous ta protection miraculeuse! — Francine, tu crois à mon génie, n'est-ce pas? tu es dévouée à mon œuvre?...

FRANCINE.

A toi... à toi!

DESRONCERETS, se levant.

Mon œuvre et moi, c'est tout un! Prête-moi cent mille francs.

FRANCINE, terrifiée.

Mais je ne peux pas, je ne peux pas!

DESRONCERETS.

Va, je te les rendrai avec usure!... Je suis sûr du succès, cette fois.

FRANCINE.

Mais j'ai quintuplé mon revenu et non mon capital. Si je déplace mes fonds, il ne nous restera rien pour vivre...

DESRONCERETS.

Eh bien, soit! nous vivrons de rien! Qu'importent les privations quand la gloire est au bout! Mieux que la gloire, ma fille!... Un immense service à rendre à notre pays : l'éducation du peuple! — Tu ne réponds pas!... Me laisseras-tu mourir avec le désespoir d'avoir manqué à ma mission faute d'un peu d'argent?

FRANCINE.

Et si tu échoues!

DESRONCERETS.

J'aurai tenté, du moins. Quand Palissy jetait ses meubles dans son four et Cellini sa vaisselle dans son moule, étaient-ils sûrs du succès? et qu'était-ce que leur œuvre à côté de la mienne? — L'homme à qui Dieu inspire une idée, s'y doit tout entier, et si ce n'est pas assez de sa vaisselle et de ses meubles, qu'il se jette lui-même dans la fournaise, lui et les siens!...

FRANCINE.

Mais c'est de la démence! tu me fais peur.

DESRONCERETS.

Je t'en supplie à genoux, mon enfant ! C'est plus que ma vie que j'implore de toi !

FRANCINE.

Mais ne comprends-tu pas que si je pouvais le faire, ce serait déjà fait?

DESRONCERETS.

Tu le peux, mon adorée !

FRANCINE, éperdue.

N'abuse pas de ma tendresse; ne me force pas à te dire...

DESRONCERETS.

Quoi ?

FRANCINE, maîtrisant son émotion, d'un ton glacé.

Tu m'as ruiné une fois, tu ne me ruineras pas deux.

DESRONCERETS, se relevant.

Cœur de pierre !

SCÈNE II

LES MÊMES, LOUIS, MADAME GUÉRIN, entrant par le fond.

FRANCINE, à part.

Lui ?

DESRONCERETS.

Entrez, entrez... Venez voir une fille qui aime mieux

son argent que son père et que son pays. (Francine cache sa figure dans ses mains.) Va, tu n'es que l'enfant de ma chair, tu n'es pas l'enfant de mon esprit et de mon âme. Garde ta fortune, garde le pain que tu me donnes! Plus d'aumônes! plus rien de toi, rien!... je te renie; je te...

FRANCINE.

Mon père!..

Il passe ses mains sur son front et sort précipitamment.

MADAME GUÉRIN, à Louis.

Sa raison s'égare tout à fait. Pauvre demoiselle!

FRANCINE, à elle-même.

Ah! c'est trop!

MADAME GUÉRIN.

Pardon, mademoiselle, vous nous aviez fait dire de passer chez vous; mais...

FRANCINE, avec effort.

J'ai une bonne nouvelle à vous annoncer. Je vous ai tenu parole, madame. Toutes les femmes ne sont pas aussi intéressées que moi, monsieur Guérin : madame Lecoutellier me charge de vous annoncer qu'elle accepte votre main.

LOUIS, froidement.

Comment! elle renoncerait à son mariage judiciaire? C'est trop de bonté!

MADAME GUÉRIN.

Voilà toute la joie que tu montres? après tes larmes... car tu as pleuré, je t'ai vu!

LOUIS.

Ai-je pleuré? Alors c'est mon amour que je pleurais.

MADAME GUÉRIN.

Mais qu'est-il donc arrivé ?

FRANCINE, à Louis.

Ne vous étonnez pas de l'accueil que vous avez reçu; elle était résignée à faire un mariage de raison, mais elle m'a chargée de vous dire qu'après vous avoir vu, elle n'en avait plus le courage.

LOUIS.

Elle l'aurait eu si mon absence s'était prolongée d'un mois... Que dis-je, d'un mois ?... de vingt-quatre heures! Elle n'avait pas demandé d'autre délai pour se résoudre. Tiens, maman, il n'y a que toi qui m'aime.

MADAME GUÉRIN.

Si elle ne t'aimait pas, pourquoi t'épouserait-elle?

LOUIS.

Est-ce que je sais?...

MADAME GUÉRIN.

Tu n'es qu'un ingrat.

FRANCINE.

Le colonel n'admet pas qu'une femme se préoccupe des intérêts matériels.

LOUIS.

Il faut bien que je l'admette... Seulement, c'est plus fort que moi, elle ne me fait plus alors l'effet d'une femme.

SCÈNE III

LES MÊMES, ARTHUR.

ARTHUR.

Excusez-moi, mademoiselle, de me présenter chez vous sans plus de cérémonie : je viens peut-être vous rendre un grand service. (A Louis.) Très heureux de vous rencontrer, colonel; vous nêtes pas de trop, non plus que madame votre mère. — Je quitte madame Lecoutellier; ma tante vient de m'annoncer ma défaite et votre victoire; mais je vous préviens que je ne me tiens pas pour battu... et le service que je viens rendre à mademoiselle fait partie de ma défense.

FRANCINE.

Asseyez-vous, monsieur.

ARTHUR.

Mille grâces, j'aurai fait en deux mots. Vous êtes fort attachée à ce château, dit-on?

FRANCINE.

Fort attachée.

ARTHUR, à part, regardant la chambre.

Tous les goûts sont dans la nature. (Haut.) Eh bien, je vous annonce qu'à la suite de certaines manœuvres ténébreuses, vous êtes sur le point d'être dépossédée.

FRANCINE.

Impossible! Quelles manœuvres?

ARTHUR.

Je ne vous dirai pas; mais je sais qu'il suffit de vous avertir pour faire manquer le coup, et je vous avertis. Pour le surplus, informez-vous-en auprès du colonel.

LOUIS.

Auprès de moi? Qu'ai-je à voir là dedans?

ARTHUR.

Dame! puisque ledit château fait partie de votre dot.

LOUIS.

Vous rêvez, monsieur.

ARTHUR.

Je vous assure que non! C'est même la raison déterminante du revirement soudain de ma tante; vous devez prendre le nom de Valtaneuse.

LOUIS.

Finissons cette plaisanterie, monsieur; elle ne m'amuse pas.

ARTHUR.

Parbleu! croyez-vous qu'elle m'amuse, moi? il n'y a que monsieur votre père qui la trouve de son goût, puisqu'il la fait.

LOUIS.

Mon père?

ARTHUR.

Je suis bien aise pour vous, colonel, que cela se trame à votre insu, mais cela se trame; demandez plutôt à madame votre mère.

MADAME GUÉRIN, sous le regard de son fils.

Je ne sais rien, mon ami.

LOUIS.

Tu ne permettrais pas j'espère qu'on joue avec mon honneur à mon insu?

MADAME GUÉRIN.

Non, non.

LOUIS.

Tu trembles, tu rougis! Voyons, parle, je t'en conjure!

MADAME GUÉRIN.

Je t'assure...

LOUIS, à demi-voix.

Sais-tu, que si on me rendait complice d'une pareille machination, je n'aurais plus pour me justifier qu'à me casser la tête?

MADAME GUÉRIN.

Oh! mon Dieu!

LOUIS.

Mademoiselle est-elle sur le point d'être dépossédée, oui ou non?

MADAME GUÉRIN.

Oui.

LOUIS.

Par qui?

MADAME GUÉRIN, vivement.

Ce n'est pas par ton père.

LOUIS.

Par qui ?

MADAME GUÉRIN.

M. Desroncerets a vendu son château à Brénu.

FRANCINE.

Vendu ?

MADAME GUÉRIN.

A réméré ! s'il n'a pas cent mille francs demain soir, la vente est définitive.

FRANCINE, à part.

Était-ce pour cela qu'il me les demandait ?

LOUIS.

Mon père n'est donc pour rien dans tout cela, vous l'entendez, monsieur ?

ARTHUR.

Parbleu ! Brénu est son homme de paille ! (Mouvement du colonel que sa mère retient.) C'est notoire ! Il n'y a que vous dans le pays qui ne le sachiez pas. (Louis reste interdit, la tête basse.) Vous voilà prévenue, mademoiselle. Procurez-vous cent mille francs d'ici à demain ; cela ne doit pas vous être difficile, votre banquier ou le premier banquier venu vous les prêtera sur dépôt de titres : et, ma foi, mon cher colonel, madame Lecoutellier ne changera peut-être pas autant de nom qu'elle se l'imagine. — Sans rancune, n'est-ce pas ? C'est de bonne guerre.

LOUIS.

Je vous remercie.

FRANCINE.

Et moi aussi, monsieur.

ARTHUR.

Non, mademoiselle, non, colonel; je ne mérite en tout ceci, je n'accepte de reconnaissance que de moi-même... et soyez sûrs que je n'ai pas affaire à un ingrat.

Il sort.

SCÈNE IV

LES MÊMES, moins ARTHUR.

LOUIS.

Ne perdons pas de temps, mademoiselle. Cet étourdi vous a donné un excellent conseil. Quant à moi, j'ai la fièvre, je ne puis plus rester en place... Confiez-moi, je vous prie, vos titres; je cours au chef-lieu négocier cet emprunt.

FRANCINE, assise à gauche, très froidement.

Je vous remercie, monsieur, mais c'est inutile; ce qui est fait est fait. Je sauverais aujourd'hui le château qu'à la première occasion mon père le vendrait encore; je ne peux plus avoir confiance dans ses résolutions.

MADAME GUÉRIN, passant au milieu.

Mais qu'il vende au moins sa propriété ce qu'elle vaut! il perd plus de cinquante mille francs sur son marché.

FRANCINE.

J'en suis fâchée pour lui; nos fortunes sont séparées, et j'ai eu assez à faire de conserver la mienne pour ne pas la compromettre dans de nouvelles folies. Quand il n'aura plus de quoi en faire, il n'en fera plus.

LOUIS.

Vous êtes bien dure pour lui, mademoiselle.

FRANCINE.

C'est mon caractère, monsieur; je ne suis pas d'âge à e changer.

MADAME GUÉRIN.

Mais enfin vous disiez tout à l'heure que vous étiez très ttachée à votre maison?

FRANCINE.

Oui, à condition que cet attachement ne me coûte rien.

LOUIS.

Ah! tenez, mademoiselle... (A sa mère.) Ce n'est pas moi ui vendrais la maison où je t'aurais perdue...

Francine fond en larmes.

MADAME GUÉRIN.

Tu la fais pleurer en lui rappelant sa mère.

LOUIS.

Pourquoi l'oublie-t-elle?... Allons-nous-en!

FRANCINE, se lève par un mouvement rapide, et avec une véhémence pleine de larmes.

Je ne rachète pas la maison où ma mère est morte, arce que je n'ai rien à moi!

LOUIS, étonné.

Rien?

FRANCINE.

Rien. J'ai placé tout ce qui m'appartenait à fonds perdu

sur la tête de mon père; voilà mon secret, monsieur; vous me l'avez arraché; vous me le garderez.

Louis recule d'un pas et s'appuie sur le dossier d'un fauteuil, regardant Francine avec admiration.

MADAME GUÉRIN.

Vous avez fait cela, mon enfant? Ah! c'est bien! je suis contente que vous l'ayez fait. Je savais bien, moi, que vous n'étiez pas intéressée... Comprends-tu Guérin!.. Elle n'a pas voulu que le pauvre vieux père manquât de rien jusqu'à la fin, et elle s'est dépouillée... voilà comme elle s'entend en affaires. Oh! chère créature du bon Dieu, qui acceptiez les mauvais jugements sans rien dire!... voilà un cœur!... Je vous aime, vous! (Elle lui prend les mains et les couvre de baisers; le colonel se détourne pour s'essuyer les yeux.) Mais, ma chérie, que deviendrez-vous? Le château était votre dernière ressource, et le voilà vendu!... Pauvre enfant!

(*) FRANCINE, regardant le colonel.

Ne me plaignez pas.

LOUIS.

Tout n'est pas encore perdu; mademoiselle a des amis... Je ne vous parle pas de moi ; d'ailleurs, je n'ai rien; mais toi, mère, tu dois avoir quelque chose?

MADAME GUÉRIN.

Ton père est maître de tout.

LOUIS.

Que faire?

FRANCINE, souriant.

Nous résigner.

(*) Voy. *Variante* à la fin de ce vol., p. 473-474.

LOUIS.

La résignation vous est facile : ce n'est qu'une perte d'argent pour vous; pour nous, c'est une perte d'honneur.

FRANCINE.

Non, monsieur, votre honneur n'est pas en cause; lorsque j'estime les gens, je ne suis pas prompte, moi, à les condamner.

LOUIS, baissant les yeux.

Oh! mademoiselle!

MADAME GUÉRIN.

Mais M. Desroncerets n'a sans doute pas consenti à cette clause de réméré sans avoir quelque ressource en vue pour le rachat?

FRANCINE.

Je ne lui en connais pas. — Peut-être! (Tirant de sa poche la lettre de Strasbourg et la parcourant des yeux.) Il a un ami à Strasbourg, M. Duplessis, qui lui refuse cent mille francs pour fonder une école, mais qui se met à sa disposition pour une nécessité sérieuse... C'est un homme de cœur, et je suis sûre qu'il nous prêterait la somme.

LOUIS.

Votre père a le temps d'aller à Strasbourg et d'en revenir avant demain soir.

MADAME GUÉRIN.

Mettez-le en chemin de fer.

LOUIS.

Il y a encore un convoi à cinq heures.

FRANCINE, réfléchissant.

Je ne peux pas paraître là dedans : il faut absolument que j'ignore tout; il faut même que j'évite de le rencontrer. Autrement, c'est à moi qu'il s'adresserait d'abord, et je ne recommencerais pas la scène de tout à l'heure, je n'en ai pas la force. D'ailleurs, je suis au pied du mur. Que lui répondrais-je maintenant? ce que je viens de vous dire à vous, colonel? Vous connaissez mon père, il en mourrait de chagrin.

LOUIS.

Vous avez raison.

FRANCINE.

Prenez tout sur vous, chère madame Guérin ; suggérez-lui l'idée du voyage de Strasbourg. Pressez-le, persuadez-le; s'il vous parle de moi, dites-lui que je me suis enfermée, dites-lui que j'ai la migraine, et qu'en venant prendre de mes nouvelles demain matin, vous vous chargez de m'expliquer son absence.

MADAME GUÉRIN.

Oui, mon enfant.

FRANCINE.

Entourez-le bien l'un et l'autre. (Tendant la main à Louis.) Je vous le confie.

MADAME GUÉRIN.

Comptez sur nous.

FRANCINE.

Je l'entends qui monte... Adieu.

Elle sort.

SCÈNE V

LOUIS, MADAME GUÉRIN, puis DESRONCERETS.

MADAME GUÉRIN.

Ah! mon fils!

LOUIS.

Pas un mot, ma mère; sauvons-la d'abord. — Voici M. Desroncerets, laisse-moi faire. (Entre Desroncerets, qui s'assied à droite d'un air accablé.) Eh bien, monsieur, êtes-vous calmé?

DESRONCERETS.

Hélas! mon ami, je rougis de ma violence et de mon ingratitude! Mais je n'avais pas compris... et qui n'eût pas été dupe à ma place de ce mensonge adorable?

MADAME GUÉRIN.

Quel mensonge?

DESRONCERETS.

Ah! madame, cette enfant a pour son vieux père des délicatesses maternelles! Forcée de m'avouer que je vis à ses dépens depuis trois ans, pour adoucir cette humiliation elle me parlait de mon génie, de l'orgueil d'être ma fille; elle avait foi dans mon œuvre!.. Et moi, je l'avais prise au mot, c'était le ciel qui s'ouvrait... quand je suis retombé sur ce refus!...

LOUIS.

Que ne lui disiez-vous aussi que c'est pour rembourser Brénu?

DESRONCERETS.

Brénu?

LOUIS.

Est-ce que vous ne lui avez pas vendu votre château à réméré.

DESRONCERETS.

Comment le savez-vous?

LOUIS.

Je le sais...

DESRONCERETS.

Mais j'ai bien le temps d'y songer.

LOUIS.

Pas trop. C'est demain soir qu'expire le délai fatal.

DESRONCERETS.

Demain?... quel est donc le quantième?

LOUIS.

Nous sommes le premier septembre.

DESRONCERETS.

Eh bien, j'ai jusqu'au dix-sept...

LOUIS.

Je crois que vous vous trompez.

DESRONCERETS.

Parbleu! je suis sûr de mon fait. J'ai signé l'acte le

jour anniversaire de la naissance de ma fille. (Il monte sur une chaise et prend des papiers dans une potiche sur un bahut.) C'est-là que je tiens mes papiers secrets; j'ai beau dire, Francine fait de temps en temps des rangements dans ma chambre, et vous comprenez...

LOUIS, prenant les papiers.

« Fait double et de bonne foi le 2 septembre 1862. »

DESRONCERETS, descendant de la chaise.

Le deux septembre ?

LOUIS.

Voyez.

DESRONCERETS.

Le deux, demain!

LOUIS.

Êtes-vous en mesure

DESRONCERETS.

Non, je n'y pensais plus; je croyais avoir du temps.

LOUIS.

Qu'allez-vous faire ?

DESRONCERETS.

Je n'en sais rien... Est-ce que vous avez dit à ma fille...?

LOUIS.

Je m'en suis gardé.

DESRONCERETS.

Je ne vois qu'elle cependant qui puisse me venir en aide.

LOUIS.

Y pensez-vous? Lui porter un coup pareil après la scène de tantôt!

DESRONCERETS.

C'est vrai; je n'oserais plus lever les yeux devant elle.

MADAME GUÉRIN.

Adressez-vous plutôt à vos amis.

DESRONCERETS, à Louis.

Votre père?

LOUIS, avec embarras.

Mon père?... Non, il n'a pas de fonds disponibles pour le moment; mais vous m'avez parlé autrefois d'un M. Duplessis?

DESRONCERETS.

Oui!... mais il vient justement de me refuser un emprunt... Où ai-je mis sa lettre?

Il cherche dans ses poches et sur la table.

LOUIS.

Cela m'étonne. Il passe pour être généreux. Il ne refuserait pas, j'en suis sûr, de vous assister dans une occasion comme celle-ci.

DESRONCERETS, cherchant toujours.

Il me l'écrit du moins.

LOUIS.

Je le crois sincère. En tout cas, que risquez-vous de le mettre à l'épreuve?

DESRONCERETS.

Mais il habite Strasbourg!

LOUIS.

Eh bien, vous partez aujourd'hui à cinq heures et vous êtes de retour demain à quatre.

DESRONCERETS.

Il passe un convoi à cinq heures?

LOUIS.

Oui; mais ne le manquez pas, c'est le dernier.

DESRONCERETS.

Mais comment expliquerai-je ce départ à ma fille?

MADAME GUÉRIN.

Elle a la migraine; elle est allée se mettre au lit.

DESRONCERETS.

Pauvre enfant!... c'est mon emportement! Il ne me manquait plus que de la rendre malade.

MADAME GUÉRIN.

Ce n'est rien, mais profitez-en pour partir. Je viendrai demain, et je trouverai un prétexte à votre absence. Je lui dirai que vous êtes venu déjeuner avec nous.

DESRONCERETS.

Merci, ma bonne madame Guérin.

LOUIS.

Ne perdez pas votre temps.

Bruit de voiture au dehors.

MADAME GUÉRIN.

Une voiture !

DESRONCERETS.

Ah ! des importuns ! (Allant à la fenêtre.) La livrée de madame Lecoutellier.

LOUIS, à sa mère.

Elle ! Allons-nous-en.

DESRONCERETS, à Louis.

Si je m'adressais à elle ?

LOUIS.

A elle moins qu'à personne... si vous voulez que votre fille ne sache rien !... — Pouvons-nous sortir sans la rencontrer ?

DESRONCERETS, montrant la porte à droite.

Oui... par-là...

LOUIS.

Je vais donner ordre en descendant qu'on attelle votre cabriolet. Il ne vous faut qu'une demi-heure d'ici à la station... (Regardant l'horloge.) et vous avez une heure devant vous ; mais ne vous attardez pas à causer avec madame Lecoutellier, et surtout ne lui parlez pas de moi... — Viens, mère. — Vous, partez tout de suite !

DESRONCERETS.

Tout de suite !

MADAME GUÉRIN.

Tout de suite

Elle sort avec son fils par la droite.

SCÈNE VI

DESRONCERETS, seul; puis GUÉRIN.

DESRONCERETS.

Braves gens! — Quelle aventure! — C'est à en perdre la tête... Dupré! (Entre le vieux domestique.) Dupré, faites ma valise, sans réveiller mademoiselle, qui est indisposée.

GUÉRIN, entr'ouvrant la porte, à part.

Le voilà, bon!

DESRONCERETS.

Si elle me demande demain matin, vous lui direz que je suis sorti de bonne heure pour aller déjeuner chez madame Guérin.

GUÉRIN, entrant tout à fait.

Déjeuner chez moi? Quel honneur!

Dupré sort.

DESRONCERETS.

C'est un subterfuge, mon ami, pour cacher à ma fille un petit voyage... Vous venez donc avec madame Lecoutellier?

GUÉRIN.

Non, je viens seul dans sa voiture.

DESRONCERETS.

Ah! mon ami, quelle affaire! C'est demain qu'expire le délai de notre réméré.

Il prend un livre sur la table à gauche et le met dans sa poche.

GUÉRIN, à part.

Elle a eu bon nez de m'envoyer ici. Arthur a parlé.

DESRONCERETS.

Nous n'y pensions plus, ni vous ni moi.

GUÉRIN.

J'y pensais, moi; et je venais justement vous rappeler la date. Êtes-vous en mesure?

DESRONCERETS.

Non, mais je vais chercher la somme à Strasbourg. Je serai de retour demain à quatre heures.

GUÉRIN.

Vous prenez donc le convoi de cinq heures?

DESRONCERETS.

Oui, j'ai une heure devant moi.

GUÉRIN, regardant sa montre et la pendule, à part.

Sa pendule retarde d'un quart d'heure...

DESRONCERETS.

Dupré! (Dupré apporte la valise.) Le cabriolet est attelé?

DUPRÉ.

Oui, monsieur.

GUÉRIN, à part.

Il n'est pas encore parti.

DESRONCERETS, à Dupré.

Ne dites pas à ma fille que je suis en route. (Dupré sort.) Adieu, mon bon ami. — Je croquerai le marmot à la station pendant une demi-heure, mais c'est plus sûr.

GUÉRIN, le retenant par la main.

Vous avez raison. Et puis nous pourrons causer demain tout à loisir.

DESRONCERETS.

De quoi?

GUÉRIN.

De l'autre affaire, de la statilégie.

DESRONCERETS, tenant le bouton de la porte.

Ah! mon cher Guérin, je crois que j'y renonce.

GUÉRIN.

Est-ce que vous n'avez plus foi dans votre idée?

DESRONCERETS.

Autant que jamais... Mais, vous le voyez, je suis né sous une mauvaise étoile... Ce qui réussirait infailliblement entre les mains d'un autre avorte entre les miennes, et je n'ai plus le droit d'échouer.

Il ouvre la porte.

GUÉRIN.

Savez-vous la cause de tous vos échecs? J'y ai beaucoup réfléchi depuis deux jours, et je crois l'avoir trouvée.

DESRONCERETS, refermant la porte à moitié.

Vrai?

GUÉRIN.

Mais nous en causerons demain; sauvez-vous!

DESRONCERETS, fermant la porte et descendant en scène.

J'ai encore vingt minutes... C'est ?...

GUÉRIN.

En deux mots, alors. C'est que vous n'avez pas d'associé. Il faudrait à vos côtés un homme pratique qui vous complétât.

DESRONCERETS, remontant.

Ah ! vos hommes pratiques, je les connais; ils trouvent tout impraticable.

GUÉRIN, l'arrêtant.

Entendons-nous bien. L'homme de génie invente les bottes de sept lieues, n'est-ce pas ? Mon homme pratique à moi n'est pas celui qui les refuse parce qu'elles sont trop étroites; c'est celui qui trouve la poudre à bottes, c'est le sous-inventeur !

DESRONCERETS.

A la bonne heure, admirablement juste !... Mais où trouver ce sous-inventeur ?

GUÉRIN, redescendant en scène, à gauche.

Ce ne sont jamais les hommes qui manquent. Et quel couronnement d'une carrière obscure que de mettre son expérience au service d'une grande idée !

DESRONCERETS.

Ah ! vos yeux s'ouvrent enfin !

GUÉRIN, continuant.

D'être l'humble esquif qui porte César et sa fortune !

DESRONCERETS.

Guérin, je ne connais qu'un homme à la hauteur de cette tâche.

GUÉRIN.

Qui donc?

DESRONCERETS.

Celui qui en parle si noblement.

GUÉRIN.

Moi? Me croyez-vous toutes les qualités nécessaires?

DESRONCERETS, déposant sa valise et son chapeau.

Toutes ! Avec vous, je suis prêt à rentrer en lutte.

GUÉRIN.

Non, ne me tentez pas ! Je n'ai que trop de pente à croire que je n'ai pas donné la mesure de mon intelligence. Nous en sommes tous là.

DESRONCERETS.

Mais ce qui n'est chez d'autres qu'une suggestion de l'amour-propre est chez vous le cri de la conscience.

GUÉRIN.

Ah ! sirène que vous êtes ! Mais je me bouche les oreilles. Partez, partez ! le temps passe.

DESRONCERETS.

Ma pendule avance.

GUÉRIN.

Je ne crois pas.

DESRONCERETS.

En tous cas, j'ai dix minutes devant moi pour vous décider.

GUÉRIN, remontant.

Si vous croyez que dix minutes suffisent ! Je demande à réfléchir.

DESRONCERETS, interceptant la porte.

Si vous réfléchissez, vous refuserez. Les grandes choses se font d'enthousiasme, ou ne se font pas.

GUÉRIN.

Soit ! Mais j'ai dès à présent des scrupules.

DESRONCERETS.

Lesquels ?

GUÉRIN.

D'abord, celui de vous faire manquer le convoi.

DESRONCERETS.

J'ai un trotteur excellent ! Voyons vos scrupules.

GUÉRIN.

Êtes-vous sûr de votre trotteur ?

DESRONCERETS.

Parfaitement.

GUÉRIN, s'asseyant à droite.

Eh bien, je vois là une grande responsabilité à prendre.

DESRONCERETS.

A mon égard ?

GUÉRIN.

Devant mon pays.

DESRONCERETS.

En quoi ?

GUÉRIN.

Je me demande s'il y aurait un gouvernement possible chez une nation où tout le monde saurait lire?

DESRONCERETS.

Ah! les phrases toutes faites! c'est le fléau de notre pays. En êtes-vous encore à comprendre[1], « conserva- » teurs aveugles, que la seule cause de solidité pour une » société, c'est le parfait accord de ses institutions et de » son principe? que le premier danger pour tout édifice, » ce sont les porte-à-faux? que la diffusion des lumières » est aussi essentielle au régime de l'égalité qu'elle a » été fatale au régime du privilège?.. et » que la consé- quence immédiate du suffrage universel, c'est l'éducation universelle!

GUÉRIN.

Mais ne me disiez-vous pas que vous aviez payé le temps de vos élèves à leurs parents?

DESRONCERETS.

Eh bien, après?

GUÉRIN.

Il ne suffirait donc pas que l'éducation fût gratuite?

DESRONCERETS.

Sans doute; il la faut obligatoire.

GUÉRIN.

Hum! grave atteinte à la liberté du père de famille.

DESRONCERETS.

Encore une phrase toute faite! Je n'aurais pas le droit,

1. Les mots guillemetés peuvent être coupés à la représentation.

moi, société, de changer les clauses du contrat social et d'augmenter les charges en même temps que les bénéfices? Quand je ne vous assurais que la sécurité et l'indépendance, je me contentais de l'impôt de la bourse et du sang; aujourd'hui que je vous assure une part de souveraineté, j'exige l'impôt de l'intelligence; n'est-ce pas juste? Quand vous prétendez m'agréger malgré moi des sociétaires incapables, ce n'est pas une liberté que vous réclamez, c'est le droit sans le devoir, c'est la tyrannie !

GUÉRIN.

C'est très beau en théorie, mais dans l'application!

DESRONCERETS.

L'éducation obligatoire fonctionne depuis des années en Suisse, en Allemagne, en Suède.

GUÉRIN.

Bah?

DESRONCERETS.

Vous ne le saviez pas? Nous ne savons jamais en France ce qui se passe chez nos voisins, et nous disputons sur des questions depuis longtemps résolues à deux pas de nous... Eh bien, le mérite de mon invention, c'est d'alléger l'impôt de l'intelligence; comprenez-vous, maintenant?

GUÉRIN.

Je ne dis pas...

DESRONCERETS.

Eh bien, alors, vous acceptez?

GUÉRIN, se levant.

Je vais peser tout cela; mais fuyez, vous n'avez juste que le temps, si votre pendule va bien.

DESRONCERETS, reprenant sa valise.

Oh ! j'arriverai... je pousserai mon cheval.

GUÉRIN, de la porte.

C'est ça, poussez votre cheval !.. (A part.) Comme il voulait m'entortiller... Ah ! les hommes ! Tous les mêmes !

DESRONCERETS, reparaissant sur la porte.

Accompagnez-moi donc jusqu'à la station ?

GUÉRIN.

Impossible ! madame Lecoutellier m'attend... A demain !

DESRONCERETS.

A demain !

Il sort.

GUÉRIN, seul.

Poussez votre cheval, mon bon ami, il est distancé par votre dada.

Il sort.

(*) ACTE CINQUIÈME

Même décoration qu'au deuxième acte.

SCÈNE PREMIÈRE

LOUIS, sur la porte du fond, remet son carnier et son fusil à Jean-Pierre; MADAME GUÉRIN, assise, à droite, tricote des bas.

MADAME GUÉRIN.

Qui a été bien étonnée ce matin en apprenant que tu étais parti pour la chasse ? c'est moi.

LOUIS, l'embrassant.

J'ai mal dormi... je me suis levé à l'aube et j'ai pris mon fusil.

MADAME GUÉRIN.

Que rapportes-tu ?

LOUIS, allant s'asseoir à gauche.

Une invitation à dîner... En fait de gibier, je n'ai rencontré que des chasseurs, entre autres le général Boissieux qui commande le département; comme je m'excusais

(*) Voy. *Variante* à la fin de ce vol., p. 474-475.

de ne pas être encore allé lui présenter mes devoirs, il m'a fort obligeamment ordonné de les lui présenter à table : il a aujourd'hui même un repas d'officiers.

MADAME GUÉRIN.

Je vais donc te voir en grande tenue ! Car je sais qu'on ne dîne pas chez le général Boissieux en bourgeois.

LOUIS.

Oui, il a la manie du harnais.

MADAME GUÉRIN.

Est-ce vrai, ce qu'on dit, qu'il a des peignoirs de bain d'ordonnance ?

LOUIS.

C'est un excellent homme et un très bon militaire.

Un silence.

MADAME GUÉRIN.

A quoi penses-tu ?

LOUIS.

A rien.

MADAME GUÉRIN, se levant.

Tu as l'air triste.

LOUIS.

Pas du tout.

MADAME GUÉRIN, lui passant un bras autour du cou.

Va ! que tu aies ou non le château, elle t'épousera tout de même.

LOUIS, se levant.

Ça m'est bien égal ! — Pourvu que M. Desroncerets ait trouvé de l'argent chez son ami !

MADAME GUÉRIN.

Oh ! il en a trouvé.

LOUIS.

Je l'espère, car autrement...

DUPRÉ, valet de chambre de Desroncerets, entrant.

Pardon, madame; M. Desroncerets m'envoie prier M. Guérin de vouloir bien l'attendre.

LOUIS, stupéfait.

M. Desroncerets !... Il n'est donc pas à Strasbourg?

DUPRÉ.

Non, monsieur : il a manqué le train.

MADAME GUÉRIN.

C'est bien, M. Guérin l'attendra.

Dupré sort

LOUIS.

Déshonorés !

MADAME GUÉRIN.

Déshonorés ! qui?

LOUIS.

Nous !... Nous spolions ces pauvre gens

MADAME GUÉRIN.

Ce n'est pas nous, c'est Brénu.

LOUIS.

Brénu est l'homme de paille de mon père !

MADAME GUÉRIN.

C'est M. Arthur qui dit cela; mais tu ne le crois pas sur parole, j'espère !

LOUIS.

Si je ne l'avais pas cru, je l'aurais soufflеté.

MADAME GUÉRIN.

Je te jure que ton père est incapable...

LOUIS.

Comment reparaître devant cette jeune fille, enrichi de ses dépouilles? — Adieu, ma mère!

MADAME GUÉRIN.

Où vas-tu?

LOUIS.

Je retourne au régiment... Je ne veux pas me retrouver en face de mon père. Quand il rentrera, tu lui diras que j'ai reçu l'ordre de partir.

SCÈNE II

(*) LES MÊMES, GUÉRIN.

MADAME GUÉRIN.

Guérin! arrive, arrive! ton fils est au désespoir, ton fils est fou! Il doute de ta probité...

GUÉRIN.

Hein?

LOUIS.

Ma mère...

MADAME GUÉRIN.

Non, non! il n'y a pas de respect qui tienne, il faut

(*) Voy. *Variante* à la fin du présent vol., p. 475.

s'expliquer. — Aie pitié de l'état où il est, mon ami; prouve-lui qu'il est le fils d'un honnête homme!

LOUIS.

Dieu m'est témoin, mon père, que je n'aurais jamais osé vous demander une explication...

GUÉRIN.

Pourquoi donc, jeune homme? Croyez-vous que je la redoute?... Il me plaît de l'accepter, au contraire. (S'asseyant à droite.) Le coupable seul craint de s'asseoir sur la sellette de l'accusé; pour l'innocent, elle se change en piédestal.

MADAME GUÉRIN.

On lui a dit que Brénu est ton homme de paille dans la vente de Valtaneuse.

GUÉRIN.

Voilà tout?... J'attendais mieux; j'espérais un triomphe plus éclatant. — Certes, je me suis trouvé dans des passes où il y avait quelque mérite à rester honnête homme, car la tentation de ne pas l'être n'eût été combattue par aucun danger; mais, ici, la simple prudence m'aurait tenu lieu de délicatesse. (Se levant et passant au milieu.) Un notaire ne peut pas avoir d'homme de paille : savez-vous pourquoi? Parce qu'on ne tient ces gens-là que par des contre-lettres, et qu'un notaire qui se prévaudrait d'une contre-lettre dans une opération usuraire comme la vente de Valtaneuse serait cassé par la chambre dans les vingt-quatre heures.

MADAME GUÉRIN, à Louis.

Tu vois!

LOUIS.

Est-ce qu'il ne peut pas y avoir d'autres moyens que des contre-lettres?

GUÉRIN.

Lesquels? Vous m'obligeriez de me les indiquer, car je ne les connais pas.

MADAME GUÉRIN, à Louis.

Tu vois!

LOUIS.

Enfin comment le château figure-t-il dans ma dot?

GUÉRIN.

C'est bien simple; j'ai prêté de l'argent à Brénu, qui m'a donné en nantissement le marché Desroncerets; or, Brénu ne sera pas en mesure de me rembourser, et, par conséquent, le gage me restera.

MADAME GUÉRIN, à Louis.

Tu vois bien!

LOUIS.

Mais en vous faisant céder un marché usuraire, vous venez de le dire...

GUÉRIN, à sa femme.

Il ne comprend pas qu'il y a deux affaires très distinctes, une entre Desroncerets et Brénu, qui est usuraire; l'autre entre Brénu et moi, qui ne l'est pas.

LOUIS.

Combien donc avez-vous prêté à Brénu?

GUÉRIN.

Cent cinquante mille francs, la valeur du château... Veux-tu voir son billet? il est là.

LOUIS.

Et vous prêtez cent cinquante mille francs sur un gage qu'on peut racheter cent mille à votre débiteur?... Je ne reconnais pas votre prudence.

GUÉRIN.

Comme s'il n'était pas notoire que Desroncerets est insolvable!

LOUIS.

Lui! mais sa fille?

GUÉRIN.

Sa fille comme lui.

LOUIS.

Qu'en savez-vous?

GUÉRIN.

Je suis conseil de la compagnie d'assurance où elle a placé son bien à fonds perdu.

LOUIS.

Sur la tête de son père.

GUÉRIN.

Tu le sais aussi?... Tu vois donc bien que mon gage ne pouvait m'échapper. — Assez d'interrogatoire comme cela. Tu n'as donc plus de doutes? Non. Eh bien, tuons le veau gras. (A la cantonade, à droite.) Françoise, es-tu là?

MADAME GUÉRIN, passant près de son fils.

Elle est sortie.

Guérin s'assied à droite de la table et ouvre le journal.

LOUIS, prenant sa mère par la main et s'avançant vers son père.

Mon père !... ma mère et moi nous vous supplions de restituer Valtaneuse à M. Desroncerets.

GUÉRIN.

Restituer? qu'entends-tu par là?

LOUIS.

Je suis convaincu que vous seriez désespéré d'avoir forfait à l'honneur; mon devoir est de réveiller votre conscience étourdie en cette occasion par l'ambition paternelle. Je vous suis reconnaissant de l'intention; mais le bonheur même me serait odieux, si je devais l'acheter par un remords dans votre vie.

GUÉRIN.

Un remords?.. Où diable veux-tu que je le prenne en tout ceci?

LOUIS.

Ne vous faites pas plus longtemps illusion à vous-même; un homme de paille est un homme de paille, qu'on le tienne par une contre-lettre... ou par un billet fictif.

GUÉRIN, se levant, avec colère.

Avec cette petite différence, mon bon ami, qu'on est dans son tort derrière l'une, et dans son droit derrière l'autre.

LOUIS.

Mais ne sentez-vous pas qu'au fond c'est la même chose?

GUÉRIN, arpentant la scène, furieux.

Le fond... oh! oh! le fond! apprends, pour ta gouverne, que le seul moyen d'avoir une règle fixe en ce monde, c'est de s'attacher à la forme; car les hommes ne sont d'accord que là-dessus.

LOUIS.

Prenez garde, mon père...

GUÉRIN.

Prends garde, toi-même! ta conscience a des élégances ruineuses, mon garçon; contente-toi de suivre simplement le droit chemin de la légalité; il ne faut pas être plus royaliste... que la loi!

LOUIS,

Mais la loi même, vous la tournez.

GUÉRIN.

Donc, je la respecte!.. Oh! ne te mets pas martel en tête... Je suis aussi soigneux de ma réputation que n'importe qui, et, en toute occasion, j'ai pratiqué cette belle maxime, que le premier devoir d'un honnête homme est d'assurer les derrières de son honneur.

LOUIS.

Ah! vous êtes habile, mon père!...

MADAME GUÉRIN.

Trop habile!...

GUÉRIN.

Et bien te prend que je le sois, car le petit-fils de ton grand-père n'était pas destiné à épouser une Valtaneuse.

LOUIS, vivement.

Si ce mariage est le seul but de votre manœuvre, elle

est inutile, renoncez-y. Je n'aime plus madame Lecoutellier, et je ne l'épouserai pas.

MADAME GUÉRIN.

Tu ne l'aimes plus ?

GUÉRIN.

Tu ne l'épouseras pas ?

LOUIS.

Non, mon père.

GUÉRIN.

Vous reprendrez donc votre parole, monsieur de la Conscience?

LOUIS.

C'est madame Lecoutellier qui me la rendra.

MADAME GUÉRIN.

Quel bonheur !... Je ne serai donc pas séparée de toi !

LOUIS.

Séparée ? Était-ce aussi une de ses conditions ?

MADAME GUÉRIN, baisse les yeux.

Oui...

LOUIS, à Guérin.

Vous pouvez restituer Valtaneuse : elle reprendra sa parole, je vous le jure.

GUÉRIN, à part.

Que je suis bête !... C'est un piège. (Haut.) Épouse ou n'épouse pas ta Cécile, il n'en sera ni plus ni moins de Valtaneuse, tu m'entends?... On ne mène pas le papa Guérin avec des bourdes, chevalier Bayard !

LOUIS.

Des bourdes ?

GUÉRIN.

Tu n'es pas assez fin, mon garçon !

MADAME GUÉRIN, bas, à Louis.

Tais-toi... il ne comprend plus.

LOUIS, de même.

Tu as raison, je sauverai notre honneur malgré lui...

Il va prendre son chapeau qu'il a déposé sur une chaise près de la porte du fond.

SCÈNE III

Les Mêmes, CÉCILE.

CÉCILE, entrant.

Vous êtes un terrible original, mon cher colonel. (A Guérin.) Non seulement il m'oblige à lui offrir ma main, mais encore à venir chercher ses remerciements.

LOUIS.

J'allais vous les porter, madame...

CÉCILE, s'asseyant sur un fauteuil que lui avance Guérin.

Je l'espère !

LOUIS.

Je suis touché comme je le dois de votre bonté ; mais j'attache un trop grand prix à votre main pour vouloir la tenir d'un malentendu, et je crois de ma loyauté de

vous avertir que je ne suis pas homme à travestir mon nom.

GUÉRIN, à part.

Allons, bon !

LOUIS.

Par conséquent, si cette usurpation de noblesse est une condition de notre mariage...

CÉCILE.

Une condition !.. Avez-vous pu le croire? C'était tout au plus une petite satisfaction de vanité féminine, dont je suis heureuse de vous faire le sacrifice, puisqu'elle paraît vous coûter.

GUÉRIN, à part.

Elle l'y ramènera plus tard ; elle est très forte !

LOUIS.

Je dois vous dire aussi, madame, que quand ma mère me fera l'honneur de venir chez moi, j'entends que les portes s'ouvrent devant elle...

CÉCILE, se levant.

A deux battants ! Ah ! mon ami, nous ne pourrons jamais l'aimer et la vénérer assez, cette sainte femme ! Vous savez ce qu'elle est venue me proposer l'autre jour? Elle me croyait capable de rougir de ses manières simples et dignes ; elle s'engageait à ne plus voir son fils... Je l'ai laissée aller jusqu'au bout, suffoquée par l'admiration... (A madame Guérin.) Mais, madame, je serais bien confuse si vous aviez pensé que mon silence était un consentement.

MADAME GUÉRIN, à part.

Elle vaut mieux que je ne croyais !

GUÉRIN, à part.

Pincé, le chevalier Bayard ! (Passant au milieu.) Donnez-moi vos mains, mes enfants, que je les unisse comme père et comme notaire.

LOUIS.

Il y a encore une question à vider entre madame et moi.

GUÉRIN.

Laquelle donc ?

Entre Arthur

SCÈNE IV

LES MÊMES, ARTHUR.

ARTHUR.

Maître Guérin !

CÉCILE, à part.

Arthur !

ARTHUR.

Vous ici, ma tante ?

CÉCILE.

Cela vous étonne ?

ARTHUR.

Ce qui nous arrive est-il assez désagréable !

CÉCILE, à part.

L'hypocrite ! (Haut.) Que nous arrive-t-il donc ?

ARTHUR.

Comment! votre avoué ne vous a pas écrit?

CÉCILE.

Pourquoi m'écrirait-il?... — notre procès n'est-il pas arrêté?..

ARTHUR.

Ah! bien oui!.. il est jugé!.. ma lettre est arrivée trop tard.

CÉCILE.

Vous avez perdu?

ARTHUR.

Non... J'ai gagné sur toute la ligne.

GUÉRIN, à part.

Quelle tuile!

MADAME GUÉRIN, à part.

Elle le savait. — Mon pauvre enfant!

CÉCILE, souriant.

Eh bien, colonel, il restait, disiez-vous, une question à vider entre nous?

LOUIS.

Il n'y en a plus, madame.

CÉCILE.

C'est vrai; voilà une nouvelle qui change tout. Je vous rends votre parole, colonel.

LOUIS.

Vous ne me faites pas l'injure de croire que je la reprendrai?

GUÉRIN, à part.

Troubadour!... (Haut.) Il est beau d'être le courtisan du malheur; cependant, mon ami, si tu n'aimes plus madame, comme tu nous le disais tout à l'heure...

LOUIS.

Vous savez bien que c'était une ruse dont vous n'avez pas été la dupe.

ARTHUR, s'avançant au milieu.

Qu'est-ce que tout cela veut dire?.. A quel propos ces combats de générosité?

CÉCILE.

Ne suis-je pas ruinée?

ARTHUR.

Merci bien, ma tante; vous me prenez pour un joli monsieur. Ne nous sommes-nous pas touché dans la main avant-hier?.. Je considère le jugement comme non avenu; ce sont des frais de plus, voilà tout. Je venais prier maître Guérin de dresser notre acte de partage.

GUÉRIN.

Monsieur Arthur, voilà une conduite antique! *Justum ac tenacem propositi...*

ARTHUR, à Cécile.

Est-ce qu'à ma place vous en agiriez autrement?...

CÉCILE.

Non, Arthur, non...

ARTHUR.

Pourquoi donc alors vous teniez-vous pour ruinée?

CÉCILE, embarrassée.

Mais parce que... parce que je ne puis accepter...

LOUIS, vivement.

Voilà un scrupule que je ne comprends pas! Une parole vaut un écrit; monsieur ne fait que vous rendre ce qui est à vous.

ARTHUR.

Sans doute!..

CÉCILE, à Louis.

Vous accepteriez donc à ma place?

LOUIS.

Sans hésiter, je vous le jure, et je ne croirais pas même devoir de reconnaissance à monsieur.

ARTHUR, à part.

Il exagère, le guerrier!

CÉCILE.

Est-ce votre avis, monsieur Guérin?

GUÉRIN.

A ce point que, si vous refusiez, M. Arthur serait obligé en conscience de faire une donation aux hôpitaux.

ARTHUR, à part.

Ils sont parfaits!

CÉCILE.

J'aurais mauvaise grâce, messieurs, à me montrer plus difficile que vous sur une question de délicatesse. J'accepte donc, mon cher Arthur, mais avec reconnaissance.

ARTHUR, à part.

A la bonne heure !

LOUIS.

Et maintenant, madame, la question à vider entre nous...

CÉCILE, souriant.

Je la connais, colonel; — cela ne vous ressemblait guère de pousser votre femme à devenir plus riche que vous. Vous avez dit à votre père que vous ne m'aimiez plus... Avouez que ce n'est pas vrai et que vous avez pour moi beaucoup d'amitié ?

Elle lui tend la main.

LOUIS, la lui serrant.

Vous êtes charmante !

MADAME GUÉRIN, à part.

Il nous est rendu.

GUÉRIN, à part.

Triple bênêt !

LOUIS, à part.

Sauvons l'honneur, maintenant !

Il sort.

SCÈNE V

LES MÊMES, moins LOUIS.

ARTHUR, prenant la main de Cécile.

Alors, ceci est pour moi?

CÉCILE.

Non, Arthur; moins que jamais.

ARTHUR.

Comment !... après ?...

CÉCILE.

Après votre belle conduite, n'est-ce pas ?

ARTHUR

Je ne dis pas cela...

CÉCILE.

Mais je le dis, moi. Écoutez : je vous ai tant d'obligations, tant d'obligations, que...

ARTHUR.

Que j'aurais trop barres sur vous, n'est-ce pas?

CÉCILE.

Peut-être. Il faut de l'égalité entre époux... Voyons, ne prenez pas cet air penaud; vous n'êtes pas amoureux de moi, je suppose?

ARTHUR, à demi voix.

C'est que précisément je le suis.

CÉCILE, de même.

Vraiment, mon pauvre Arthur ?

ARTHUR.

Amoureux fou. Je l'avais prévu!

CÉCILE.

J'en suis désolée; mais tout ce que je puis faire pour vous, c'est de rester veuve.

ARTHUR, à part.

C'est quelque chose.

CÉCILE, à madame Guérin.

Adieu, madame; je n'ose pas espérer que vous me regrettiez un peu. (Montrant Guérin assis à droite et battant du tambour sur la table avec ses doigts.) Consolez ce courtisan du malheur de n'avoir plus rien à courtiser chez moi. — Votre bras, Arthur?

ARTHUR, à part.

A défaut de pain, on se rabat sur la brioche.

Ils sortent.

SCÈNE VI

GUÉRIN, MADAME GUÉRIN.

GUÉRIN.

Ayez donc des enfants! Le voilà, votre fils!... Comment le trouvez-vous?

MADAME GUÉRIN.

Mais s'il s'est aperçu que madame Lecoutellier ne lui convenait pas?

GUÉRIN.

Un dadais de trente-trois ans qui ne sait pas ce qu'il veut! Girouette! — C'est vous qui lui avez fourré dans la tête toutes ces belles idées.

MADAME GUÉRIN.

Pourquoi me querelles-tu?... C'est à lui qu'il faut dire tout cela.

GUÉRIN.

Et je le lui dirai! crois-tu qu'il m'intimide avec ses moustaches? J'en aurais plus que lui, si je les laissais pousser! Ces traîneurs de sabre... Ils se déguisent en bêtes fauves pour se faire peur entre eux, comme les Chinois!

MADAME GUÉRIN.

Ne parle pas de ton fils comme cela... Il t'est aussi supérieur que tu peux me l'être à moi-même.

GUÉRIN.

Supérieur! il vient d'en donner la preuve... Silence! quelqu'un!

SCÈNE VII

LES MÊMES, DESRONCERETS, appuyé sur le bras de Francine.

DESRONCERETS.

Bonjour, madame Guérin; bonjour, mon ami. Je vous apporte les titres de propriété de Valtaneuse... Je ne veux pas avoir affaire à M. Brénu.

MADAME GUÉRIN, bas, à Francine.

Il ne sait donc pas?

FRANCINE, bas.

A quoi bon?

MADAME GUÉRIN, de même.

Merci pour mon fils.

DESRONCERETS, à Guérin.

Ayez l'obligeance de lui dire qu'il pourra entrer en possession au coucher du soleil.

GUÉRIN.

C'est bien rigoureux; il ne vous refuserait pas du temps.

DESRONCERETS.

Nous ne voulons pas de grâce de cet homme. — Nos gens sont en train de faire enlever nos meubles; nous n'avons pas eu le courage d'assister à cette exécution; nous sommes partis en avant.,. Ah ! ma bonne madame Guérin, quelle tristesse, et que de liens rompus !... Je n'aurais pas cru que nos cœurs eussent tant de racines dans ces vieilles pierres !

FRANCINE.

Voyons, père, tu m'as promis de ne plus penser à tout cela.

DESRONCERETS, avec fermeté.

Et je n'y veux plus penser, car il faut que je vive maintenant, il le faut!... Ma mort serait la misère pour toi !

FRANCINE.

Bah ! tu vivras cent ans, nous aurons le temps de faire des économies.

MADAME GUÉRIN, bas, à son mari.

N'auras-tu pas pitié d'eux?

GUÉRIN, bas.

Est-ce que c'est ma faute ?...

DESRONCERETS.

Et aucun avertissement ne m'a manqué. Vous m'avez assez prédit tout ce qui m'arrive, mon cher Guérin.

GUÉRIN.

Je suis bien aise que vous le reconnaissiez.

DESRONCERETS.

Si j'avais pu être sauvé, je l'aurais été par vous, mon ami. — Hier encore, il n'a pas tenu à vous que je n'arrivasse à temps.

GUÉRIN.

Il est certain qu'à moins de vous pousser par les épaules...

DESRONCERETS.

Ma démence a été la plus forte... Ah ? misérable fou !...

FRANCINE.

Père !

DESRONCERETS.

Oui, tu as raison... du calme ! — Nous allons nous établir à la ville; nous reviendrons de temps en temps nous promener autour de notre chère maison... Pourvu que ce Brénu ne la vende pas à une bande noire ! ce serait le dernier coup.

GUÉRIN.

Ce n'est pas l'embarras, il doit avoir besoin d'argent; j'en sais quelque chose, il me doit cent cinquante mille francs.

DESRONCERETS, vivement.

Valtaneuse les vaut! Ah! mon ami, si vous vouliez le prendre en payement...

GUÉRIN.

Brénu ne manquera pas de me l'offrir.

DESRONCERETS.

Ce me serait une si grande consolation de le savoir entre des mains amies!

GUÉRIN, à part.

Pauvre homme! (Haut.) Tenez, monsieur Desroncerets, je suis ému! Ce malheur, dont vous êtes la seule cause, mais que vous supportez si noblement... Je suis ému! Faites-moi l'amitié de continuer à regarder Valtaneuse comme votre maison... Vous y aurez toujours une chambre.

FRANCINE.

Viens, père.

SCÈNE VIII

LES MÊMES, LOUIS, qui est entré sur les derniers mots.

LOUIS.

Restez, mademoiselle. (A Desroncerets.) Brénu est remboursé : voilà votre quittance.

DESRONCERETS.

Remboursé?

GUÉRIN.

Par qui?

LOUIS.

Par moi.

MADAME GUÉRIN, à part.

Brave enfant!

LOUIS, à Desroncerets.

Me ferez-vous la grâce, monsieur, d'être mon débiteur?

Desroncerets lui tend la main.

GUÉRIN.

Puis-je savoir, monsieur, où vous avez trouvé de l'argent? Car je ne vous connais pas un sou vaillant.

LOUIS.

J'ai fait des lettres de change à Brénu pour cent cinquante-cinq mille francs.

GUÉRIN.

Des lettres de change? qui les acquittera? Je vous préviens que je n'ai pas de fonds.

LOUIS.

Rassurez-vous; vous n'aurez rien à débourser : Brénu vous les présentera aujourd'hui même en payement de son billet.

GUÉRIN, s'asseyant à droite de la table.

Ce sont cent cinquante-cinq mille francs que vous prenez dans ma poche!

LOUIS.

C'est un emprunt, dont l'intérêt vous sera payé par

M. Desroncerets pour cent mille francs, et pour le reste, par le colonel Guérin. Voici une délégation sur ma solde.

DESRONCERETS.

Non, mon ami, toute la dette me regarde, puisque vous l'avez contractée pour moi.

LOUIS.

Détrompez-vous... J'ai emprunté cinquante-cinq mille francs pour mon compte. J'avais une dette d'honneur à acquitter.

MADAME GUÉRIN, à Francine.

Oui, une dette d'honneur.

GUÉRIN, à part.

Elle me payera tout ça, là-bas.

DESRONCERETS, à Louis.

Comment vous témoigner ma reconnaissance?

LOUIS.

Ah! monsieur, j'oserai peut-être un jour vous en demander une grande preuve.

DESRONCERETS.

Dites tout de suite...

LOUIS.

Le seul vœu que je puisse exprimer aujourd'hui, c'est que mademoiselle Francine veuille bien accepter toutes les réparations que je lui offre!.. J'ai méconnu la noblesse et la fierté de son âme, ce sera le regret de toute ma vie.

GUÉRIN.

Qu'est-ce qu'il dit?

MADAME GUÉRIN.

Il dit qu'il n'a jamais aimé que mademoiselle Francine !

GUÉRIN.

Ta ta ta !... je m'oppose absolument à ce mariage.

LOUIS.

Ou mademoiselle Francine m'interdit tout espoir, ou je serai forcé de vous rappeler que je suis majeur.

GUÉRIN.

Et vous me ferez des sommations respectueuses, n'est-ce pas ?... J'y répondrai en vous déshéritant.

LOUIS, à Desroncerets.

Vous le voyez, monsieur; je ne suis pas plus riche que vous.

GUÉRIN.

Ah ! tu crois que c'est une menace en l'air ? Tu es fils unique ! mais je dénaturerai ma fortune... je la mangerai... je ne te laisserai pas une obole.

LOUIS, faisant un pas vers son père et d'un ton très calme.

Je vous en prie, monsieur.

GUÉRIN, se levant.

Insolent !.. sors de ma présence ! je te chasse !

LOUIS s'incline, et se tournant vers Desroncerets.

Vous alliez, je crois, à la ville, monsieur; j'y vais aussi; je dîne chez le général... Voulez-vous me donner une place dans votre voiture ?..

DESRONCERETS, lui serrant les mains.

Mon cher fils !...

LOUIS.

Je passe mon uniforme et je pars avec vous.

Il sort par la droite.

SCÈNE IX

LES MÊMES, moins LOUIS.

DESRONCERETS.

Voyons, Guérin...

GUÉRIN.

Votre cher fils !... Ah ! vous pouvez bien le garder, je ne vous le réclame pas !... mais vous vous acquittez singulièrement envers les gens dont vous vous dites l'obligé ?

DESRONCERETS.

Mais, mon cher Guérin, ma dette est plus grande envers votre fils qu'envers vous.

GUÉRIN.

Dites plutôt que vous foulez tout aux pieds pour établir mademoiselle ! Bonne affaire, parbleu !

FRANCINE, passant devant son père.

Pas de paroles offensantes, monsieur ! Mon père ne vous doit rien, rien ! entends-tu, père ? — Si vous avez eu le courage d'accepter sa reconnaissance, n'ayez pas au moins l'impudence de la réclamer.

GUÉRIN.

Ah ! qu'il la reprenne !.. pour ce qu'elle me rapporte !

FRANCINE.

Quant à cette bonne affaire dont vous parlez, vous êtes très riche, je n'en doute pas, plus riche que vous ne l'avouez; mais quel rapport y a-t-il entre votre fortune et votre fils?... vous venez de le déshériter.

GUÉRIN.

Et si vous comptez que mon arrêt n'est pas définitif, vous vous trompez.

FRANCINE, très hautaine.

Votre arrêt, monsieur? Il est irrévocable, j'en suis plus sûre que vous, — et c'est pourquoi je peux épouser votre fils la tête haute.

GUÉRIN baisse les yeux sous le regard de Francine, et détournant la tête.

C'est égal, je ne suis pas gentilhomme, mais je rougirais d'entrer dans une famille qui me repousse.

DESRONCERETS.

Tout beau, monsieur Guérin. Ce n'est pas nous qui entrons dans votre famille, c'est le colonel qui en sort.

MADAME GUÉRIN.

Et moi, mademoiselle, je vous remercie de l'honneur que vous faites à mon fils.

GUÉRIN.

De quoi vous mêlez-vous? Nous avons un compte à régler ensemble, ma bonne; ne le grossissez pas.

MADAME GUÉRIN, traverse lentement le théâtre, jusqu'à la table de l'autre côté de laquelle est Guérin.

Oui, monsieur, nous avons un compte à régler. Voilà

trente-cinq ans que je courbe la tête devant vous, je la relève enfin.

GUÉRIN.

Vous dites?

MADAME GUÉRIN.

Je dis que je suis lasse d'être votre souffre-douleur. J'ai tout supporté sans me plaindre, même des outrages que vous croyez secrets... J'avais un respect superstitieux pour le père de mon fils; je ne vous séparais pas de mon fils dans ma tendresse et dans mon admiration. Aujourd'hui je vous ai jugé.

GUÉRIN.

Jugé, vous?

MADAME GUÉRIN.

Je n'ai pas d'esprit, je le sais; mais j'ai la lumière du cœur.

GUÉRIN.

Nous reprendrons cette conversation quand nous serons seuls.

MADAME GUÉRIN.

Non, monsieur; vous avez chassé mes enfants, je me retire avec eux.

GUÉRIN.

Hein?

MADAME GUÉRIN.

Vous ne rougirez pas de moi, vous, ma chère Francine.

FRANCINE.

O ma mère!

GUÉRIN.

Vous n'aimez que votre fils, je le sais depuis longtemps, mais je ne savais pas que vous me haïssiez... Voilà ma récompense ! vous vous joignez à mes ennemis pour m'écraser sous la réprobation publique... Mais vous avez jeté le masque trop tôt, Xantippe... Il y a des lois ! votre châtiment sera de rester près de moi. Essayez de déserter le domicile conjugal : je vous le fais réintégrer entre deux gendarmes.

SCÈNE X

LES MÊMES, LOUIS, en grande tenue de lieutenant-colonel de la troupe de ligne, la croix de commandeur au cou ; sur la poitrine les médailles de Crimée, d'Italie et du Mexique.

LOUIS, allant vivement à sa mère et lui prenant la main.

C'est à ma mère que vous parlez ?

GUÉRIN.

Mêlez-vous... (Il tourne la tête, aperçoit son fils et grommelle entre ses dents.) S'il croit m'imposer !

LOUIS, à sa mère.

Je ne veux pas que tu sois martyrisée plus longtemps : je t'emmène. (A son père.) J'ai tout entendu de ma chambre... Rendez grâce au ciel que je n'aie pas été instruit plus tôt.

GUÉRIN.

Mais, colonel, il me semble que vous le prenez de bien haut.

LOUIS.

C'est que vous n'êtes pas habitué à me voir debout : —

Viens, maman. (Il emmène sa mère, et se retournant sur la porte.) Invoquez les lois, si vous l'osez.

Ils sortent.

DESRONCERETS, avec une tristesse sévère.

Adieu, monsieur Guérin.

Desroncerets sort avec sa fille.

SCÈNE XI

(*) GUÉRIN, seul.

Je la connais : elle n'ira pas jusqu'au bas de l'escalier... et son fils ne la laissera pas remonter seule. — La quincaillerie de ce gars-là m'a pourtant fait quelque chose... Ce que c'est que de nous ! (Avec réflexion.) J'aurai son portrait en pied dans mon étude, pour le client. (On entend le roulement d'une voiture.) Comment ? Partis ?.. (Il va à la fenêtre.) Partis ? C'est à son fils maintenant qu'elle obéit; elle ne reviendra pas. (Il regarde autour de lui avec une sorte d'angoisse.) Échinez-vous donc à édifier une fortune ! (On frappe trois légers coups à la porte de droite.) Qui est là ?

SCÈNE XII

(**) GUÉRIN, BRÉNU.

BRÉNU, entre-bâillant la porte.

C'est le père Brénu. Êtes-vous seul, monsieur Guérin ?

(*) Voy. *Variante* à la fin de ce vol., p. 475-476.
(**) Id., *Ibid.*, p. 476-477.

GUÉRIN.

Oui... seul !

BRÉNU, entrant.

Je viens retirer mon billet...

GUÉRIN.

Vieux coquin !... N'as-tu pas honte de m'avoir trahi ?

BRÉNU, tout en cherchant des papiers dans un portefeuille gras avec un clignement d'œil.

Comment va Françoise ?

GUÉRIN.

C'est bon. (Il tombe dans le fauteuil à gauche de la table. Après un silence.) Brénu... reste donc à dîner avec moi.

BRÉNU, s'asseyant de l'autre côté de la table.

Ah ! maître Guérin !

FIN DE MAITRE GUÉRIN

NOTE

La méthode pour apprendre à lire aux enfants, dont il est question dans *Maître Guérin*, n'est pas, comme on pourrait le croire, une simple imagination de l'auteur. La *statilégie*,

ou *Méthode Lafforienne* (du nom de l'inventeur, M. de Laffore), a fait autant de bruit en 1828 qu'en fait, de nos jours, la méthode Chevé. Des hommes tels que Francœur, Magendie, etc., ont constaté les résultats merveilleux d'expériences publiques : les enfants lisaient couramment après vingt-huit heures de leçons! J'ai été obligé de supposer, pour les besoins de ma comédie, que cette belle découverte avait avorté par une défectuosité de son mécanisme; la vérité est qu'elle a été étouffée par la question sociale qu'elle portait dans ses flancs. Les personnes curieuses de connaître cette méthode oubliée et sa lamentable histoire, la trouveront dans une brochure publiée en 1853, chez Ledoyen, par les fils de l'auteur, sous ce titre : *Statilégie ou Méthode Lafforienne.*

LIONS ET RENARDS

COMÉDIE EN CINQ ACTES

EN PROSE

Représentée pour la première fois à Paris,
sur le THÉATRE-FRANÇAIS,
par les comédiens ordinaires de l'Empereur, le 6 décembre 1869.

A MON VIEIL AMI

ALFRED ARAGO

PERSONNAGES

	Artistes qui ont créé les rôles.
M. DE SAINTE-AGATHE.	MM. GOT.
PIERRE CHAMPLION[1].	DELAUNAY.
BARON D'ESTRIGAUD.	BRESSANT.
VICOMTE ADHÉMAR DE VALTRAVERS. . .	COQUELIN.
COMTE DE PRÉVENQUIÈRE.	THIRON.
CATHERINE DE BIRAGUE.	Mmes FAVART.
OCTAVIE, comesse de Prévenquière.	MADELEINE BROHAN.
MADAME HÉLIER.	JOUASSAIN.
SIMON, valet de chambre.	M. COQUELIN CADET.
MARIETTE, femme de chambre.	Mme TORDEUS.
UN DOMESTIQUE.	M. TRONCHET.

La scène est à Paris, de nos jours.

1. Prononcez CHANLION.

LIONS ET RENARDS

ACTE PREMIER

Un magnifique salon, style Louis XIII, chez mademoiselle de Birague — Dans un pan coupé, la statue d'argent d'*Henri IV enfant*. — Dans l'autre, en pendant, une armure du XVe siècle. — Au fond, une cheminée monumentale dans laquelle est encastré un portrait en pied du chancelier de Birague; portes de chaque côté de la cheminée, donnant dans un premier salon; portes latérales. — Au milieu, une table carrée; à droite, un grand canapé accosté d'une petite table; à gauche, deux petits canapés en équerre reliés par un guéridon.

SCÈNE PREMIÈRE

MARIETTE, SIMON, époussetant les meubles.

SIMON, désignant le portrait.

Dites donc, mademoiselle Mariette, quel est ce paroissien en robe rouge?

MARIETTE, assise sur le canapé à droite, les bras croisés.

C'est un des ancêtres de mademoiselle, le chancelier de Birague, en son vivant garde des sceaux du roi Charles IX, il y a plus de cent ans. Vous voyez, mon-

sieur Simon, que vous n'êtes pas entré chez des gens d'hier.

SIMON.

Ça me change. — Et cet autre particulier dans sa coquille de fer ?...

MARIETTE.

Ça n'est personne. C'est une armure des anciens temps que nous appelons *monsieur*, parce que mademoiselle dit quelquefois, en plaisantant, qu'il n'y aura jamais d'autre maître dans la maison.

SIMON.

Et pourquoi ne veut-elle pas se marier? Ce ne sont pas les épouseurs qui doivent lui manquer?

MARIETTE, se levant.

Je vous en réponds! Mais elle serait bien bonne enfant de donner un maître à ses écus; car un mari, ce n'est que cela.

SIMON.

Il y a des fois... Mais, ordinairement, les demoiselles croient que c'est autre chose.

MARIETTE.

Oui; mais il faut vous dire que mademoiselle n'a pas toujours été riche comme elle est. Je l'ai connue avec six mille livres de rente pour toute fortune. Elle avait alors une simple chambre dans l'appartement du comte de Prévenquière, son tuteur, et personne ne songeait à l'épouser, quand tout à coup, l'an dernier, il lui arriva un héritage de neuf millions.

SIMON.

Excusez du peu ! ce n'est pas à moi qu'une pareille cheminée tomberait sur la tête !

MARIETTE.

Vous n'avez pas une tête à ça, mon cher; et puis votre arrière-grand-oncle n'aura probablement pas songé à émigrer dans les Indes orientales.

SIMON.

Est-ce que nous avons des arrière-grands-oncles, nous autres !

MARIETTE.

Comme le cher homme, dont on n'avait pas eu de nouvelles depuis la Révolution, est mort sans faire de testament, il s'est trouvé que mademoiselle était sa seule héritière. Pour lors, elle s'est dit, je suppose : « On ne voulait pas de moi quand j'étais pauvre, on ne m'aura pas maintenant que j'ai de quoi vivre... » Et elle a monté sa maison sur ce pied-là.

SIMON.

Elle a de la tête. J'aime ça. Il doit y avoir de fameux profits chez vous !

MARIETTE.

Pourquoi donc ?

SIMON.

Tiens ! les amoureux...

MARIETTE.

Mademoiselle est la sagesse même, mon cher. Cela vous étonne ?

SIMON.

Ça me change!... pas de mari et pas d'amoureux? Il y avait de tout ça dans la maison d'où je sors. — Mais qu'est-ce que les gens de la société disent de cette manière de vivre?

MARIETTE.

Que voulez-vous qu'on dise? Il n'y a rien à dire.

SIMON.

Ce n'est pas une raison.

MARIETTE.

Excepté de se marier, mademoiselle a fait toutes les concessions possibles au qu'en dira-t-on. Elle continue à demeurer avec son tuteur : seulement, elle a acheté l'hôtel, elle s'est installée au rez-de-chaussée, et le comte de Prévenquière est devenu son locataire. Elle s'est donné une vieille dame de compagnie, madame Hélier, qui habite avec elle et la suit partout, dans le monde, au spectacle, en voyage...

SIMON.

Comme qui dirait une tante en location.

MARIETTE.

Une femme très respectable, mon cher, et de très bonne famille, à ce qu'il paraît : un de ses frères est évêque aux colonies... pas celui qui vient ici.

SIMON.

Pas le bossu, je pense bien! Il y a un conseil de revision pour l'Église comme pour l'armée... C'est égal, je vois qu'il n'y a pas grand'chose à faire ici.

MARIETTE.

Il n'y a rien à *faire* du tout; mais vous n'y perdrez pas; mademoiselle est très généreuse.

SIMON.

Alors le genre, chez vous, est d'aimer les maîtres?

MARIETTE.

Oui, mon cher; si ça ne vous va pas...

SIMON.

Oh! ça m'est égal... Ça me change! — Et le tuteur, le comte de...?

MARIETTE.

De Prévenquière.

SIMON.

Faut-il aussi que je l'aime?

MARIETTE.

C'est inutile. Il n'a pas voix au chapitre... Toute la fortune est à sa femme.

SIMON.

Tiens! j'aurais cru le contraire. Pourquoi une si belle personne a-t-elle épousé ce petit chafouin?

MARIETTE.

Pour être comtesse, donc! Elle avait eu pour premier mari un agent de change, M. Clampanin, qui l'a laissée veuve et riche. Riche, c'était bon, mais veuve Clampanin, ce n'était pas drôle! Elle est belle et fine, elle a tourné la tête au brave comte et s'est remariée sous le régime de la séparation de biens. Son titre ne lui coûte rien.

SIMON.

Pas bête ! Je vais me mettre à l'aimer beaucoup.

MARIETTE.

Et surtout à la respecter, monsieur Simon ! elle est fière...

SIMON.

Comme toutes les parvenues.

MARIETTE.

C'est monsieur qui est noble et c'est madame qui se croit *née* maintenant.

SIMON.

Et la première femme de chambre, faut-il que je la respecte... ou que je l'aime ?

MARIETTE.

On vous dira ça plus tard, mon cher. — Madame Hélier !

SCÈNE II

LES MÊMES, MADAME HÉLIER, puis CATHERINE.

MADAME HÉLIER, tricotant un bas violet.

Où est mademoiselle ?

MARIETTE.

Dans la serre, madame.

Simon sort.

MADAME HÉLIER, s'asseyant près de la cheminée.

Comment est-il, ce garçon-là ?

MARIETTE.

Il paraît un peu moderne.

MADAME HÉLIER.

Il m'est pourtant recommandé par l'abbé Poirel. Nous aurons l'œil sur lui. (A part.) Je ne veux ici que des gens à ma dévotion.

CATHERINE, entrant avec des fleurs dans le pli de sa jupe.

Voici ma récolte, arrangeons nos bouquets...

Mariette sort.

MADAME HÉLIER.

Vous ferez-vous une coiffure de fleurs naturelles, ce soir?

CATHERINE, arrangeant ses fleurs dans un vase sur la table du milieu.

Pourquoi ? Pour aller chez la duchesse ? Ma foi, non. Je suis allée à son dernier mercredi, je me donne congé aujourd'hui.

MADAME HÉLIER.

Elle n'aime pas qu'on la néglige.

CATHERINE.

Tant pis! C'est trop ennuyeux.

MADAME HÉLIER.

Prenez garde, ma chère enfant! Madame de Morvan, par sa naissance, son âge et sa piété, exerce, vous le savez, une espèce de magistrature dans le monde. Vous avez plus besoin que personnne de son haut patronage.

CATHERINE.

Elle est mon sauf-conduit, je ne l'ignore pas. Aussi me laissé-je docilement couvrir de son amitié insidieuse, me réservant d'en éviter les pièges...

MADAME HÉLIER.

Quels pièges, ma chère Catherine?

CATHERINE.

Ne les voyez-vous pas? Elle ne m'emmaillote de ses bontés que pour me donner un jour pieds et poings liés à quelqu'un de ses protégés en quête d'héritière. Il y a une petite conjuration ourdie dans le noble faubourg pour empêcher mes millions de passer à l'étranger, c'est-à-dire à un roturier quelconque; car on me croit très romanesque, si ce n'est un peu folle.

MADAME HÉLIER.

Pour romanesque, on ne se trompe peut-être pas beaucoup.

CATHERINE.

Je l'étais, mais je ne le suis plus. Je l'étais quand j'espérais qu'un pauvre gentilhomme jetterait les yeux sur moi et m'offrirait d'unir sa pauvreté à la mienne. Hélas! j'atteignis ma majorité sans que cet Amadis se présentât. Je m'étais résignée à coiffer ma patronne, sans amertume, sinon sans tristesse, n'imputant mon abandon qu'à mon peu de charmes; mais, quand je me vis, le lendemain de mon héritage, assiégée par les quémandeurs de dot, oh! alors ma résignation devint de l'indignation; je fus prise d'un invincible dégoût pour le mariage tel qu'il se pratique aujourd'hui; et, puisque les hommes n'y cherchent que la protection d'une fortune, je me jurai que ma fortune ne protégerait jamais que moi, et que, après moi,

elle irait tout entière aux pauvres. Vous voyez que je suis plus misanthrope que romanesque.

MADAME HÉLIER.

Misanthrope, à votre âge!

CATHERINE.

Oh! je ne méprise que les civilisés. Je me plais à croire qu'on trouve encore quelque désintéressement parmi les barbares. Je suis parfois tentée d'y aller voir et d'imiter lady Stanhope, qui s'établit en Orient avec ses richesses et devint quasiment reine des Bédouins. Vous seriez mon premier ministre, ce n'est pas à dédaigner dans ces pays-là. Ah! l'Orient, où poussent en plein champ toutes les fleurs que nous élevons ici en serre chaude! — Elle est jolie, cette branche de camélia. — Quand partons-nous?

MADAME HÉLIER.

Je n'aime pas ces plaisanteries-là.

CATHERINE.

Vous croyez que je plaisante?

MADAME HÉLIER.

On ne sait jamais avec vous. Votre tuteur vous a tellement farci la tête d'histoires de voyages, que vous seriez capable d'aller, comme lui, au bout du monde.

CATHERINE.

Il n'est jamais allé jusque-là. — Ses pérégrinations les plus lointaines n'ont pas dépassé le Caire, et il y a longtemps.

MADAME HÉLIER.

J'aurais cru, à l'entendre, qu'il avait pénétré au fond de la Cafrerie.

CATHERINE.

Il y a pénétré, si vous voulez... par procuration. Depuis qu'il est de la Société de géographie, il s'intéresse si passionnément à toutes les explorations dangereuses, qu'il finit par se persuader qu'il en a fait partie. Il a suivi Barth, Speke et Livingstone. Il ne jurerait pas qu'il ait accompagné le capitaine Cook, mais il est certainement le seul survivant de l'expédition de sir John Franklin!... Aussi sa femme l'appelle-t-elle assez plaisamment le voyageur en chambre.

MADAME HÉLIER.

Elle a de l'esprit, madame de Prévenquière.

CATHERINE.

Pas toujours... Elle manque souvent de tact, madame veuve Clampanin.

MADAME HÉLIER.

Que voulez-vous! la première éducation!

CATHERINE.

Ainsi, hier, à l'Opéra, elle m'a fait une balourdise!...

MADAME HÉLIER.

Comment cela?

CATHERINE.

Figurez-vous que le baron d'Estrigaud...

SCÈNE III

Les Mêmes, OCTAVIE.

OCTAVIE.

Bonjour, chère belle. — Bonjour, madame.

CATHERINE.

Vous arrivez bien : j'allais dire du mal de vous.

OCTAVIE.

Que je ne vous dérange pas, continuez, je vous en prie.

CATHERINE.

Vous permettez ?

OCTAVIE.

Voulez-vous que je vous aide ? De quoi s'agit-il ?

Elles s'asseyent sur les petits canapés en équerre.

CATHERINE.

De votre héros.

OCTAVIE.

Ah ! du baron ! quand donc lui pardonnerez-vous sa belle conduite ?

CATHERINE.

Quand on ne lui en fera plus un piédestal, quand on ne le traitera plus d'homme antique pour avoir payé ses différences de Bourse.

OCTAVIE.

Ce n'est déjà pas si moderne.

MADAME HÉLIER.

Mais quel est donc le fond de l'affaire ?

OCTAVIE.

Il est très simple : il y a quatre ans, M. d'Estrigaud perd, sur un coup de Bourse, huit cent mille francs qu'il ne peut payer...

CATHERINE.

Et qu'il laisse à la charge de son agent de change et ami, M. Clampanin.

OCTAVIE.

Peu importe le nom. Il fait un plongeon de dix-huit mois ; on n'entend plus parler de lui, et Dieu sait les ridicules histoires qui courent sur son compte pendant cette absence ! Il commençait à être oublié, quand tout à coup il reparaît avec un héritage qu'il emploie jusqu'au dernier sou au payement de sa dette. Eh bien, je dis que c'est très beau.

CATHERINE.

Avouez que vous seriez moins enthousiasmée si la restitution n'était pas tombée dans votre bourse.

OCTAVIE.

Ah ! ma chère, la question d'argent n'existe pas pour les gens de notre sorte. D'abord la conduite du baron a été fort admirée dans le monde, et ceux qui l'avaient le plus décrié ont été les premiers à lui faire amende honorable.

CATHERINE.

Parce qu'on le redoute... et on a bien raison.

OCTAVIE.

Lui? le meilleur des hommes!

CATHERINE.

Et le plus habile.

OCTAVIE.

Où voyez-vous cela?

CATHERINE.

D'abord, à la façon dont il conduit le siège de ma fortune.

OCTAVIE.

Je ne comprends pas.

CATHERINE.

Ne vous êtes-vous pas aperçue qu'il veut m'épouser?

OCTAVIE.

En voilà la première nouvelle.

CATHERINE.

Je n'ai pas besoin de vous dire que je n'y mets pas la moindre fatuité, et que je n'attribue ses hommages qu'à mes millions.

OCTAVIE.

Mais quels hommages? Je n'ai rien vu de pareil.

CATHERINE.

Ah! son entreprise est très bien déguisée. Il m'affiche avec tant de respect, il me circonvient avec tant de

réserve, qu'il est insaisissable. Autrement, j'aurais déjà coupé court à ses petites manœuvres.

OCTAVIE.

Je tombe des nues.

CATHERINE.

Tombez-en, mais à l'avenir ne lui prêtez plus la main comme vous l'avez fait hier... très innocemment.

OCTAVIE.

En quoi donc?

CATHERINE.

C'est ce que je racontais à madame Hélier quand vous êtes arrivée. (A madame Hélier.) Le baron, pendant un entr'acte, vient faire une visite à madame dans ma loge...

OCTAVIE.

Quoi de plus naturel?

CATHERINE.

Rien. — Mon tuteur, qui a l'oreille un peu dure, se plaint qu'il entend mal de sa place.

OCTAVIE.

Le baron lui offre sa stalle, quoi de plus poli?

CATHERINE.

Rien. — Le comte accepte après quelques simagrées... « A condition, monsieur d'Estrigaud, ajoute-t-il, que ces dames voudront bien vous donner un asile. — Cela va sans dire, » répond madame.

OCTAVIE.

C'est qu'en effet, rien ne semblait plus simple.

D'ailleurs, le baron n'a pas abusé longtemps de votre hospitalité.

CATHERINE.

Non, mais il l'a reçue; et, s'il se présente ici, comment puis-je le trouver mauvais? Il me doit une visite. Il m'a déjà envoyé ce matin un petit mot charmant avec un de ces cadeaux qu'on ne peut refuser... le *Livre d'heures* de Valentine Balbiani, la femme du chancelier de Birague!.. Où l'a-t-il déniché? Je n'en sais rien; mais vous voyez comme la tranchée se rapproche!

OCTAVIE.

Je suis désolée, ma chère!... mais pouvais-je me douter...? Pourquoi ne m'avez-vous pas avertie plus tôt?

CATHERINE.

J'aime assez à me protéger moi-même.

OCTAVIE.

Ce qui me rassure, c'est qu'il ne vous épousera pas sans votre consentement. (Se levant.) Est-ce tout le mal que vous aviez à dire de moi?

CATHERINE, se levant.

Pour le moment... Je n'ai pas vu mon tuteur aujourd'hui?

OCTAVIE.

Je crois bien! Il ne connaît plus personne! Séance extraordinaire à la Société de géographie! On leur présente je ne sais quel voyageur qui revient du fond des enfers... Mais je me sauve; je vais entendre le père Isidore, qui fait une conférence aux Missions. Il faut arriver de bonne heure pour être placée. Au revoir.

CATHERINE.

Bien du plaisir.

OCTAVIE, à madame Hélier.

Adieu, madame.

Elle sort.

SCÈNE IV

LES MÊMES, moins OCTAVIE

CATHERINE.

A quoi songez-vous ?

MADAME HÉLIER.

Je songe que la comtesse, avec son air innocent, est dans les intérêts du baron.

CATHERINE.

Entre nous, je ne suis pas éloignée de le croire.

MADAME HÉLIER.

Cet homme est bien dangereux, prenez garde.

CATHERINE.

Oui, mais il se déclarera un jour ou l'autre...

MADAME HÉLIER.

Quand vous serez cernée et qu'il ne vous restera plus qu'à vous rendre à première sommation.

CATHERINE.

Que faire ? Il est insaisissable, je vous le répète.

MADAME HÉLIER.

Vous attendez sa visite... A votre place, j'éloignerais madame Hélier sous un prétexte, et, avec un peu de coquetterie, j'amènerais le madré gentilhomme à se déclarer sur-le-champ.

CATHERINE.

Il est trop fin pour ne pas voir le piège.

MADAME HÉLIER.

La finesse des hommes ne dépasse jamais leur fatuité.

CATHERINE.

Vous êtes profonde comme une forêt.

MADAME HÉLIER.

J'ai été femme, et il m'en reste quelque chose. Vous répondez à sa déclaration par votre profession de foi sur le mariage, vous le priez de cesser des assiduités désormais offensantes, et, s'il les renouvelle, tant pis pour lui ! vous êtes en position de lui faire une algarade publique.

CATHERINE.

Je vous obéirai de point en point, sage Hélier. Je présume que le baron viendra aujourd'hui même, et je vous promets qu'il tombera à mes genoux comme un simple collégien.

SIMON, annonçant.

M. de Sainte-Agathe.

SCÈNE V

LES MÊMES, SAINTE-AGATHE, habit noir usé, cravate blanche, gants noirs; une épaule plus grosse que l'autre.

MADAME HÉLIER.

Mon frère !... Vous permettez ?

CATHERINE, derrière le guéridon achevant d'arranger les fleurs.

Vous êtes chez vous, ma chère.

SAINTE-AGATHE entre en saluant.

Mademoiselle... Chère sœur! (Il embrasse madame Hélier au front.) Pardon, mademoiselle, ce sont les mœurs patriarcales de la province.

CATHERINE.

Savez-vous, mon cher monsieur de Sainte-Agathe, que pour un homme venu d'Avignon dans le seul but de voir sa sœur, vous ne l'accablez pas de visites ?

SAINTE-AGATHE.

Hélas! mademoiselle, elle sait combien je suis occupé.

MADAME HÉLIER.

Toute la ville l'a chargé de ses commissions.

CATHERINE.

J'ai peur que votre principale occupation ne soit de surveiller votre élève.

SAINTE-AGATHE.

Que dites-vous là, mademoiselle ? Dieu sait que le vicomte Adhémar n'a pas besoin de surveillance.

CATHERINE.

C'est bien mon avis. Il a plutôt besoin de s'émanciper un peu, mon petit cousin. Il me rappelle le comte d'Outreville. Vous êtes un précieux précepteur, monsieur de Sainte-Agathe ! — Quel âge a-t-il ?

SAINTE-AGATHE.

Il n'est pas loin de ses vingt-huit ans.

CATHERINE.

On ne les lui donnerait pas.

SAINTE-AGATHE.

Sa pureté le conserve. Vous comprenez, un jeune homme qui n'a jamais quitté sa mère...

CATHERINE, emportant le vase de fleurs.

Un jeune homme qui n'a jamais quitté sa mère, on ne l'envoie pas à Paris avec son précepteur. Au revoir, mon cher monsieur de Saint-Agathe. (Sur la porte.) On le met pendant un an dans les zouaves.

Elle sort.

SCÈNE VI

SAINTE-AGATHE, MADAME HÉLIER.

SAINTE-AGATHE.

Il me semble que mon élève n'est pas très bien dans les papiers de sa cousine.

MADAME HÉLIER.

Elle a horreur de ce qu'elle appelle les cafards.

SAINTE-AGATHE, assis près de la table du milieu.

Vous n'avez donc pas su lui faire comprendre que ce jeune homme timide et discipliné est justement le mari qui convient à une indépendante comme elle?

MADAME HÉLIER.

Renoncez à ce mariage-là, croyez-moi.

SAINTE-AGATHE.

C'est-à-dire que vous ne voulez pas nous servir?

MADAME HÉLIER.

Qui, *nous*? Pourquoi vous mettez-vous de la partie? Quel intérêt avez-vous là dedans?

SAINTE-AGATHE.

L'intérêt que je porte à Adhémar et à sa famille, tout simplement.

MADAME HÉLIER.

Tout simplement? Vous me croyez aussi trop simple, mon très honoré frère. Vous n'avez aucune affection pour

Adhémar ni pour personne, vous le savez bien, et moi aussi.

SAINTE-AGATHE.

Pour personne? Ingrate!

MADAME HÉLIER.

Taratata! croyez-vous que je sois votre dupe? Vous m'avez placée ici parce qu'il vous fallait un instrument auprès de mademoiselle de Birague, voilà tout.

SAINTE-AGATHE.

Vous me faites beaucoup de peine, Herminie.

MADAME HÉLIER.

Et par quelle influence mystérieuse avez-vous pu me faire entrer ici, je vous prie?

SAINTE-AGATHE.

Par quelle influence? mais vous le savez bien : par le directeur de la comtesse de Prévenquière, qui est mon ancien ami.

MADAME HÉLIER.

Oui, l'abbé Poirel, de la Société de Jésus.

SAINTE-AGATHE.

Eh bien?

MADAME HÉLIER.

Eh bien, je vous dis que vous êtes de robe courte, et qu'en tout ceci vous obéissez à des ordres supérieurs.

SAINTE-AGATHE.

Qu'entendez-vous par robe courte?

MADAME HÉLIER.

Ce que tout le monde entend ! les laïques comme vous, affiliés comme vous... à ces messieurs.

SAINTE-AGATHE.

Décidément, il y en a donc encore ? Vous le croyez?

MADAME HÉLIER.

Et vous?

SAINTE-AGATHE.

Dites tout de suite que je suis un Rodin.

MADAME HÉLIER.

Pas même. Rodin est ambitieux et vous ne pouvez pas l'être, mon pauvre garçon. Je n'ai pas à vous apprendre pourquoi.

SAINTE-AGATHE.

Allez, j'ai bon dos. Mais alors à quoi me servirait cette fameuse affiliation, je vous le demande ?

MADAME HÉLIER, s'asseyant en face de lui.

Je vais vous le dire, mon cher Alphonse. Le point de départ de chaque homme, et souvent le point de mire de toute sa vie, est une rivalité d'enfance. Votre rival à vous, c'est notre frère l'évêque. Sa brillante destinée a toujours été à la fois votre rêve et votre cauchemar. Mais autant il est beau, éloquent, sympathique par sa droiture et sa bonté, autant vous... vous n'êtes rien de tout cela. C'est pourquoi, n'étant pas organisé comme lui pour marcher à ciel ouvert, vous vous êtes résigné aux routes souterraines; tandis qu'Ambroise avait le faste du pouvoir, vous en avez sourdement atteint la réalité ; et ce fut un beau jour pour vous quand votre taupiniere le fit buter dans sa route, qu'il fut obligé

de compter avec vous et de subir votre protection envieuse.

SAINTE-AGATHE.

En vérité, ma pauvre sœur, vous extravaguez. Je n'ai d'autre pouvoir ici-bas que deux ou trois amitiés vénérables, et, si leur influence a été pour quelque chose dans l'élévation d'Ambroise à l'épiscopat, je ne vois pas qu'il y ait là matière à m'accuser d'envie.

MADAME HÉLIER.

Je m'entends : vous l'avez obligé à accepter un siège aux colonies, quand il avait l'espoir d'en obtenir un en France. Votre protection l'éloignait en l'élevant, de sorte que vous avez le reflet de sa grandeur et vous n'en avez pas l'ombre... C'est tout profit. Voilà, entre autres choses, ce que vous a rapporté votre affiliation, puisque vous voulez le savoir.

SAINTE-AGATHE, se levant.

Je suis charmé d'apprendre qu'il y a l'étoffe d'un Machiavel dans un pauvre bonhomme comme moi. Mais, pour achever votre charitable roman, pourriez-vous me dire quel intérêt, selon vous, auraient ces messieurs à marier Adhémar avec mademoiselle de Birague ?

MADAME HÉLIER, se levant.

Cela saute aux yeux : ils font d'une pierre deux coups; ils s'emparent de neuf millions en les plaçant entre les mains d'une créature à eux, et ils font de la propagande, ils rehaussent leur prestige en relevant une famille qui est notoirement à leur dévotion.

SAINTE-AGATHE.

La famille de Valtravers n'a pas déchu. Elle possède plus de soixante mille livres de rente en biens-fonds !

MADAME HÉLIER.

Mais le comte actuel a huit enfants.

SAINTE-AGATHE.

Oui, une dévotion un peu étroite... — Enfin, Dieu bénit les nombreuses familles.

MADAME HÉLIER.

Mais il ne les enrichit pas.

SAINTE-AGATHE.

Vous avez toujours su compter.

MADAME HÉLIER.

La fortune du comte s'éparpillera après lui; c'est pourquoi ces messieurs...

SAINTE-AGATHE.

Bref, vous nous refusez votre concours?

MADAME HÉLIER.

Absolument. Je suis bien ici. J'y trouve des égards, de l'amitié.

SAINTE-AGATHE.

Et des confitures.

MADAME HÉLIER.

Je n'ai pas envie d'y introduire un maître, dont la présence rendrait la mienne superflue.

SAINTE-AGATHE.

Comme il vous plaira. J'avais fait un beau rêve pour vous! Je m'étais dit : « Mademoiselle de Birague ne pourra pas la remercier sans lui assurer une pension honorable; de son côté, mon élève lui devra une belle

chandelle... » Je vous voyais déjà établie à Avignon avec dix mille livres de rente...

MADAME HÉLIER.

Dix mille?...

SAINTE-AGATHE.

Plus ou moins... dans une petite maison entre cour et jardin, dont mon noble ami n'a que faire, et dont il m'a cédé l'usufruit...

MADAME HÉLIER, se rapprochant de la table.

Où je finirais mes jours près de vous, Alphonse!

SAINTE-AGATHE.

Je n'osais pas vous en parler, de peur d'être encore accusé d'égoïsme.

MADAME HÉLIER.

Pardonnez-moi! Je suis une ingrate! Asseyez-vous. (Ils se rasseyent tous deux de chaque côté de la table.) Vous avez raison : une femme fera tout ce qu'elle voudra d'Adhémar; Catherine ne peut pas trouver de meilleur mari.

SAINTE-AGATHE.

Quand je vous le disais!

MADAME HÉLIER.

Mes instructions?

SAINTE-AGATHE.

Persuadez à Catherine d'accepter, au moins en apparence, la cour d'Adhémar, voilà tout.

MADAME HÉLIER.

Comment le lui persuader?

SAINTE-AGATHE.

C'est bien difficile ! N'est-elle pas suffisamment agacée des poursuites du baron?... Démontrez lui qu'en écartant tous les prétendants, elle crée au d'Estrigaud un monopole dangereux.

MADAME HÉLIER

Il est bien habile !

SAINTE-AGATHE, se levant.

Trop, j'imagine... Le moment venu, je le mettrai dans ma poche, avec mon mouchoir par dessus.

MADAME HÉLIER.

Méfiez-vous aussi de la comtesse de Prévenquière; je la crois dans les intérêts du baron.

SAINTE-AGATHE.

Soyez-en sûre. Mais qui sait? cela ne durera peut-être pas. (Tirant sa montre.) Assez causé; j'ai rendez-vous avec l'abbé Poirel.

MADAME HÉLIER.

Alphonse !...

SAINTE-AGATHE.

Faites ce que je vous ai dit, et ne vous inquiétez pas du reste.

MADAME HÉLIER.

Vous ne m'embrassez pas?

SAINTE-AGATHE, sur la porte et sans se retourner.

Il n'y a personne...

Il sort.

SCÈNE VII

MADAME HÉLIER, puis CATHERINE.

MADAME HÉLIER, s'asseyant près de la cheminée.

Il n'est pas tendre, mais... Pourvu, mon Dieu, que ce mariage réussisse !

CATHERINE, entrant.

Votre frère est parti?

MADAME HÉLIER.

Il y a beau temps!... Je réfléchissais, à part moi, à votre situation à l'égard du baron. Ce qui lui fait la partie si belle, c'est votre obstination à repousser tous les autres prétendants... Vous lui créez un monopole. A votre place, je le noierais dans le flot.

CATHERINE.

Toujours profonde. — Merci bien, j'aime mieux votre première idée, et je m'y tiens. Je peux faire la coquette pendant une heure; mais, s'il fallait installer la diplomatie chez moi, j'en mourrais d'ennui.

MADAME HÉLIER.

Cependant...

CATHERINE.

Non, ce serait au-dessus de mes forces, j'aimerais presque autant me marier.

SIMON, annonçant.

M. le baron d'Estrigaud.

CATHERINE.

Voilà l'ennemi.

SCÈNE VIII

LES MÊMES, D'ESTRIGAUD.

CATHERINE, sur le canapé à droite.

Bonjour, monsieur le baron... — Je vous attendais presque.

D'ESTRIGAUD, s'asseyant sur la chaise près de la table.

Je n'osais l'espérer, mademoiselle.

CATHERINE.

J'ai à vous remercier : votre envoi de ce matin m'a fait grand plaisir.

D'ESTRIGAUD.

Ce n'est qu'une restitution.

CATHERINE.

Où avez-vous trouvé ce livre ?

D'ESTRIGAUD.

Il y a un Dieu pour les collectionneurs. Cette relique n'a de prix que pour vous; c'est pourquoi je me suis permis de vous l'offrir.

CATHERINE.

Ma bonne Hélier, Mariette a quelques ordres à vous demander.

MADAME HÉLIER.

J'y vais.

Elle sort.

CATHERINE.

Une excellente femme, à qui je ne connais qu'un défaut : c'est de remplir trop religieusement ses fonctions de dame de compagnie. Jamais il ne lui vient à l'esprit qu'elle peut être de trop.

D'ESTRIGAUD.

C'est un tact si rare ! Je viens précisément m'accuser de ne pas l'avoir eu hier soir.

CATHERINE.

Vous, monsieur le baron ?

D'ESTRIGAUD.

Je ne me dissimule pas que je me suis un peu facilement établi dans votre loge. Mon excuse, c'est que la tentation était grande et que mon indiscrétion n'a pas été longue ; mais, telle qu'elle est, j'en ai des remords, et je vous les apporte humblement.

CATHERINE.

Je les accepte sans marchander, puisqu'ils me valent votre visite. J'en reçois si peu !

D'ESTRIGAUD.

Je vous croyais très entourée.

CATHERINE.

Je veux dire si peu d'agréables ! On dirait que la race des hommes d'esprit s'en va.

D'ESTRIGAUD.

Quelle erreur ! On n'en a jamais tant vu.

CATHERINE.

Présentez-m'en donc, car je n'en connais pas.

D'ESTRIGAUD.

Vous êtes sévère pour vos amis.

CATHERINE.

Puisque vous n'en êtes pas, que vous importe ?

D'ESTRIGAUD.

J'en voudrais être.

CATHERINE.

Vous le regretteriez bientôt. Vous n'imaginez pas comme on s'ennuie chez moi... moi toute la première !

D'ESTRIGAUD.

En vérité ?

CATHERINE.

Mais je ne sais pas pourquoi je vous raconte mes petites misères. Aussi, pourquoi venez-vous un jour de pluie ?

D'ESTRIGAUD.

Il fait un temps superbe.

CATHERINE.

En êtes-vous sûr ? Où aurai-je pris qu'il pleuvait ? Ah ! j'y suis : j'ai essuyé coup sur coup trois visites si vénérables ! Mais vous avez raison... (Mettant son doigt sur son front.) le baromètre remonte.

D'ESTRIGAUD, après un silence se levant et allant à elle.

Quelle étrange personne vous êtes !

CATHERINE.

C'est mon existence qui est étrange, ce n'est pas moi. — Ne pensez-vous pas que la vieillesse doit être classée parmi les maladies contagieuses ? Il y a des jours où je crois avoir cent ans.

D'ESTRIGAUD.

Vous les avez, n'en doutez pas, puisque vous avez arrêté le mouvement de la vie autour de vous.

CATHERINE, se levant et traversant la scène.

Comment ! rompre avec les banalités et les conventions, est-ce rompre avec la vie ? N'y a-t-il pas de milieu pour une jeune fille entre la servitude et la solitude ?

D'ESTRIGAUD, la suivant.

Que voulez-vous ! les préjugés se vengent quand on les brave.

CATHERINE.

Il y en a qui sont dans leur droit ; mais celui-là, celui qui oblige une fille à se marier comme on tire à la conscription, qui la claquemure dans l'impossibilité de choisir tant qu'elle est libre et ne l'admet au discernement qu'une fois engagée pour toujours au premier venu ; en connaissez-vous un plus stupide, plus féroce, plus méprisable ? Et les gens de cœur ne devraient-ils pas tendre la main à la téméraire qui ose le battre en brèche ?

D'ESTRIGAUD.

Soyez sûre que tous les gens de cœur ne demanderaient, en effet, qu'à vous tendre la main.

CATHERINE, s'asseyant sur le canapé en équerre.

Qui les en empêche ?

D'ESTRIGAUD.

La crainte d'être confondus par vous avec la tourbe des admirateurs intéressés.

CATHERINE.

C'est donc qu'on me juge incapable de faire la différence ?

D'ESTRIGAUD.

Non, certes... mais il y a des caractères ombrageux chez qui l'espoir est en raison inverse du désir, et qui souffriraient plus de voir leurs sentiments mal interprétés que de les taire.

CATHERINE.

Eh bien, monsieur le baron, si vous connaissez quelqu'un qui se tienne envers moi sur cette réserve chevaleresque, engagez-le à s'en départir.

D'ESTRIGAUD, défiant.

Les cœurs fiers veulent qu'on les devine et qu'on aille au-devant d'eux.

CATHERINE.

Même une femme ?

D'ESTRIGAUD.

Oui, quand elle a votre fortune.

CATHERINE.

Vous avez raison. (Lui tendant la main.) Voilà.

D'ESTRIGAUD, lui prenant la main.

Oh ! je vous aime.

CATHERINE.

Que dites-vous, monsieur? Il y a un étrange malen-

tendu entre nous! — Je croyais parler de sympathie, d'amitié, rien de plus.

D'ESTRIGAUD.

Et comment la sympathie s'arrêterait-elle avec vous à l'amitié? Vous prenez-vous pour une de ces âmes moyennes qui inspirent des sentiments tempérés? Connaissez-vous mieux! Ce dédain superbe du convenu, cette révolte contre le préjugé, jusqu'à cette beauté fière qui semble moulée sur votre bravoure, tout en vous est une répulsion, s'il n'est pas une fascination. Il faut vous haïr ou vous adorer!

CATHERINE, railleuse.

Voilà une déclaration qui me désole, monsieur le baron;... — elle est trop catégorique pour laisser place désormais au moindre commerce entre nous.

D'ESTRIGAUD.

Pourquoi cela?

CATHERINE.

Tout simplement parce que je suis fermement résolue à ne pas me marier.

D'ESTRIGAUD, à part.

Échec et mat!.. Non, pas encore.

CATHERINE.

Vous m'avez comprise?

D'ESTRIGAUD.

Parfaitement; mais je doute que vous m'ayez compris vous-même, car il y a entre nous, comme vous le disiez, un malentendu complet.

CATHERINE.

Et lequel ?

D'ESTRIGAUD.

Vous me refusez votre main ; je ne sais comment vous dire... que je ne vous la demandais pas.

CATHERINE.

Comment ?

D'ESTRIGAUD.

J'ai la même horreur que vous pour le mariage.

CATHERINE, avec hauteur.

Qu'espérez-vous donc ? et pour qui me prenez-vous ?

D'ESTRIGAUD.

Pour une âme sœur de la mienne, ennemie des entraves sociales et cherchant un moyen terme entre la solitude et la servitude.

CATHERINE, indignée.

En un mot, vous prétendez être... ?

D'ESTRIGAUD, vivement.

Votre esclave, rien de plus ! Le seul bonheur que j'ambitionne, c'est de vous appartenir, assez payé de mon dévouement par la permission de me dévouer.

CATHERINE.

Eh bien, monsieur, cette permission je vous la refuse absolument, et je ne crains plus rien de vous. J'imaginais que vous en vouliez à ma fortune ; c'est à mon honneur ? Tant mieux ! cette insulte en plein visage vous met à ma merci... Vous me ferez grâce désormais de vos assiduités dans le monde, vous n'aurez plus l'air

de me connaître; à ces conditions, je vous garderai le secret.

D'ESTRIGAUD.

Mon secret n'est pas de ceux dont un homme ait à rougir, mademoiselle, et vous pouvez l'ébruiter sans nuire au baron d'Estrigaud. Quant à ce que vous appelez vos conditions et ce que j'appelle, moi, vos ordres, je m'y soumettrai avec une douloureuse satisfaction, comme à la seule preuve de dévouement que vous vouliez bien accepter de moi... Adieu, mademoiselle. (A part.) Échec à la reine !

Il sort.

SCÈNE IX

CATHERINE, seule.

Insolent! Les coureurs de dot soulèvent mon cœur de dégoût, mais celui-là le soulève de colère. Suis-je donc destinée à me heurter toujours à la bassesse ou à l'insulte ? Suis-je une proie que se disputent tour à tour la cupidité et la dépravation ? Le monde est ignoble !... Je voudrais vivre dans un désert !

SIMON, annonçant.

M. le vicomte de Valtravers.

CATHERINE, à part.

Que me veut encore celui-là ?

Elle s'assied sur le canapé à gauche.

SCÈNE X

CATHERINE, ADHÉMAR.

ADHÉMAR.

Bonjour, mademoiselle; comment vous êtes-vous portée depuis la dernière fois que... j'ai eu l'honneur de vous voir?

CATHERINE, sèchement.

Très bien, monsieur, parfaitement. J'ai une santé admirable, ne vous en inquiétez jamais.

ADHÉMAR.

Est-ce que je vous dérange, mademoiselle?

CATHERINE.

Pas le moins du monde. Comment trouvez-vous Paris?

ADHÉMAR, s'asseyant sur la chaise près de la table.

Une merveille! Seulement, il y a tant de choses à voir, qu'on ne trouve pas un moment pour voir les personnes que...

CATHERINE.

Ne vous excusez pas... Allez-vous beaucoup au théâtre? Pardon! J'oubliais... vos dévotions doivent vous prendre beaucoup de temps?

ADHÉMAR.

Beaucoup.

CATHERINE.

Vous êtes trop aimable de leur dérober pour moi des instants précieux. C'est l'heure de vêpres, je crois ; je ne vous retiens pas.

ADHÉMAR, se levant.

Il serait plus simple, ma cousine, de me dire que je vous gêne.

CATHERINE, se levant.

Vous avez raison. Pardonnez-moi... je suis agacée... irritée.

ADHÉMAR.

Contre moi?

CATHERINE.

Pourquoi contre vous ?

ADHÉMAR.

Vous en avez l'air... On dirait que M. de Sainte-Agathe a passé par là.

CATHERINE.

Il est venu, en effet.

ADHÉMAR.

Tout s'explique. Je vous prie de croire que je ne suis pour rien...

CATHERINE.

Mais, encore un coup, vous n'êtes pas en cause, monsieur ; s'il faut tout vous dire, je suis nerveuse parce que je viens de mettre à la porte... un insolent.

ADHÉMAR, vivement.

On vous a insultée ? qui?

CATHERINE.

Vous m'en demandez trop.

ADHÉMAR.

Mais il me semble que cela me regarde un peu. Je suis ici le seul représentant de la famille; qui vous manque, nous manque à tous, et je ne souffrirai pas...

CATHERINE.

Calmez-vous, c'est un fournisseur...

ADHÉMAR.

Alors ma petite rodomontade est assez ridicule.

CATHERINE.

Non pas... Elle m'a fait plaisir... Franchement, je ne m'y attendais pas.

ADHÉMAR.

Vous avez donc bien mauvaise opinion de moi ?

CATHERINE.

J'en avais une assez médiocre, j'en conviens : mais je ne demande qu'à revenir.

ADHÉMAR.

Je vous en prie, car vous m'êtes très sympathique, et je serais heureux de pousser avec vous la parenté jusqu'à l'amitié.

CATHERINE.

On ne le dirait guère à la rareté de vos visites.

ADHÉMAR.

J'ai peut-être une bonne raison pour ne pas venir plus souvent.

CATHERINE.

Je ne comprends pas.

ADHÉMAR.

Ce n'est pas clair, en effet. Au fait, pourquoi ne prendrais-je pas les devants sur M. de Sainte-Agathe? — Mademoiselle, j'ai l'honneur de vous demander votre main.

CATHERINE, tristement.

Vous aussi?

ADHÉMAR.

On ne m'a pas envoyé à Paris pour autre chose.

CATHERINE, assise près de la table.

Mais je ne veux pas me marier!

ADHÉMAR.

Soyez tranquille, ni moi non plus.

CATHERINE.

Pourquoi êtes-vous venu, alors?

ADHÉMAR, s'asseyant en face d'elle.

Je vais vous dire : je nourrissais une folle envie de voir Paris. N'est-ce pas absurde, à vingt-cinq ans, de ne pas connaître la grand'ville?

CATHERINE.

Vous n'avez que vingt-cinq ans? On m'avait dit vingt-huit.

ADHÉMAR.

Pour les besoins de la cause. — Or, ce mariage était une chance unique et inespérée de me satisfaire, et j'ai

dit amen à tout ce qu'on a voulu, sous réserve mentale de n'agir qu'à ma tête. Tiens ! pourquoi m'ont-ils enseigné la réserve mentale !

CATHERINE, riant.

Vous la retournez contre vos maîtres !

ADHÉMAR.

Contre eux seuls, je vous prie de le croire.

CATHERINE.

Et vous abusez de la confiance de vos parents !

ADHÉMAR.

J'en abuse ! Tant pis pour eux, c'est leur faute ! Si vous saviez quelle vie de séminariste je menais là-bas ! Traité en écolier, à mon âge ! Les réunions dévotes ! le boston le soir, avec de vieilles dames ! Cinquante francs par mois pour mes bonnes œuvres... les seules d'ailleurs qu'une surveillance monastique me laissât la liberté d'accomplir !... Ce n'était pas gai, je vous assure. Aussi, quand je vis miroiter devant moi un voyage à Paris avec une somme rondelette à ma disposition, je me crus le maître du monde et je partis, me promettant de ne rien faire pour capter votre bienveillance ; car, malgré tous les raisonnements de M. de Sainte-Agathe, je ne trouve pas propre d'épouser une femme pour son argent ; c'est même cette pensée qui m'a empêché de devenir amoureux de vous... Pourquoi riez-vous ?

CATHERINE.

Parce que je suis contente. Voilà enfin un homme de cœur ! (Lui tendant les deux mains par-dessus la table.) Bonjour, cousin. C'est bien le même sang que nous avons dans les veines, ce bon sang qui ne peut mentir... Mais que

dirait M. de Sainte-Agathe s'il découvrait que son élève est un brave garçon ?

ADHÉMAR, debout.

J'en frémis. Il ferait son rapport à mon auguste famille, qui me rappellerait dare dare à Valtravers, ce château de la Vieille au Bois dormant.

CATHERINE.

Et vous n'êtes pas pressé de quitter Paris ?

ADHÉMAR.

Oh ! non, je m'amuse !... comme je ne l'avais pas fait depuis vingt-cinq ans... J'avais quelques lettres de recommandation pour d'anciens amis de mon père. Ces messieurs ont des fils très gentils qui se sont chargés de me *cornaquer* (un mot que je connaissais pas). Ils m'ont présenté à leur cercle (A part.) et ailleurs, (Haut.) et je rattrape le temps perdu, je vous en réponds. Oh ! non, je ne suis pas pressé de retourner là-bas ! J'aurai même un petit service à vous demander... quand nous serons tout à fait bons amis.

CATHERINE.

Tout de suite, alors.

ADHÉMAR.

Vrai ?

CATHERINE, s'asseyant à gauche.

Très vrai, je vous écoute...

ADHÉMAR.

Eh bien, je flaire que M. de Sainte-Agathe ne tardera pas à vous offrir ma main. Vous comprenez... je suis bien obligé de laisser croire que je vous fais une cour assidue

et que je ne vous déplais pas. Si vous répondez non, c'est fait de moi, on me rapatrie.

CATHERINE.

Je ne peux pourtant pas répondre oui.

ADHÉMAR.

Je crois bien ! mais vous pourriez ne répondre ni oui ni non : que c'est un engagement si sérieux, que vous voulez étudier mon caractère, et patati et patata ! — Qu'est-ce que cela vous fait ? Je ne suis pas gênant, et je gagnerais ainsi quinze jours.

CATHERINE.

Pas plus ?

ADHÉMAR.

Je n'en demande pas davantage pour exterminer mes finances.

CATHERINE.

Votre père n'a donc pas bien fait les choses ?

ADHÉMAR.

Pas mal ; mais, comme je les fais mieux encore, je calcule que, dans une quinzaine, vous pourrez me délivrer ma feuille de route.

CATHERINE.

Je ne peux pourtant pas vous aider à manger votre blé en herbe.

ADHÉMAR.

Bah ! papa a du foin dans ses bottes. Il ne m'a donné que ses économies de deux ans. Voilà des écus bien étonnés de danser !

CATHERINE.

Mais vous allez vous brouiller avec votre père...

ADHÉMAR.

Eh bien, quoi? Il ne m'avantagera pas? D'abord, je n'aurais pas accepté. Je ne trouve pas propre non plus de dépouiller ses frères et sœurs.

CATHERINE.

Vous êtes décidément très gentil, mon cher Adhémar.

ADHÉMAR.

Alors, vous consentez?

CATHERINE.

Je ne sais pas si je dois...

ADHÉMAR, suppliant.

Oh! ma cousine, ne me renvoyez pas! J'ai un bal déguisé dans huit jours et un costume... délicieux!

CATHERINE.

En quoi serez-vous donc?

ADHÉMAR.

En pieuvre!

CATHERINE, riant.

Alors, je n'ai plus rien à objecter.

ADHÉMAR, lui tendant la main.

Traité conclu?

CATHERINE.

Tope!

ADHÉMAR.

Maintenant, M. de Sainte-Agathe est rasé... — Oh ! pardon.

CATHERINE.

Encore un mot dont vous avez fait la connaissance ?

ADHÉMAR.

J'en ai fait beaucoup de mauvaises.

CATHERINE.

Chut ! autrement, je ne pourrais plus être votre complice.

ADHÉMAR.

Je n'ai rien dit... Merci, cousine, et à bientôt.

CATHERINE.

Vous vous sauvez déjà ?

ADHÉMAR.

Je suis attendu... à vêpres ! mais je reviendrai souvent avec votre permission.

CATHERINE.

Et vous serez toujours le bienvenu. (Il sort. — Seule.) Cet écervelé m'a fait du bien. Il me raccommode un peu avec l'humanité.

ACTE DEUXIÈME

Le salon de madame de Prévenquière. — Porte au fond, portes latérales. — Au premier plan, à droite, une grande table ronde avec une lampe allumée au milieu; à gauche, un canapé. — Au fond, à gauche, une table de jeu ouverte; à droite, une petite table où le thé est servi. Cheminée au premier plan à gauche.

SCÈNE PREMIÈRE

PRÉVENQUIÈRE, OCTAVIE.

OCTAVIE, assise près de la table ronde, travaillant à une broderie.

Vous avez l'air d'une âme en peine, mon cher comte ; qu'y a-t-il?

PRÉVENQUIÈRE.

Absolument rien. Attendez-vous du monde ce soir?

OCTAVIE.

Comme à l'ordinaire, ni plus ni moins.

PRÉVENQUIÈRE.

Tant pis... ou plutôt tant mieux... Au fait, cela est

indifférent. Je vous demande la permission de vous présenter quelqu'un... un homme du plus grand mérite.

OCTAVIE.

erci, non.

PRÉVENQUIÈRE.

Vous ne savez pas qui c'est.

OCTAVIE.

Je n'ai que faire de le savoir. « Homme du plus grand mérite » dit tout. Si je n'y tenais la main, vous infesteriez mon salon de pédants et vous mettriez en fuite les gens comme il faut. J'ai eu assez de peine à les ramener chez vous pour ne pas vous permettre de les chasser de chez moi.

PRÉVENQUIÈRE.

Mais il s'agit ici d'un homme que je voudrais produire dans le monde, et je vous prie de le recevoir par exception.

OCTAVIE.

Non ! cent fois non ! ces exceptions-là ont bientôt fait de devenir la règle. Je ne vous ai pas épousé pour vivre avec des géographes... Un me suffit. Assez de déceptions comme cela.

PRÉVENQUIÈRE.

C'est vous qui parlez de déceptions ?

OCTAVIE.

Il serait piquant que ce fût vous.

PRÉVENQUIÈRE.

J'en aurais peut-être le droit, quand vous me dissimulez si peu que vous n'avez épousé que mon titre.

OCTAVIE.

Si cela était, j'aurais bien réussi, vous en conviendrez. Vous n'avez pas même su m'imposer à votre monde.

PRÉVENQUIÈRE.

Quoi qu'il en soit, vous y êtes.

OCTAVIE.

Grâce à qui, sinon à moi-même ? et encore n'ai-je pas les lettres de grande naturalisation que délivre seule la duchesse de Morvan. Vous n'avez pas su m'ouvrir son salon.

PRÉVENQUIÈRE.

Mais, ventre-de-biche ! c'est vous qui me l'avez fermé ! Je ne m'en plains; mais résignez-vous comme moi.

OCTAVIE.

Oh! je me résigne d'autant mieux que cet auguste salon est, dit-on, le temple de l'ennui. C'est pour ne pas lui faire concurrence que je consigne vos savants à ma porte.

PRÉVENQUIÈRE.

Allons, je vais écrire à M. *de* Champlion qu'une affaire imprévue...

OCTAVIE.

De Champlion ?

PRÉVENQUIÈRE.

Oui, le voyageur que je voulais vous présenter.

OCTAVIE.

Mon Dieu, pour cette fois, puisque vous l'avez invité... laissez-le venir. — Que pouvons-nous pour lui?

PRÉVENQUIÈRE.

Rien et tout : intéresser à lui les gens de notre monde, le présenter à quelques amis influents... Le baron d'Estrigaud viendra-t-il ce soir?

OCTAVIE.

Probablement.

PRÉVENQUIÈRE.

Au fait, je ne sais pas pourquoi je vous le demande.

OCTAVIE.

Vous n'ignorez pas quel aimant l'attire ici.

PRÉVENQUIÈRE.

Oui... Catherine, bien qu'il n'en ait pas l'air aussi amoureux que vous dites.

OCTAVIE.

Je ne dis pas qu'il l'aime uniquement pour ses beaux yeux. Il est à l'âge où l'amour se complète par l'ambition, où l'homme cherche non plus seulement une compagne, mais un auxiliaire. Jusqu'ici, toute l'énergie du baron s'est dépensée en intrigues galantes ; il lui faut désormais un aliment plus substantiel, un but plus sérieux.

PRÉVENQUIÈRE.

Un but sérieux à ce héros de boudoir?

OCTAVIE.

Quand on a appris à dominer les femmes, soyez sûr qu'on est de force à dominer les hommes. Appuyé sur la fortune de Catherine, le baron arrivera où il voudra... et il veut arriver à tout. Croyez-moi, c'est bien le mari

qu'il faut à votre pupille, l'allié qu'il vous faut à vous-même.

PRÉVENQUIÈRE.

A moi?

OCTAVIE.

Sans doute! soyez donc ambitieux à votre tour... Si ce n'est pour vous, que ce soit pour moi.

PRÉVENQUIÈRE.

Que le baron réussisse auprès de Catherine, je ne m'y oppose point...

OCTAVIE.

Il ne suffit pas de ne pas vous y opposer, il faut y aider.

PRÉVENQUIÈRE.

De tout mon cœur... Vous savez si je désire qu'elle se marie. Mais, si je sers le baron auprès d'elle, vous servirez M. de Champlion auprès de lui?

OCTAVIE.

Bien volontiers.

PRÉVENQUIÈRE.

Merci.

UN DOMESTIQUE, annonçant.

M. de Sainte-Agathe.

OCTAVIE.

Tenez, si quelqu'un peut servir votre protégé...

PRÉVENQUIÈRE.

Bah!

SCÈNE II

Les Mêmes, SAINTE-AGATHE.

SAINTE-AGATHE, à part.

Ensemble ? très bien. (Haut.) Excusez-moi, madame, de ne pas avoir profité plus tôt de votre gracieuse autorisation ; c'est le temps et non le désir qui m'a manqué.

OCTAVIE.

Puisque vous voilà, monsieur, vous êtes tout excusé.

SAINTE-AGATHE.

Monsieur le comte, comment est votre santé ?

PRÉVENQUIÈRE.

Florissante, monsieur, florissante. — Je suis charmé de vous voir : nous attendons ce soir un homme que je veux vous présenter.

SAINTE-AGATHE.

C'est que je ne comptais pas... je suis moi-même attendu chez la duchesse de Morvan, qui m'a chargé d'une petite commission.

OCTAVIE.

Vous connaissez la duchesse de Morvan ?

PRÉVENQUIÈRE.

Monsieur est bien heureux, n'est-ce pas ?

SAINTE-AGATHE, à part.

Tiens ! tiens ! j'en prends note.

OCTAVIE.

Mais, en sortant de chez la duchesse... ?

SAINTE-AGATHE.

Je vais à une conférence que fait un voyageur sur les mines d'or du Wadaï.

PRÉVENQUIÈRE.

M. de Champlion ?

SAINTE-AGATHE.

Champlion, précisément.

PRÉVENQUIÈRE.

C'est lui que je veux vous présenter.

SAINTE-AGATHE.

Tout est pour le mieux, car j'aurai peut-être à lui parler.

PRÉVENQUIÈRE.

Alors, nous comptons sur vous ?

SAINTE-AGATHE, s'asseyant.

Je vous remercie. — Je venais vous annoncer une bien heureuse nouvelle. Vous déplorez, j'en suis sûr, l'étrange obstination de mademoiselle de Birague à ne pas se marier?

PRÉVENQUIÈRE.

Je la déplore, en effet, monsieur; mais elle a sur ce point des idées si arrêtées...

SAINTE-AGATHE.

Moins que vous ne pensez... — J'étais chargé par mon noble ami, le comte de Valtravers, d'une mission délicate.

PRÉVENQUIÈRE.

Vous, monsieur?

OCTAVIE.

Ah!

SAINTE-AGATHE.

Oui, il rêve une alliance entre son fils, mon élève, et sa cousine.

OCTAVIE.

Ah!

SAINTE-AGATHE.

Or, je quitte mademoiselle de Birague.

OCTAVIE.

Et elle consent?

SAINTE-AGATHE.

Pas positivement. Elle a d'abord beaucoup ri; j'ai insisté, je lui ai fait entendre la voix de la raison, j'ai parlé avec l'éloquence du cœur... En fin de compte, elle a demandé du temps pour réfléchir, et je viens réclamer votre appui à tous deux pour achever mon œuvre.

OCTAVIE.

A vous parler franchement, monsieur, nous avons, le comte et moi, un autre candidat.

PRÉVENQUIÈRE.

Oui, le baron d'Estrigaud.

SAINTE-AGATHE.

Le baron d'Estrigaud? M. le comte ne parle pas sérieusement, je suppose?

OCTAVIE.

Pourquoi donc pas ?

SAINTE-AGATHE.

Un homme usé! un homme de la seconde jeunesse! dont la première a été si peu exemplaire!

OCTAVIE.

Ces hommes-là sont parfois les meilleurs maris.

SAINTE-AGATHE.

Qui a eu toute sa vie des liaisons scandaleuses!...

PRÉVENQUIÈRE.

C'est de l'histoire ancienne.

SAINTE-AGATHE.

Pas si ancienne. N'était-il pas en tiers, il n'y a pas longtemps, dans le ménage d'un agent de change ?

PRÉVENQUIÈRE.

D'un agent de change?

SAINTE-AGATHE.

A ce que j'ai entendu dire. On faisait même cette plaisanterie que, le baron étant spirituel et beau, le mari bête et laid, il était juste que ce dernier payât les différences.

PRÉVENQUIÈRE, inquiet.

Comment s'appelait cet agent de change?

SAINTE-AGATHE.

Je n'ai pas même demandé son nom! Je n'ai jamais été curieux de scandale. Je crois d'ailleurs qu'il est mort.

PRÉVENQUIÈRE, se levant.

Ah! il est mort? Et sa veuve s'est remariée?

SAINTE-AGATHE.

Je ne vous dirai pas... je n'écoutais que d'une oreille. Mais, pour peu que cela vous intéresse, je suis en mesure d'avoir les détails les plus précis.

PRÉVENQUIÈRE.

Oh! mon Dieu, non... je n'y tiens pas autrement.

SAINTE-AGATHE.

Ne fût-ce que pour édifier madame la comtesse sur les mérites de son protégé.

OCTAVIE.

Ma protection n'est pas assez active pour que vous preniez tant de peine.

SAINTE-AGATHE.

Pardonnez-moi, madame; mon élève et moi, nous y attachons beaucoup de prix, et nous ferions tout au monde pour nous l'assurer.

OCTAVIE.

Contentez-vous de ma neutralité.

SAINTE-AGATHE.

C'est déjà quelque chose, c'est assez pour le moment; mais j'espère que je mériterai mieux. Je cours chez la duchesse de Morvan, et je reviens achever la soirée auprès de vous, madame, puisque vous daignez le permettre. Monsieur le comte, à tout à l'heure. (A part.) Débrouillez-vous, mes petits amis!

Il sort.

SCÈNE III

PRÉVENQUIÈRE, OCTAVIE.

OCTAVIE, après un silence.

Croyez-vous que le vicomte puisse plaire à Catherine? Je ne le pense pas, moi.

PRÉVENQUIÈRE.

Et moi, madame, je vous défends dorénavant de recevoir le baron.

OCTAVIE.

Pourquoi donc, mon ami?

PRÉVENQUIÈRE.

Vous osez me le demander, après ce que nous venons d'entendre?

OCTAVIE, se levant.

Quoi! monsieur, me feriez-vous l'injure...?

PRÉVENQUIÈRE.

De me rendre à l'évidence? oui, madame.

OCTAVIE.

Libre à vous... je ne descendrai pas à me justifier.

PRÉVENQUIÈRE.

C'est le mot de toutes les femmes coupables.

OCTAVIE.

Vous me faites pitié. Puisque vous voulez le savoir,

sachez que j'adorais mon mari et que je n'ai jamais aimé que lui.

PRÉVENQUIÈRE.

Hein?

OCTAVIE.

Vous ne vous en étonneriez pas si vous l'aviez connu. Il était autrement spirituel, autrement beau que le baron! Et si tendre, si...

PRÉVENQUIÈRE.

C'est bon, madame, c'est bon!

OCTAVIE.

Vous voulez que je me justifie... je n'ai pas d'autre justification à vous donner, et elle m'est bien douce. Il y a si longtemps que je comprime mes souvenirs dans mon cœur. Pauvre ami! si confiant, si loyal!

PRÉVENQUIÈRE.

En voilà assez.

OCTAVIE.

Et quel charme irrésistible! quels trésors de passion!

PRÉVENQUIÈRE.

S'il était si parfait, pourquoi le...?

OCTAVIE.

O mon Édouard, toi...

PRÉVENQUIÈRE.

Madame! ayez au moins la pudeur de ne pas le tutoyer devant moi.

OCTAVIE, changeant de ton.

Est-ce de lui que vous êtes jaloux ou du baron?

PRÉVENQUIÈRE.

De tous les deux!

OCTAVIE.

Il faudrait opter cependant.

PRÉVENQUIÈRE.

Je ne sais lequel je déteste le plus. Votre Édouard...

OCTAVIE.

Avouez que vous me pardonneriez maintenant de l'avoir... outragé.

PRÉVENQUIÈRE.

Je ne dis pas cela.

OCTAVIE.

Mais vous avez bien envie de me croire un peu coupable envers lui.

PRÉVENQUIÈRE.

Il n'y a pas de fumée sans feu, madame, et, à défaut d'autres preuves, votre étrange obstination à recevoir le baron...

OCTAVIE.

Où prenez-vous que je m'obstine ? Je suis prête à lui fermer ma porte, si cela vous est aussi agréable que ce sera ridicule.

PRÉVENQUIÈRE.

Je vous en prie. Autrement, je me connais, je suis violent... je lui ferai des impolitesses.

OCTAVIE.

Il serait bien étonné de votre jalousie.

PRÉVENQUIÈRE.

N'allez pas lui en parler.

OCTAVIE.

Vous avouez donc qu'elle est absurde ?

PRÉVENQUIÈRE.

Oui... si vous congédiez le baron.

OCTAVIE.

Qu'à cela ne tienne.

UN DOMESTIQUE, annonçant.

M. d'Estrigaud.

OCTAVIE.

Il vient à un point nommé.

SCÈNE IV

LES MÊMES, D'ESTRIGAUD.

D'ESTRIGAUD.

Chère comtesse...

Il baise la main d'Octavie.

PRÉVENQUIÈRE, à part.

Ces baise-mains perpétuels !

D'ESTRIGAUD, lui tendant la main.

Mon cher comte...

PRÉVENQUIÈRE, troublé.

Et vous-même?

OCTAVIE.

Je suis charmée, cher baron, que vous arriviez le premier. J'avais à vous parler.

PRÉVENQUIÈRE.

Suis-je de trop?

OCTAVIE.

Comme vous voudrez.

PRÉVENQUIÈRE.

Je sais ce que parler veut dire. — Mon cher baron, à tout à l'heure.

D'ESTRIGAUD.

La discrétion est la première vertu des maris.

PRÉVENQUIÈRE, avec un rire forcé.

A tout à l'heure.

Il sort.

SCÈNE V

D'ESTRIGAUD, OCTAVIE.

D'ESTRIGAUD.

Votre mari a quelque chose d'extraordinaire, chère comtesse.

OCTAVIE.

Ne lui a-t-on pas mis en tête que vous aviez été jadis pour moi un ami... du premier degré ?

D'ESTRIGAUD.

Quelle calomnie ! Vous avez nié ?

OCTAVIE.

Naturellement. Mais êtes-vous bien sûr qu'il ne vous soit jamais échappé une parole imprudente ?

D'ESTRIGAUD.

Jamais.

OCTAVIE.

Pas même au *champagne* ? Interrogez bien votre mémoire. Je ne vous en voudrais pas ; mais j'ai besoin de savoir à quoi m'en tenir là-dessus.

D'ESTRIGAUD.

Je n'ai que faire de m'interroger, ces hâbleries-là étant absolument antipathiques à mon caractère, à mes principes, je les ai toujours tenues pour façons de croquant.

OCTAVIE.

Si vous n'avez pas parlé et je n'en doute plus, mon secret est entre les mains d'un homme bien dangereux... Je n'ose pas me demander comment il l'a découvert !

D'ESTRIGAUD.

Qui est-ce ?

OCTAVIE.

Le vieux précepteur du petit vicomte Adhémar, que vous connaissez, je crois.

D'ESTRIGAUD.

Le petit vicomte Adhémar? On l'a présenté à mon cercle.

OCTAVIE.

M. de Sainte-Agathe est à Paris pour négocier le mariage de son élève avec Catherine.

D'ESTRIGAUD.

Ah ! ah !

OCTAVIE.

Il a déjà mis mon mari contre vous à ce point que je suis chargée de vous fermer poliment ma porte.

D'ESTRIGAUD.

Et vous me la fermez ?

OCTAVIE.

Jusqu'à nouvel ordre du moins.

D'ESTRIGAUD.

Et vous passez à l'ennemi ?

OCTAVIE, assise sur le canapé à gauche.

Non, mais ce bonhomme me fait peur... Il tient ma considération entre ses mains, et j'ai lu dans ses yeux qu'il ne reculerait devant rien pour réussir.

D'ESTRIGAUD, sèchement.

Si ce n'est que cela... moi non plus.

OCTAVIE.

Que voulez-vous dire ? Vous me faites peur à votre tour.

D'ESTRIGAUD, reprenant le ton gracieux.

Peur? De quoi me croyez-vous donc capable? Ah! baronne!... Pardon, madame la comtesse, de vous donner un titre que vous avez dédaigné.

OCTAVIE.

Dédaigné? Me l'avez-vous offert?

D'ESTRIGAUD.

Vous m'auriez bien reçu! Quand la nouvelle de votre mariage m'est arrivée au fond de la solitude où je cachais mon désastre, je n'étais pas un parti présentable, je le reconnais. Et, lorsque mon nom est redevenu digne de vous, il était trop tard pour vous l'offrir... Vous étiez comtesse; autrement, soyez sûre...

OCTAVIE, souriant.

Faut-il que vous teniez à la main de Catherine!

D'ESTRIGAUD.

Ah! parbleu! vous auriez un moyen bien simple de m'y faire renoncer.

OCTAVIE.

Lequel?

D'ESTRIGAUD, s'asseyant près d'elle.

Ce serait de donner un peu raison à la jalousie du comte.

OCTAVIE.

Vous seriez bien attrapé si je vous prenais au mot.

D'ESTRIGAUD.

Essayez. Vous êtes la seule femme que j'aie vraiment aimée, la seule que je puisse aimer encore.

OCTAVIE.

Vous mentez peut-être moins que vous ne pensez.

D'ESTRIGAUD.

Faites-en l'épreuve. Je suis prêt à tout quitter pour vous.... et avec vous.

OCTAVIE.

Même la France?

D'ESTRIGAUD.

Si vous voulez.

OCTAVIE.

Je n'en crois pas un mot, et pourtant cela me fait plaisir à entendre. Pourquoi?

D'ESTRIGAUD.

Parce que vous savez bien que, si vous acceptiez, je ne reculerais pas.

OCTAVIE.

Mais vous savez bien vous-même que je n'accepterai pas.

D'ESTRIGAUD.

Ma foi, je n'en suis pas sûr.

OCTAVIE, se levant.

Vous êtes un fat, mais votre fatuité me plaît. Vous êtes arrivé à vos fins, mon cher Raoul.

D'ESTRIGAUD.

Auxquelles?

OCTAVIE.

Aux plus sérieuses.

D'ESTRIGAUD.

Eh bien, sur ma parole, je regrette les autres.

OCTAVIE.

C'est parce que je ne suis pas loin de le croire que je vous servirai, quoi qu'il puisse m'en advenir.

D'ESTRIGAUD.

Il ne vous en adviendra rien de fâcheux. Ce que j'ai à vous demander, c'est précisément ce que vous demanderait M. de Sainte-Agathe lui-même. Dites à Catherine beaucoup de mal de moi, vous m'entendez? et beaucoup de bien du petit vicomte...

OCTAVIE.

Je vous entends. — Où en êtes-vous avec elle?

D'ESTRIGAUD.

J'ai remporté hier un avantage décisif. Elle ne peut plus douter de mon désintéressement.

OCTAVIE.

Alors elle est à vous.

D'ESTRIGAUD.

Oh! pas encore! Elle m'exècre pour le moment. Figurez-vous qu'elle m'avait tendu un piège où j'étais tombé comme un écolier : je m'étais déclaré.

OCTAVIE.

C'est bien jeune.

D'ESTRIGAUD.

Je m'en suis tiré par un coup de maître : ma déclaration a fait prestement un demi-tour... à gauche, et j'ai laissé Catherine irritée, comme vous pouvez croire. Mais

mon offense est de celles qui indignent les femmes sans leur déplaire, n'est-ce pas, comtesse? Et je serai déjà à demi pardonné, quand j'irai solliciter mon pardon.

OCTAVIE.

Catherine ne vous a donc pas interdit sa porte?

D'ESTRIGAUD.

Si fait, avec majesté.

OCTAVIE.

Alors, sous quel prétexte rentrerez-vous?

D'ESTRIGAUD.

Est-ce que la passion a besoin de prétexte! est-ce qu'elle compte avec les bienséances!

OCTAVIE, souriant.

Je n'y pensais plus. — Il doit se faire à l'heure qu'il est un travail étrange dans la tête de Catherine.

D'ESTRIGAUD.

A vous de diriger ce travail, ma chère amie. Je m'en rapporte à votre adresse féminine.

OCTAVIE.

Seulement ne défaites pas mon ouvrage par vos imprudences masculines.

D'ESTRIGAUD.

Vous me croyez imprudent?

OCTAVIE.

Quelquefois. Comment, par exemple, avez-vous la maladresse dans votre situation, de... d'alimenter une danseuse? Si Catherine l'apprenait!

D'ESTRIGAUD.

Eh bien?... Ne comprenez-vous pas que c'est mon brevet de jeunesse?

OCTAVIE, prenant un journal sur la table ronde.

Si encore mademoiselle Trois-Étoiles...

D'ESTRIGAUD.

Dites mademoiselle Rosa.

OCTAVIE.

Si encore mademoiselle Rosa ne vous trompait pas!

D'ESTRIGAUD.

Ah! vous avez déjà lu *le Moustique* de ce matin?

OCTAVIE.

Qu'avez-vous donc fait au chroniqueur?

D'ESTRIGAUD.

Rien.

OCTAVIE.

Eh bien, je vous engage à lui faire quelque chose.

D'ESTRIGAUD.

Pas à lui... mais au sire de Pontgrimaud, qui lui paye ses réclames en renseignements. Nous ne pouvons plus rien dire au cercle que *le Moustique* n'en soit aussitôt informé...

OCTAVIE.

Ainsi, l'anecdote est vraie! mademoiselle Rosa vous trompe?

D'ESTRIGAUD.

Je crois bien, pauvre petite ! Ce qui m'ennuie, c'est de ne pas savoir avec qui.

OCTAVIE.

Voudriez-vous chercher querelle à votre rival ?

D'ESTRIGAUD.

Pour qui me prenez-vous? Non ; j'aime à connaître mes obligés, voilà tout.

La pendule sonne un coup.

OCTAVIE.

Neuf heures et demie... Catherine ne peut tarder à monter. Si vous ne tenez pas à vous rencontrer avec elle...

D'ESTRIGAUD.

Pas encore, c'est trop tôt. (Il prend son chapeau.) Préparez-la.

OCTAVIE.

Et vous, méfiez-vous de ce Sainte-Agathe !

D'ESTRIGAUD.

Je trouverai bien moyen d'avoir barres sur ce cuistre. Adieu, chère ennemie

OCTAVIE.

A bientôt.

Il sort.

SCÈNE VI

OCTAVIE, puis PRÉVENQUIÈRE.

OCTAVIE.

Quel homme charmant! vicieux... comme une femme. Ah! je ne serais pas comtesse, en effet, si j'avais pu prévoir... — Allons, pas de regrets. — Travaillons à son bonheur et à celui de Catherine; car elle sera bien heureuse.

PRÉVENQUIÈRE, entrant.

Je viens de le voir monter en voiture. Comment a-t-il avalé la pilule?

OCTAVIE.

Comme on avale toutes les pilules... en faisant la grimace.

PRÉVENQUIÈRE.

Vous ne m'avez pas mis en jeu, bien entendu?

OCTAVIE.

J'ai prétexté que Catherine ne pouvait plus se rencontrer avec lui.

PRÉVENQUIÈRE.

Et c'est la vérité, puisqu'elle a maintenant un fiancé! Je n'aurais jamais pensé à cela, moi.

SCÈNE VII

LES MÊMES, CATHERINE, MADAME HÉLIER.

PRÉVENQUIÈRE.

Arrive, ma chère enfant... — Bonjour, madame Hélier, — et remercie la comtesse, qui t'a délivrée à jamais du sieur d'Estrigaud.

CATHERINE, à Octavie.

Comment m'en avez-vous délivrée?

OCTAVIE, s'asseyant près de la table ronde.

En lui annonçant que vous agréez la recherche d'Adhémar.

CATHERINE.

Ah! vous savez déjà...?

OCTAVIE.

Oui, nous avons vu M. de Sainte-Agathe. — Le baron est parti désespéré.

CATHERINE, s'asseyant près d'Octavie.

Désespéré? en vérité?

MADAME HÉLIER, qui a pris le journal sur la table et le parcourt depuis quelques instants.

Ne vous inquiétez pas de ce désespoir; voici dans *le Moustique* une anecdote bien tranquillisante.

CATHERINE.

Voyons.

MADAME HÉLIER, lisant.

«Vous connaissez bien le baron ? le magnifique, le triomphant, le seul, le dernier baron... »

PRÉVENQUIÈRE.

C'est bien lui !

MADAME HÉLIER, lisant.

« Cet éternel jeune homme qui paye si admirablement ses dettes... »

PRÉVENQUIÈRE.

Le signalement est complet !

MADAME HÉLIER.

« Vient d'en payer une dernière, qu'il croyait bien ne payer jamais, celle-là : au sort commun. Vous savez qu'il protège une danseuse... »

OCTAVIE, à Catherine.

Il a toujours vingt ans.

MADAME HÉLIER.

Attendez la fin. (Lisant.) « Il la rencontre dernièrement au lac, traînée par un attelage bizarre et superbe qui faisait sensation... un cheval d'ébène et un cheval de neige... »

CATHERINE, à Octavie.

Nous avons remarqué l'attelage, vous en souvenez-vous ?

MADAME HÉLIER, lisant.

« Or le baron n'avait offert que l'ébène; d'où peut être tombée cette neige... sur son front? Si vous le savez, dites-le-lui, vous lui rendrez service. »

PRÉVENQUIÈRE, allant à la table de jeu.

L'âge des camouflets arrive, mon camarade ! — Ah çà, madame Hélier, ma revanche.

LE DOMESTIQUE, annonçant.

M. le vicomte de Valtravers.

SCÈNE VIII

LES MÊMES, ADHÉMAR.

OCTAVIE.

Soyez plus que jamais le bienvenu, vicomte.

ADHÉMAR.

Pourquoi plus que jamais, madame ? Ah ! pardon, je comprends... C'est à ma cousine que je dois ce redoublement de courtoisie.

CATHERINE.

A moi-même, mon cousin. Mais n'en prenez pas trop d'avantage.

ADHÉMAR, s'accoudant au dossier du fauteuil de Catherine.

Vous connaissez ma résignation. (Bas.) Renvoyez-moi de bonne heure. J'ai un souper.

MADAME HÉLIER, à la table de jeu.

Je marque le bézigue.

OCTAVIE, à Prévenquière.

Dites donc, mon cher comte, M. de Champlion ne se presse pas de se rendre à votre invitation ?

PRÉVENQUIÈRE, à la table de jeu.

Il fait sa conférence.

OCTAVIE.

S'il ne vient pas, nous nous en consolerons, vous savez ?

ADHÉMAR.

Qui est-ce ?

OCTAVIE.

Un savant, que mon mari tient à nous servir.

ADHÉMAR.

Oh ! les savants !

PRÉVENQUIÈRE.

Celui-là, mon cher Adhémar, ne porte pas de perruque ni de lunettes, et il a eu des aventures dont vous ne vous seriez pas tiré comme lui. C'est le premier Européen qui ait traversé le Wadaï. Savez-vous seulement où c'est ?

ADHÉMAR.

Je vois cela d'ici.

OCTAVIE.

Montrez.

ADHÉMAR, du ton d'un écolier qui récite sa leçon.

Le Wadaï, capitale Wara, borné au nord par le Sahara ou grand désert, à l'ouest par le lac Tchad et l'empire de Bornou, à l'est par le Darfour, et au sud... par je ne sais plus quoi.

PRÉVENQUIÈRE.

Au sud, par le royaume d'Adamova.

ADHÉMAR.

Capitale Mosfeia... Vous voyez qu'on n'est pas un âne.

PRÉVENQUIÈRE.

Très bien, jeune homme, très bien.

ADHÉMAR.

Voulez-vous maintenant que je vous récite la série des rois de France ?

CATHERINE.

Un autre jour.

PRÉVENQUIÈRE.

Eh bien, mon bon ami, figurez-vous que vous êtes prisonnier de guerre de ces peuplades féroces, et destiné à avoir la tête tranchée en grande pompe : que feriez-vous ?

ADHÉMAR, étourdiment.

Je regretterais bien d'être venu avec Gavet.

PRÉVENQUIÈRE.

Gavet ? Où prenez-vous Gavet ? Non ! Le compagnon de Champlion s'appelait Bartet.

ADHÉMAR.

Je brouille tous les noms.

PRÉVENQUIÈRE.

Jacques Bartet. Pauvre jeune homme ! Il est resté là-bas !

ADHÉMAR.

Avec la tête tranchée ?

PRÉVENQUIÈRE.

Non, il a pu fuir dans la déroute, tandis que Champlion, dont le cheval avait une jambe cassée d'un coup de mousquet, — quarante d'atout, — restait aux mains des vainqueurs.

OCTAVIE.

Quelle déroute? quels vainqueurs ? quels mousquets? vous avez une façon de raconter les choses à moitié, qui est insupportable. Si vous voulez faire votre récit de Théramène, faites-le franchement, et laissez là vos cartes.

MADAME HÉLIER.

J'allais marquer le cinq cents.

PRÉVENQUIÈRE, se levant.

Et moi le deux cent cinquante. — Eh bien, Champlion et Bartet étaient arrivés à Wara, au moment où le soudan du Wadaï préparait une expédition contre le Darfour. Il les invita à le suivre. On rencontra l'ennemi devant une rivière nommée la Keïlak; il y eut un combat acharné, où malheureusement les guerriers du Wadaï furent mis en complète déroute et où Champlion fut pris comme je vous l'ai dit. Est-ce clair?

OCTAVIE.

Très clair. Mais que faisaient vos savants pendant la bataille?

PRÉVENQUIÈRE.

Je suppose qu'ils se battaient.

OCTAVIE.

Comme invités?

PRÉVENQUIÈRE.

Dame ! il leur eût été difficile de faire respecter par ces sauvages leur caractère de simples curieux. Et puis ces savants-là, ma chère, ont un côté militant qui devient vite militaire. Si je vous racontais par quels prodiges d'audace et de sang-froid Champlion a pu échapper à ses bourreaux...

OCTAVIE.

Allez, Théramène, allez !

PRÉVENQUIÈRE.

Non, moqueuse, je n'irai pas. Champlion vous racontera cela, s'il veut. Sachez seulement que ce savant, de ses mains savantes, a étranglé un grand diable de nègre qui lui disputait le passage à coups de couteau.

ADHÉMAR.

Quelle poigne !

OCTAVIE.

Et il a pu rejoindre l'armée du Wadaï ?

PRÉVENQUIÈRE.

Non pas; il s'est jeté dans une barque; la Keïlak l'a porté jusqu'au Nil, qui l'a ramené à Alexandrie.

OCTAVIE.

Eh bien, je suis assez curieuse de voir votre boucanier... car ce monsieur, n'est pas autre chose.

MADAME HÉLIER.

J'espère bien qu'il ne viendra pas. Un homme qui en a étranglé un autre ! quelle horreur !

LE DOMESTIQUE, annonçant.

M. Pierre Champlion.

PRÉVENQUIÈRE.

Enfin !

OCTAVIE, bas, à Prévenquière.

Champlion tout court ? Vous êtes un traître.

SCÈNE IX

Les Mêmes, CHAMPLION.

Madame Hélier se lève et se met à servir le thé.

PRÉVENQUIÈRE.

Nous commencions à désespérer de vous voir, monsieur.

MADAME HÉLIER, à part.

Comme il est jeune !

PRÉVENQUIÈRE.

Permettez-moi de vous présenter à ma femme.

OCTAVIE, le faisant asseoir près d'elle.

Mon mari était en train de nous raconter quelques-unes de vos aventures. C'est vous dire, monsieur, avec quelle impatience nous vous attendions.

CHAMPLION.

Pour interrompre la narration ? — J'espérais arriver plus tôt, madame ; mais je viens de faire une conférence qui s'est prolongée plus que je ne pensais.

PRÉVENQUIÈRE.

Vous vous en êtes bien tiré?

CHAMPLION.

A peu près... grâce au verre d'eau sucrée qui me servait de contenance quand je m'embrouillais... ce qui m'arrivait souvent. Mes auditeurs ont dû croire que je rapportais d'Afrique une furieuse soif.

ADHÉMAR.

Vous ne devez pourtant pas être timide.

CHAMPLION.

Qui ne l'est pas un peu?

PRÉVENQUIÈRE, à Adhémar.

Je voudrais bien vous voir en face d'un auditoire, vous.

ADHÉMAR.

Oh! moi, ce serait bientôt fait... Je ne dirais pas un mot.

OCTAVIE, à Champlion.

Une tasse de thé, monsieur?

CHAMPLION.

Merci, madame; je crois que je ne boirai rien de quelques jours.

OCTAVIE.

Vous avez dû retrouver Paris avec plaisir?

CHAMPLION.

Ah! quelle ville! Je ne l'appréciais pas avant mon voyage... Tout m'y paraissait tout simple, et tout y est merveilleux, tout me ravit!

PRÉVENQUIÈRE.

Comme c'est ça!

CHAMPLION.

Les rues, les lumières, les boutiques, les omnibus surtout! Je n'en rencontre pas un que je n'aie envie d'y monter.

ADHÉMAR, prenant une tasse de thé.

Il n'y en a pour ainsi dire pas dans le Wadaï?

PRÉVENQUIÈRE.

Moi, à mon retour d'Égypte... je suis allé quinze fois de suite au spectacle.

OCTAVIE.

Et vous, monsieur?

CHAMPLION.

Je n'ai guère le temps. Cependant, hier, je me suis accordé une petite débauche;... je suis allé à l'Opéra-Comique, où j'ai passé une soirée enivrante.

ADHÉMAR.

Ah! mon Dieu! et que jouait-on?

CHAMPLION.

La Dame Blanche... Connaissez-vous rien de plus suave que la scène où Julien d'Avenel cherche à rassembler ses souvenirs?

OCTAVIE.

C'est charmant; mais enfin cela ne m'a jamais enivrée.

CHAMPLION.

Il y a si longtemps que je suis sevré de musique... Et puis celle-là m'a toujours singulièrement ému.

OCTAVIE.

Vraiment !

CHAMPLION.

Ma pauvre chère mère la chantait souvent quand j'étais petit. Que de fois cette mélodie m'est revenue au désert, évoquant la patrie absente et ses plus tendres souvenirs! N'est-ce pas Musset qui a dit :

> Ah! comme les vieux airs qu'on chantait à douze ans
> Frappent droit dans le cœur aux heures de souffrance !

PRÉVENQUIÈRE, à madame Hélier, qui lui apporte une tasse de thé.

Il est charmant!

MADAME HÉLIER.

Vous vous êtes moqué de nous, monsieur le comte... Il n'est pas possible que monsieur ait étranglé un homme.

CHAMPLION.

Hélas ! madame, son attitude m'obligeait à choisir entre lui et moi... J'avoue que je n'ai pas hésité. D'ailleurs, j'espère qu'il n'en est pas mort... Je l'ai lâché dès qu'il n'a plus remué.

OCTAVIE.

Quand vous êtes entré, nous demandions au comte les détails de votre évasion. Ne voulez-vous pas nous les raconter vous-même ?

CHAMPLION.

Grâce, madame! Il m'a bien fallu les raconter à la Société de géographie en faisant l'historique de ma découverte; mais, ici, je serais sans excuse.

OCTAVIE.

Notre curiosité n'en est-elle pas une? — Je ne veux pas être indiscrète pour une première fois, mais je ne vous tiens pas quitte.

PRÉVENQUIÈRE, bas, à Octavie.

Eh bien, comment le trouvez-vous?

OCTAVIE, sur le même ton.

Très intéressant.

LE DOMESTIQUE, annonçant.

M. de Sainte-Agathe.

ADHÉMAR, à part.

M. de Sainte-Agathe ! Il faut se tenir.

PRÉVENQUIÈRE, à Champlion.

Un homme qui pourra vous être très utile.

SCÈNE X

LES MÊMES, SAINTE-AGATHE.

SAINTE-AGATHE.

Je n'arrive pas trop tard?

PRÉVENQUIÈRE, lui présentant Champlion.

Plus tard cependant que M. Champlion.

OCTAVIE, souriant.

Vous serez resté plus longtemps que lui à sa conférence.

SAINTE-AGATHE.

Non, mais j'ai pris l'omnibus.

CHAMPLION, à Octavie.

Mon rêve!

PRÉVENQUIÈRE, présentant Sainte-Agathe à Champlion.

M. de Sainte-Agathe, un de nos bons amis.

CHAMPLION.

Très enchanté, monsieur.

SAINTE-AGATHE.

Je viens de vous entendre, monsieur, avec une grande attention et un vif intérêt... Je pense comme vous qu'il y a quelque chose à faire dans le Wadaï.

CHAMPLION.

N'est-ce pas?

SAINTE-AGATHE.

Seulement, je crois que vous vous trompez sur les voies et moyens.

CHAMPLION.

En quel sens?

SAINTE-AGATHE.

En ce sens que la France n'est pas un pays d'initiative individuelle, et que vous ne trouverez pas de souscripteurs.

PRÉVENQUIÈRE.

La Société de géographie s'est déjà inscrite pour dix mille francs en tête de la souscription, honneur qu'elle n'accorde pas facilement.

SAINTE-AGATHE.

Elle aura peu d'imitateurs; car ce qui l'intéresse est particulièrement indifférent au peuple le plus spirituel de la terre.

CHAMPLION.

Aussi n'est-ce pas là-dessus que je compte.

SAINTE-AGATHE.

J'entends bien, vous comptez sur la spéculation. La vôtre est magnifique, je n'en doute pas; mais le public n'y apportera ses fonds que lorsqu'il verra des résultats acquis, n'en doutez pas non plus, quand vous aurez fondé un premier établissement, commencé l'exploitation, envoyé des pépites à Paris.

CHAMPLION.

Mais alors je n'aurai plus besoin de souscripteurs. C'est un cercle vicieux.

SAINTE-AGATHE.

Il y a peut-être un moyen.

MADAME HÉLIER, à Octavie.

Oh! si mon frère s'en mêle!

OCTAVIE.

Oui... il sait ce qu'il veut.

SAINTE-AGATHE.

Je connais des capitalistes très sérieux et très hardis qui consentiraient, je crois, à prendre l'affaire... en vous réservant telle part que de juste.

CHAMPLION.

Des banquiers?

SAINTE-AGATHE.

Pas précisément... Des colons, si vous voulez.

ADHÉMAR, à part.

Un autre Paraguay.

PRÉVENQUIÈRE, à Champlion.

Que vous disais-je?

CHAMPLION.

Je ne demande pas mieux que de m'entendre avec ces messieurs.

Sainte-Agathe et Champlion s'asseyent sur des chaises; Prévenquière et Adhémar restent debout à côté d'eux.

MADAME HÉLIER, bas, à Octavie.

Ce n'est qu'un spéculateur.

OCTAVIE, même ton.

Voilà qui me le gâte.

CATHERINE, de même.

A moi aussi.

SAINTE-AGATHE, à Champlion.

Seulement, je dois vous prévenir que ces messieurs sont très pratiques. Ils vous diront sans doute que vous n'avez pas besoin de quatre cent mille francs.

CHAMPLION.

Pour équiper, transporter, nourrir et solder deux cents hommes?

PRÉVENQUIÈRE.

C'est à peine assez.

SAINTE-AGATHE.

Oui, mais avez-vous besoin de deux cents hommes?

CHAMPLION.

Si je n'en demande pas davantage, c'est que je compte sur la supériorité des armes nouvelles. J'aurai dix combats à livrer pour traverser le Wadaï.

PRÉVENQUIÈRE.

Au bas mot.

ADHÉMAR, à part.

Diantre!

SAINTE-AGATHE.

Pourquoi le traverser? Si je vous ai bien compris, les gisements aurifères sont situés sur la frontière orientale. Passez par l'Égypte... Vous n'aurez que faire d'une armée.

PRÉVENQUIÈRE.

C'est juste.

CHAMPLION, se levant.

Permettez, j'entends rester maître absolu de mon itinéraire.

PRÉVENQUIÈRE.

Pourtant, si on vous en propose un meilleur...

CHAMPLION.

Non, messieurs. Je vous conduis à une mine d'or, c'est bien le moins que vous me laissiez le choix du chemin.

SAINTE-AGATHE.

Mais quel intérêt avez-vous à prendre le plus difficile?

CHAMPLION.

Il faut que je repasse à Wara.

ADHÉMAR.

Qu'est-ce qui vous y rappelle ?

OCTAVIE.

En effet?

CHAMPLION.

J'y vais chercher M. Jacques Bartet, mon ami... et croyez bien que, si je pouvais y aller seul avec la moindre chance de succès, je serais déjà en route... sans plus me soucier des mines d'or que si elles n'existaient pas.

OCTAVIE, à Catherine.

J'aime mieux ça.

SAINTE-AGATHE.

Ce sentiment vous honore; mais votre ami retrouverait bien son chemin sans vous !... N'est-il pas l'hôte du soudan ?

CHAMPLION.

Eh ! monsieur, l'hospitalité du soudan est une captivité ! C'est comme prisonniers qu'il nous a emmenés dans son expédition.

ADHÉMAR.

Vous allez faire là-bas ce que l'Angleterre a fait en Abyssinie ?

CHAMPLION.

Oui, monsieur.

ADHÉMAR.

C'est admirable !

SAINTE-AGATHE, se levant.

J'admire l'Angleterre, mais vous comprenez que je retire ma proposition ; ces messieurs ne risqueraient pas leurs capitaux dans une entreprise dont ils n'auraient pas la direction.

CHAMPLION.

Eh bien, je continuerai mon appel au public ; s'il ne me fournit pas deux cents hommes, je partirai avec cent, je partirai avec vingt, je partirai seul au besoin.

ADHÉMAR.

Vous aimez donc bien votre ami, monsieur ?

CHAMPLION.

Si je l'aime ! Ah ! si vous saviez quel homme c'est ! quelle intelligence ! quel courage ! quelle bonté ! Brave Jacques ! il me détournait de ce funeste voyage... Quand il me vit décidé : « Eh bien, partons, me dit-il, je ne te laisserai pas crever seul là-bas. »

MADAME HÉLIER.

Crever !...

CHAMPLION.

Pardon du mot, madame. Jacques a la parole tendre et rude comme le cœur. — Et, en effet, il a veillé sur moi, comme un père sur son fils ! Si je ne suis pas mort vingt fois pour une... Tenez, un trait entre mille !... Un jour, nous nous étions égarés ; nous marchions depuis douze heures ; la nuit tombait, cette nuit d'Afrique, peuplée de bêtes féroces... Tout à coup nous aperçevons les feux de notre campement ; mais il y avait encore une grande lieue à faire et nous étions exténués de fatigue, de faim et de soif. Il nous restait une gorgée d'eau-

de-vie à laquelle nous n'osions faire allusion ni l'un ni l'autre... « Je ne peux pas aller plus loin, » lui-dis-je. Il me regarda avec une ineffable tendresse, détacha la gourde en silence, et, après une seconde d'hésitation, la vidant d'un trait : « Il n'y en avait pas pour deux, me dit-il, et tu n'es pas de force à me porter ! » — Voilà l'homme qu'on me demande d'abandonner !

ADHÉMAR.

Je souscris pour cinq cents francs !

PRÉVENQUIÈRE.

Je souscris pour mille.

OCTAVIE.

Moi aussi.

CHAMPLION.

Merci, merci !

SAINTE-AGATHE.

A merveille ! mais il vous en faut quatre cent mille.

MADAME HÉLIER.

Où les trouvera-t-il ?

OCTAVIE, à Champlion.

Où les trouverez-vous ?

SAINTE-AGATHE.

Je vous défie de les trouver.

CATHERINE, se levant.

Je ferai ce qui manquera.

ADHÉMAR.

Bravo !

CHAMPLION.

Quoi, madame!

SAINTE-AGATHE, à part.

Qu'est-ce qui lui prend?

CATHERINE.

Je suis assez riche pour cela, monsieur, et je ne saurais trouver un plus noble usage de ma fortune.

CHAMPLION.

Comment vous exprimer...?

CATHERINE.

J'espère pour l'honneur de mon pays qu'il ne me laissera pas grand'chose à faire. Il est tard, messieurs, au revoir!

Elle sort.

MADAME HÉLIER, la suit en marmottant.

Quelle folle! quelle folle!

SCÈNE XI

LES MÊMES, moins CATHERINE et MADAME HÉLIER.

CHAMPLION.

Qui est cette dame, monsieur le comte?

PRÉVENQUIÈRE.

C'est mademoiselle de Birague, ma pupille.

CHAMPLION.

Est-ce qu'elle était là quand je suis entré ?

OCTAVIE.

Vous ne l'aviez pas vue ?

CHAMPLION.

Non !... elle vient de m'apparaître comme une vision... Les illuminés doivent en avoir de pareilles.

SAINTE-AGATHE, à part.

De la poésie ! (Haut.) Elle a une des plus grandes fortunes et un des plus grands noms de France. Les Birague pourraient presque dire comme les Rohan : « Roi ne puis, duc ne daigne... »

CHAMPLION.

Merci, monsieur.

SAINTE-AGATHE, à part.

A votre service.

ADHÉMAR.

Voulez-vous être mon ami, monsieur ?

Il lui tend la main.

CHAMPLION.

De tout mon cœur.

SAINTE-AGATHE, à part.

A l'autre, maintenant !

ADHÉMAR, le prenant sous le bras.

Eh bien, venez avec moi ce soir; j'ai des amis qui vous feront de la propagande.

CHAMPLION, à Prévenquière.

Je vous dois, monsieur, le plus grand bonheur de ma vie. Je ne l'oublierai pas. — Adieu, madame.

Il sort avec Adhémar.

SCÈNE XII

PRÉVENQUIÈRE, SAINTE-AGATHE, OCTAVIE.

PRÉVENQUIÈRE, se frottant les mains.

Voilà une bonne soirée.

SAINTE-AGATHE.

Qui coûtera peut-être cher au vicomte.

OCTAVIE, à part.

Ou au baron.

PRÉVENQUIÈRE.

Bah! quand elle lui coûterait deux ou trois cent mille francs...

SAINTE-AGATHE.

Il n'y a qu'une ressource, c'est de nous atteler tous à cette souscription.

PRÉVENQUIÈRE.

Oui, tous!

OCTAVIE.

Pour amortir la perte.

SAINTE-AGATHE, à part.

Et pour expédier au plus vite ce joli cœur.

PRÉVENQUIÈRE, lui serrant les mains.

Je lui cherchais un protecteur...

SAINTE-AGATHE.

Vous l'avez trouvé.

Il sort.

ACTE TROISIÈME

Chez Catherine. — Même décor qu'au premier acte.
Une carte d'Afrique et des livres brochés sur la table du milieu.

SCÈNE PREMIÈRE

MADAME HÉLIER, assise et tricotant près de la cheminée; puis CATHERINE.

CATHERINE.

Grande nouvelle là-haut! Octavie a reçu une invitation de la duchesse!

MADAME HÉLIER.

Enfin! et c'est pour vous l'apprendre qu'elle vous faisait appeler!

CATHERINE.

Oui... et pour me consulter sur l'opportunité d'une visite préalable. Elle m'a donné une vraie comédie avec les petites tartuferies de sa joie : « Je ne veux pas faire de raideur avec la duchesse... Je ne veux pourtant pas non plus me jeter à sa tête ou plutôt à ses pieds! Qu'en

pensez-vous? » Moi, je lui ai conseillé gentiment ce qu'elle désirait, c'est-à-dire de courir chez madame de Morvan, et je lui ai même promis de l'accompagner.

MADAME HÉLIER.

Elle n'ose pas y aller seule?

CATHERINE.

Elle est si émue!

MADAME HÉLIER.

Elle qui se moquait tant de la duchesse!

CATHERINE.

Comme les poltrons du danger. Mais je ne l'ai pas chicanée là-dessus, et, quoique cette visite ne m'amuse guère... Bah! tout m'amuse aujourd'hui.

MADAME HÉLIER.

A quelle heure irez-vous?

CATHERINE.

Dès que madame la comtesse aura achevé sa toilette.

MADAME HÉLIER.

Et la vôtre?

CATHERINE.

J'ai bien le temps! Octavie ne sera pas prête de sitôt. Elle se prépare avec recueillement au grand acte qu'elle va accomplir.

MADAME HÉLIER.

Pourvu qu'elle ne se couvre pas de bijoux?

CATHERINE.

Non, non, elle est fine, elle médite une toilette tran-

quille. Elle aura très grand air. Elle est vraiment bien belle; elle a beaucoup d'esprit au milieu de ses travers... et je crois que cette petite satisfaction de vanité va la rendre tout à fait bonne.

MADAME HÉLIER.

Vous êtes dans un jour de bienveillance.

CATHERINE.

Il fait si beau temps! Je me suis promenée ce matin une heure dans le jardin... Que c'est charmant, le soleil d'hiver! quelle protestation de la vie contre la mort! Je suis d'une gaieté folle et je voudrais voir tout le monde heureux autour de moi. Que manque-t-il à votre bonheur, ma bonne Hélier?

MADAME HÉLIER.

Rien, puisque vous êtes contente.

CATHERINE.

Ce doit être votre anniversaire aujourd'hui?

MADAME HÉLIER.

Pas que je sache.

CATHERINE.

Alors, c'est votre fête?

MADAME HÉLIER.

Non plus.

CATHERINE.

C'est égal, je vous la souhaite bonne et heureuse. (Elle l'embrasse.) Vous avez perdu votre bague, l'autre jour; je l'ai retrouvée.

Elle retire une bague de son doigt et la lui donne.

MADAME HÉLIER.

Ma bague portait une simple turquoise.

CATHERINE.

Elle l'a changée en route contre un rubis; regardez comme les voyages... A propos, est-ce que votre frère en veut à ce jeune homme?

MADAME HÉLIER.

D'avoir refusé sa proposition? Pas du tout... Il s'intéresse tellement à lui, au contraire, qu'il s'occupe depuis ce matin de lui récolter des souscriptions. Il sort d'ici. Il a déjà quarante mille francs! Il espère en avoir cent mille ce soir.

CATHERINE.

Vraiment?

MADAME HÉLIER.

Le pauvre homme me disait en s'essuyant le front : « J'ai tant couru que mon bon ange avait de la peine à me suivre! »

CATHERINE.

Je lui en sais bon gré. Je ne saurais vous dire combien je m'intéresse à ce pauvre M. Jacques. Il me semble que je le connais... Une espèce d'Hercule, brusque et tendre. Est-ce maternel, est-ce héroïque ce mot : « Tu n'es pas de force à me porter!... » Il m'a fait chaud au cœur... C'est beau, l'amitié de ces deux hommes!

MADAME HÉLIER.

Je crois que M. Jacques vaut mieux que l'autre.

CATHERINE, vivement.

Pourquoi donc?

MADAME HÉLIER.

L'autre se laisse porter.

CATHERINE.

Oui, mais il va chercher son ami au péril de sa vie... Allez, ce sont des âmes bien trempées, des hommes d'un autre temps. (Montrant la panoplie.) Il a dû battre des cœurs comme ceux-là sous cette cuirasse ! et ce haubert abritait des têtes moins pleines!

MADAME HÉLIER.

Faut-il vraiment être si savant pour voyager ?

CATHERINE.

Mais le moins qu'il faille savoir, ma chère, c'est l'astronomie, la minéralogie, la géologie, la botanique, un peu de médecine et plusieurs langues. Et tout cela ne sert de rien si on n'est pas un homme de main et de résolution ; il faut savoir encore tuer un lion et étrangler un nègre au besoin.

MADAME HÉLIER, à part.

Quel enthousiasme !

SIMON, annonçant.

M. le vicomte de Valtravers.

SCÈNE II

LES MÊMES, ADHÉMAR.

CATHERINE.

Bonjour, mon cousin... Vous arrivez bien : contez-moi

des balivernes.... Je suis en humeur de rire. Mais quel air sérieux!

ADHÉMAR, bas.

J'ai à vous parler. Éloignez la vieille dame, je vous prie.

CATHERINE.

Madame Hélier, mon cousin a des confidences à me faire. Vous le gênez.

ADHÉMAR.

Mille pardons, madame... mais c'est la vérité.

MADAME HÉLIER.

Rien de plus naturel, monsieur le vicomte. (A part.) S'il pouvait regagner du terrain, le pauvre chérubin!

Elle sort.

CATHERINE.

Nous sommes seuls... Parlez.

ADHÉMAR.

Je viens vous dire adieu, ma chère cousine.

CATHERINE.

Adieu?

ADHÉMAR.

Vous avez assez étudié mon caractère; il ne peut pas vous convenir, et vous me renvoyez à mes parents.

CATHERINE.

Comment, mon pauvre Adhémar! seriez-vous déjà à sec? Par quel hasard?

ADHÉMAR.

Une fatalité! J'avais un souper, hier soir, comme je vous l'ai dit. J'y entraîne Champlion...

CATHERINE.

Ah!... Il y avait... des dames?

ADHÉMAR, d'un air prude.

Jamais de la vie! Des huîtres et des bécasses, personne autre... Tout se passe très bien : une gaieté de bon ton, des vins exquis... Je fais de la propagande à Champlion; je lui ramasse dix souscriptions...

CATHERINE.

C'est bien.

ADHÉMAR.

J'étais enchanté, car je l'adore, cet être-là!

CATHERINE.

Déjà!

ADHÉMAR.

Ah! quand vous le connaîtrez mieux!.. Voilà un guerrier qui ne met pas son panache! Il est simple, il est doux, et il parle de sa pauvreté avec si bonne grâce, et de vous avec tant de respect!

CATHERINE.

Ah! vous avez parlé de moi?

ADHÉMAR.

Les oreilles ne vous ont-elles pas tinté? J'ai fait votre éloge à Champlion depuis le café Anglais jusqu'à la Madeleine, aller et retour... C'est même ce qui m'a perdu. Cette conversation m'avait animé; au lieu d'aller me

coucher comme un bon père de famille, je suis monté au Cercle; j'ai trouvé une partie engagée, d'Estrigaud taillait la banque; j'aurais dû me méfier de sa veine.

CATHERINE.

Est-ce qu'il est déloyal, même au jeu?

ADHÉMAR.

Non, mais il a une chance de... pendu! (A part.) C'est ma faute. (Haut.) Je fais un louis, et, une demi-heure après, je perdais quinze mille francs sur parole... le reste de mes écus.

CATHERINE.

Pauvre garçon!

ADHÉMAR.

Le pire de l'affaire, c'est qu'il va falloir tout déclarer à ce bon M. de Sainte-Agathe.

CATHERINE.

Pourquoi?

ADHÉMAR.

N'est-ce pas lui qui a mes fonds? Il ne m'a encore remis que deux mille francs, avec force recommandations d'économiser; quand il saura que j'ai grignoté le reste dans son tiroir... quel quart d'heure!

CATHERINE.

On dirait qu'il vous fait peur!

ADHÉMAR.

Peur, non! mais il m'a tant corrigé quand j'étais petit, qu'il m'en reste un respect involontaire... oh! bien involontaire!

CATHERINE.

Pourquoi n'êtes-vous pas mon frère au lieu d'être mon cousin ! je pourrais payer vos dettes.

ADHÉMAR.

Merci ; mais, si j'étais votre frère, je serais aussi riche que vous.

CATHERINE.

C'est vrai... et vous auriez bien de la peine à faire des dettes.

ADHÉMAR.

Oh ! — on ne fait pas ces choses-là soi-même... (A part.), et, en s'adressant aux bonnes faiseuses...

UN DOMESTIQUE.

Madame la comtesse fait demander si mademoiselle est prête.

CATHERINE.

Dans un moment.

Le domestique sort.

ADHÉMAR.

Vous sortez ?

CATHERINE.

Oui, j'accompagne Octavie chez la duchesse de Morvan.

ADHÉMAR.

Bon ! Champlion va trouver visage de bois.

CATHERINE.

Il doit venir ?

ADHÉMAR.

Cela vous étonne ?

CATHERINE.

Non... c'est tout simple. — Je ne sortirai pas. — Attendez-moi là, le temps de monter chez Octavie pour m'excuser moi-même. Attendez-moi...

Elle sort.

ADHÉMAR, seul.

On tient à la visite de Champlion... c'est assez naturel. (S'approchant de la table.) La carte d'Afrique ?.. (Regardant les livres.) Le *Voyage* du docteur Barth au lac Tchad... le *Voyage* du docteur Barker et de sa jeune femme à l'Albert-'Nyanza... Diable! on travaille sérieusement la géographie depuis hier! est-ce que par hasard l'invulnérable Catherine?... J'en serais bien content..

UN DOMESTIQUE, à champlion sur la porte.

Mademoiselle prie monsieur de vouloir bien l'attendre un instant.

SCÈNE III

CHAMPLION, ADHÉMAR, puis CATHERINE.

CHAMPLION.

Vous, mon cher?

ADHÉMAR.

J'avais annoncé votre visite, comme vous voyez.

CHAMPLION.

Je suis charmé de vous trouver là... J'étais assez embarrassé de ma contenance, je l'avoue.

ADHÉMAR.

Décidément, les dames vous intimident ! Vous m'amusiez hier au soir avec ces demoiselles !

CHAMPLION.

Ne parlons pas de ces personnes-là ici... c'est une profanation.

ADHÉMAR.

C'est juste ! Respectons le temple.

CHAMPLION.

Riez ! Vous êtes un familier du lieu. Mais, moi, je n'y entre pas sans une crainte superstitieuse... Quel est ce portrait ?

ADHÉMAR.

Le chancelier de Birague.

CHAMPLION.

Il doit être bien étonné de me voir là.

ADHÉMAR.

Voulez-vous que je vous présente ?

CHAMPLION, riant.

Non pas ! Il croirait que je lui fais des excuses et il se tromperait. La noblesse ne m'impose que chez les femmes.

ADHÉMAR.

Jeunes et belles.

CHAMPLION.

Vous me persuaderiez difficilement que vous et moi, mon cher vicomte, nous ne sommes pas de la même race ;

mais je suis tout prêt à croire que votre cousine est d'une race supérieure; elle en porte l'empreinte sur toute sa personne.

ADHÉMAR.

Tandis que, moi, j'ai l'air...

CHAMPLION.

D'un simple mortel comme moi.

ADHÉMAR.

Voici la déesse.

Catherine entre.

CATHERINE.

Vous êtes bien aimable, monsieur, de m'avoir attendue. Vous m'apportez de bonnes nouvelles, je le sais.

CHAMPLION.

Oui, mademoiselle... Votre généreuse parole m'a porté bonheur; on dirait que la France l'a entendue. La souscription à peine ouverte, commence à se couvrir.

CATHERINE.

Et j'en suis charmée... Non que je n'eusse été très fière de subvenir seule aux frais de votre expédition, mais l'indifférence de mon pays m'eût humiliée pour lui.

CHAMPLION.

Je commence à croire, au train dont vont les choses, qu'il ne vous restera rien à faire.

CATHERINE.

Tant pis.

CHAMPLION.

Mais je ne vous en serai pas moins reconnaissant que si vous aviez tout fait.

Silence.

ADHÉMAR, à part.

Je dois les gêner.

CATHERINE.

Quand faut-il que vous preniez la mer?

CHAMPLION.

Dans deux mois, sous peine de perdre un an.

CATHERINE.

Quel temps demandent vos préparatifs?

CHAMPLION.

Six semaines au moins.

CATHERINE.

La souscription sera donc close dans quinze jours au plus... et je saurai alors la part qui m'en revient.

ADHÉMAR.

Adieu, cousine.

CATHERINE.

Vous nous quittez?

ADHÉMAR.

Oui... Quelques courses indispensables... — Adieu, mon cher ami.

CATHERINE.

Mais je vous reverrai?

ADHÉMAR.

Sans doute, je ne suis pas encore parti.

Il sort.

CHAMPLION.

Brave garçon !

CATHERINE, après un silence, s'approchant de la table, où est la carte d'Afrique.

Prendrez-vous par le désert Libyen ?

CHAMPLION.

Oui, mademoiselle.

CATHERINE, suivant sur la carte.

C'est ce que je pensais.

CHAMPLION.

Je gagne ainsi plus de cent lieues, et, tombant sur Wara, à la sortie du désert, j'ai la chance de m'en emparer par un coup de main.

CATHERINE.

C'est là que vous retrouverez votre ami ?

CHAMPLION.

Sans aucun doute ! à moins... mais je ne veux pas m'arrêter à cette idée-là.

CATHERINE.

Quoi donc ?

CHAMPLION.

Je tremble qu'à la première halte des fuyards, ne me voyant plus, il ne soit retourné sur le champ de bataille.

CATHERINE.

C'est ce que vous auriez fait à sa place ?

CHAMPLION.

Évidemment... Il aurait été pris, et alors... Ah ! s'ils me l'ont tué, comme je le vengerai !

CATHERINE.

Non, monsieur, j'en ai la conviction. Dieu protège les amitiés comme la vôtre. Vous croyez en Dieu, n'est-ce pas ?

CHAMPLION.

Comment n'y croirais-je pas ? Je l'ai vu... derrière la mort.

UN DOMESTIQUE, annonçant.

M. le baron d'Estrigaud.

SCÈNE IV

CATHERINE, CHAMPLION, D'ESTRIGAUD.

CATHERINE, à part.

C'est de l'impudence !

D'ESTRIGAUD, à part.

L'avis de la comtesse était bon... j'arrive à temps.

CATHERINE, à d'Estrigaud.

Vous venez sans doute, monsieur, reprendre le livre d'heures que vous avez oublié ici ?

D'ESTRIGAUD.

Mais... il est à vous, mademoiselle; ne m'avez-vous pas fait la grâce de l'accepter?

CATHERINE.

C'est un malentendu de plus. J'aurais dû penser à le faire remettre chez vous; mais, veuillez attendre un instant, je vais vous l'envoyer. — Pardon, monsieur Champlion.

D'ESTRIGAUD.

M. Champlion? l'explorateur du Wadaï! Je vous en prie, mademoiselle, faites-moi l'honneur de me présenter.

CATHERINE, après une hésitation, à Champlion.

M. le baron d'Estrigaud.

CHAMPLION.

Monsieur!

D'ESTRIGAUD.

Je suis heureux de vous rencontrer, monsieur, pour vous exprimer ma sympathie. Tous les gens de cœur doivent s'associer à votre entreprise, et je vous prie de me compter au nombre de vos souscripteurs.

CHAMPLION.

Je suis très touché, monsieur, et très reconnaissant.

D'ESTRIGAUD.

C'est nous qui vous devons de la reconnaissance quand vous portez si loin, au péril de votre vie, le drapeau de la civilisation. Permettez-moi de vous offrir la main; si ce n'est pas encore celle d'un ami, c'est au moins celle d'un admirateur sincère.

CHAMPLION.

Le mot est bien gros, monsieur.

CATHERINE, à part.

Où veut-il en venir?

D'ESTRIGAUD, à part.

Elle reste. (Haut.) Veuillez m'inscrire pour deux cents louis.

CHAMPLION.

Deux cents louis, monsieur ! vous êtes magnifique.

D'ESTRIGAUD.

Je voudrais être assez riche pour prendre à votre expédition la part royale qu'y prend mademoiselle; mais, qui sait? je vous y demanderai peut-être la part du soldat.

CHAMPLION.

Quoi! monsieur le baron, vous quitteriez Paris?

D'ESTRIGAUD.

Cela vous étonne? Ah! puissiez-vous ne jamais les connaître, les douleurs qui font de l'exil un refuge! Oui, cette vie de périls et d'aventures qui retrempe un homme, le réconcilie avec lui-même et lui rend sa propre estime... voilà ce qu'il me faut.

CATHERINE, à part.

Ah ! je comprends.

CHAMPLION.

Sa propre estime?

D'ESTRIGAUD.

Ne vous méprenez pas, monsieur; le compagnon que

je vous offre n'a pas forfait à l'honneur. Et, pourquoi ne vous le dirais-je pas? j'ai eu le malheur de méconnaître et d'offenser une femme digne de tout mon amour et de tout mon respect.

CHAMPLION, étonné.

Monsieur...

D'ESTRIGAUD.

Que feriez-vous à ma place?

CHAMPLION.

Je l'ignore, n'ayant jamais eu ce malheur-là; mais il me semble que j'implorerais mon pardon.

D'ESTRIGAUD.

Et si elle ne voulait pas vous entendre? si elle se retirait quand vous paraissez? si elle mettait un mur de glace entre elle et votre désespoir?

CHAMPLION.

Il n'est pas de ressentiment que ne désarme un repentir sincère.

D'ESTRIGAUD.

Ah! vous ne doutez pas, vous, de la sincérité de mes remords!

CHAMPLION.

Il est difficile d'en douter devant la résolution qu'ils vous inspirent.

D'ESTRIGAUD, lui montrant Catherine.

Dites-le-lui donc!

CHAMPLION.

C'est mademoiselle?..

CATHERINE, à d'Estrigaud.

Puisque les masques sont tombés, vous comprenez, monsieur, que la situation ne peut durer un instant de plus.

D'ESTRIGAUD, à Champlion.

Dites à mademoiselle, dites-lui, je vous en conjure, que je ne l'ai offensée que par excès d'amour.

CHAMPLION, très sèchement.

Mais dites-le vous-même...

CATHERINE.

Finissons cette comédie, monsieur; j'ai un livre à vous rendre je vais vous l'envoyer.

Elle sort.

SCÈNE V

CHAMPLION, D'ESTRIGAUD.

D'ESTRIGAUD.

Comment vous remercier d'avoir si bien plaidé ma cause?

CHAMPLION.

Savez-vous, monsieur, que vous m'avez fait jouer un rôle ridicule.

D'ESTRIGAUD, à part.

Je ne suis pas venu pour autre chose. (Haut.) En quoi donc? Nous ne sommes pas rivaux, je présume?

CHAMPLION.

Non, certes; mais vous vous êtes servi de moi pour couvrir un procédé inqualifiable.

D'ESTRIGAUD.

Mademoiselle de Birague vous a-t-elle chargé de le qualifier? Prenez-vous fait et cause pour elle?

CHAMPLION.

Vous savez bien que je n'en ai pas le droit.

D'ESTRIGAUD.

Alors, mon cher...

CHAMPLION, vivement.

« Mon cher! » A qui croyez-vous donc parler? Votre familiarité me déplaît, monsieur.

D'ESTRIGAUD.

Ah! ah! c'est une querelle que vous cherchez? Je vous la refuse, n'ayant pas envie de jouer votre jeu.

CHAMPLION.

Mon jeu? Que voulez-vous dire?

D'ESTRIGAUD.

Que les quatre cent mille francs de mademoiselle de Birague vous ont mis l'eau à la bouche, et qu'un petit duel en son honneur achèverait de tourner la tête à ses millions.

CHAMPLION.

Quel misérable êtes-vous donc?

D'ESTRIGAUD.

Ah! prenez garde! je n'ai pas l'habitude de traiter les affaires d'argent par l'épée; mais, si vous m'y forcez, je

vous préviens que je serai brutal comme un chiffre !.. Je vous tuerai !

CHAMPLION.

Aussi fanfaron qu'insolent !

D'ESTRIGAUD.

Vous y tenez. Tant pis pour vous. J'attends vos témoins.

SCÈNE VI

Les Mêmes, PRÉVENQUIÈRE.

PRÉVENQUIÈRE, sur la porte.

M. d'Estrigaud?... M. Champlion?...

D'ESTRIGAUD.

Vous vous intéressez à ce jeune homme, monsieur le comte? Dites-lui donc qu'on ne cherche pas querelle au baron d'Estrigaud, quand on n'a pas vingt ans de salle.

Il sort.

SCÈNE VII

PRÉVENQUIÈRE, CHAMPLION.

PRÉVENQUIÈRE.

Qu'est-ce que c'est que cette querelle que vous lui cherchez?

CHAMPLION.

Pardon! C'est bien lui qui m'a insulté.

Catherine entre par la gauche et reste sur le seuil.

PRÉVENQUIÈRE.

Comment cela?

CHAMPLION.

Ne vient-il pas de me...? (Se contenant.) Enfin, il m'a appelé *mon cher*; sa familiarité m'a déplu, nous nous sommes échauffés... et voilà!

PRÉVENQUIÈRE.

C'est absurde! c'est insensé!

SCÈNE VIII

LES MÊMES, CATHERINE.

CATHERINE, descendant en scène.

Monsieur Champlion... c'est pour moi que vous vous battez!

CHAMPLION.

A quel propos?

PRÉVENQUIÈRE.

Pour toi, chère enfant? Quelle idée!

CATHERINE.

Je sais ce que je dis. Le baron a eu l'impudence de se présenter chez moi après que je lui avais signifié de n'y plus reparaître. Je lui ai épargné l'affront de le chasser en présence de monsieur, et j'ai eu tort, car il a été devant lui d'une suprême inconvenance.

CHAMPLION, contraint.

Je ne m'en suis pas aperçu. Il m'a paru, au contraire, parfaitement respectueux dans la forme; quant au fond... je n'étais pas juge.

CATHERINE.

Alors, pourquoi lui avez-vous cherché querelle?

CHAMPLION.

Je n'ai pas cherché, j'ai rencontré; mais je vous supplie de croire que vous n'êtes pour rien en tout cela.

PRÉVENQUIÈRE.

Je le veux bien; mais, quand mademoiselle de Birague s'y trompe, on peut s'y tromper, et vous lui devez, vous devez à tous les siens de ne pas l'exposer à la malignité du monde.

CHAMPLION.

La malignité de votre monde ne daignerait certainement pas s'exercer à mon sujet. Je suis un trop mince personnage pour qu'elle m'honore de son attention.

PRÉVENQUIÈRE.

Pas au moment où votre nom occupe tout Paris.

CHAMPLION.

D'ailleurs, il y a un moyen bien simple de fermer la bouche aux plus malveillants. Si mademoiselle de Birague venait à être offensée, quel serait son champion naturel? Vous, monsieur le comte!

PRÉVENQUIÈRE.

Comment, moi?

CHAMPLION.

N'êtes-vous pas son tuteur, son second père? Eh bien,

faites-moi l'honneur de me servir de témoin : personne ne supposera que vous m'ayez cédé votre place.

PRÉVENQUIÈRE.

J'entends bien, c'est un palliatif; mais mieux vaudrait encore arranger l'affaire.

CHAMPLION.

Nous aurons plus tôt fait de la vider. Les suites n'en sauraient être plus sérieuses que le motif.

PRÉVENQUIÈRE.

Est-ce qu'on peut savoir?... Une fois sur le terrain, il suffit d'un coup malheureux!

CHAMPLION.

Eh bien, quoi?.. Je suis honteux, mademoiselle, de parler de ces choses-là devant vous.

CATHERINE.

Ne vous excusez pas: on parle de ces choses-là devant mademoiselle de Birague. Mais vous n'avez pas le droit d'exposer votre vie, monsieur Champlion; elle appartient à votre ami.

CHAMPLION.

Jacques! je l'avais oublié.

PRÉVENQUIÈRE.

C'est le moment d'y songer. Donnez-moi carte blanche et je cours...

CHAMPLION.

Impossible! Jacques lui-même ne le voudrait pas.

PRÉVENQUIÈRE.

En vérité, mon cher enfant, s'il n'y a entre vous et M. d'Estrigaud que ce que nous savons...

CHAMPLION, d'une voix brève.

Il y a autre chose.

CATHERINE.

Mais qu'y a-t-il? Parlez.

CHAMPLION.

Je ne peux pas vous le dire.

CATHERINE.

Vous voyez bien que l'affaire est plus grave que vous ne l'avouez! N'espérez pas nous donner le change... Un duel entre M. d'Estrigaud et vous, c'est un duel à mort.

CHAMPLION.

Pourquoi donc?

CATHERINE.

Je ne peux pas non plus vous le dire; mais je le sens, mais j'en suis sûre!

CHAMPLION, souriant.

En tout cas, j'ai échappé à d'autres dangers.

PRÉVENQUIÈRE.

Quel est votre second témoin? Si vous n'avez personne en vue, prenez Adhémar.

CATHERINE.

Il est bien jeune.

PRÉVENQUIÈRE.

Peut-être; mais la présence de ton fiancé sur le terrain importe encore plus que la mienne à ta situation.

Sur le mot *fiancé*, Champlion regarde Catherine qui baisse les yeux.

CHAMPLION, très froid.

M. le comte a raison.

PRÉVENQUIÈRE.

Rendez-vous chez moi dans une heure. Je cours chez Adhémar.

SCÈNE IX

CATHERINE, CHAMPLION.

CHAMPLION, saluant.

Mademoiselle...

CATHERINE.

Un dernier mot, monsieur... Le vicomte Adhémar n'est pas mon fiancé.

CHAMPLION.

Comment ?

CATHERINE.

Que Dieu vous garde !

Elle lui tend la main, il l'effleure de la sienne et s'incline profondément.

ACTE QUATRIÈME

Chez M. de Sainte-Agathe. — Un petit salon d'hôtel garni, propre mais froid à l'œil. — Porte au fond, donnant sur un palier. — Au fond, à gauche une cheminée dans un pan coupé. — Une table au premier plan à droite.

SCÈNE PREMIÈRE

SAINTE-AGATHE, assis près de la table, relisant une lettre qu'il vient d'écrire et qu'UN GARÇON D'HOTEL attend debout au fond.

« Votre très obéissant et très indigne serviteur, ALPHONSE. Mes respects à tous ces messieurs d'Uzès. — *Post-Scriptum.* J'ai reçu, ce matin, les dernières pièces concernant le sieur d'Estrigaud. Je lui ai donné rendez-vous et je l'attends d'ici à une heure. » (Parlé.) Il ne manquera pas de venir, j'ai piqué sa curiosité. (Reprenant sa lecture.) « Une seconde lettre vous dira le résultat de l'entrevue ; mais il n'est pas douteux et vous pouvez considérer le mariage d'Adhémar comme chose faite. » (Il plie la lettre et met l'adresse. — Au garçon.) A la poste tout de suite. Il faut que cela parte aujourd'hui. Voici pour vous.

Il lui donne la pièce.

OCTAVIE, en dehors.

M. de Sainte-Agathe ?

Le garçon lui montre la chambre, s'efface sur la porte pour la laisser passer et sort.

SCÈNE II

SAINTE-AGATHE, OCTAVIE.

SAINTE-AGATHE.

Vous, madame ? Quel bon vent... ?

OCTAVIE.

Oh ! vent du nord... brrr !...

SAINTE-AGATHE.

Chauffez-vous donc... (Il la fait asseoir près de la cheminée.) Mille pardons ! mon feu s'est éteint.

Il met une bûche dans la cheminée et prend le soufflet.

OCTAVIE.

Ne prenez pas tant de peine... je ne fais qu'entrer et sortir. Je viens vous remercier...

SAINTE-AGATHE.

Et de quoi, mon Dieu ?

OCTAVIE.

D'avoir fait ma paix avec la duchesse. Je la quitte à l'instant. Elle m'a reçue, grâce à vous, de la façon la plus charmante.

SAINTE-AGATHE.

Oh! grâce à moi...

OCTAVIE.

Elle fait le plus grand cas de vous et de votre famille. Elle parle surtout de monseigneur Ambroise, votre frère, avec un véritable enthousiasme. — Elle le compare à Fénelon.

SAINTE-AGATHE.

A Fénelon? c'est beaucoup. La modestie de mon frère protesterait.

OCTAVIE.

Mais la vôtre peut accepter.

SAINTE-AGATHE.

Heu! heu!... Ainsi, vous avez trouvé la duchesse telle que vous la souhaitiez?

OCTAVIE.

« Je sais, m'a-t-elle dit, je sais par M. de Sainte-Agathe combien vous vous intéressez au mariage de Catherine avec son cousin. Tout le faubourg vous est reconnaissant de ce zèle. Vous êtes définitivement des nôtres... » Paroles qui m'ont été au cœur et dont je serai digne, je vous le promets; car ma gratitude...

SAINTE-AGATHE.

Vous ne devez rien qu'à vous-même, madame. Je me suis borné à dire la vérité.

OCTAVIE.

La vérité du lendemain.

SAINTE-AGATHE.

Le sage n'en dit pas d'autres. Je savais bien que

votre amitié pour M. d'Estrigaud ne tiendrait pas contre les devoirs de votre nom.

OCTAVIE.

D'ailleurs, le baron n'est plus en ligne à l'heure qu'il est, et ce n'est pas lui que je desservirai en servant votre élève... vous vous en doutez bien?

SAINTE-AGATHE.

Est-ce que le voyageur a fait de nouveaux progrès?

OCTAVIE.

J'en ai peur; jugez-en : Catherine devait m'accompagner chez la duchesse; on lui annonce la visite de M. Champlion; changement à vue! Elle vient s'excuser avec une joie si peu dissimulée, que... que j'ai fait tenir un avis au baron, je le confesse.

SAINTE-AGATHE.

Peu importe.

OCTAVIE.

Je ne m'intéressais pas encore au vicomte.

SAINTE-AGATHE.

Le baron n'est pas dangereux... Cet aventurier, voilà le danger, vous avez raison! Merci du renseignement.

OCTAVIE.

En tout cas, disposez de moi.

SAINTE-AGATHE.

A charge de revanche... C'est entendu. (Ils se donnent la main. On frappe.) Permettez-moi d'aller ouvrir, madame... Je suis mon seul domestique.

SCÈNE III

OCTAVIE, MADAME HÉLIER, SAINTE-AGATHE.

MADAME HÉLIER, entrant précipitamment.

Ah ! si vous saviez... (Sainte-Agathe l'embrasse.) Vous n'êtes donc pas seul?

SAINTE-AGATHE.

Vous voyez.

OCTAVIE.

Mais vous êtes tout épouffée... Qu'y a-t-il donc?

MADAME HÉLIER.

Rien. J'ai monté vite.

SAINTE-AGATHE.

Vous pouvez parler devant madame. Elle est entièrement dans les intérêts d'Adhémar.

OCTAVIE.

Entièrement, ma bonne madame Hélier.

MADAME HÉLIER.

Eh bien, M. Champlion vient de se rencontrer chez Catherine avec M. d'Estrigaud. Le baron a été inconvenant, à ce qu'il paraît; M. Champlion a pris fait et cause; enfin, ils vont se battre.

SAINTE-AGATHE.

Champlion et d'Estrigaud ?

MADAME HÉLIER.

Catherine, très émue, entendez-vous, très émue ! m'a raconté la chose. J'ai jeté un châle sur mes épaules, j'ai pris un fiacre, et me voilà.

SAINTE-AGATHE.

Vous avez bien fait de ne pas perdre une minute. C'est très grave.

MADAME HÉLIER.

Elle est dans un état de trouble où je ne l'ai jamais vue.

OCTAVIE.

Si le duel a lieu, voilà Catherine compromise avec un homme pour qui elle n'a déjà que trop de penchant.

SAINTE-AGATHE.

Je dois justement voir le baron. Ce duel n'aura pas lieu, j'en réponds. Il ne faut pas qu'il ait lieu. Blessé, elle l'épouse ; mort, elle le pleure ! — Quel est le motif apparent de la querelle ? Il doit être futile.

MADAME HÉLIER.

Le baron a appelé M. Champlion *mon cher*.

OCTAVIE.

Voilà un mot facile à retirer.

SAINTE-AGATHE.

Allez vite rassurer Catherine. Ne la laissons pas une minute de plus sous le coup d'une inquiétude si propre à développer une inclination naissante.

OCTAVIE.

Vous n'avez pas d'instructions à me donner ?

SAINTE-AGATHE.

Pas pour le moment. Voyons venir. En attendant, faites avec Catherine de la médecine expectante...

MADAME HÉLIER.

Des calmants...

OCTAVIE.

Des réfrigérants. Au revoir, cher monsieur.

MADAME HÉLIER.

Bientôt, Alphonse.

Elles sortent.

SCÈNE IV

SAINTE-AGATHE, seul.

Arrêter ce duel... je le peux... Mais n'y a-t-il pas un meilleur parti à en tirer? C'est évident! Il ne suffit pas d'empêcher Catherine d'être compromise par Champlion; il faut qu'elle le soit par Adhémar : c'est au vicomte qu'appartient ce duel, au parent, au prétendant officiel de l'offensée. — Oui, mais s'il allait se faire tuer? Le baron a la main malheureuse... Suis-je simple! J'oublie qu'il va m'appartenir. Il mettra le bras en écharpe au vicomte... une grâce de plus! et le père sera enchanté que le fils ait fait ses preuves à si bon marché. (La porte s'ouvre, Prévenquière paraît.) Monsieur de Prévenquière!

SCÈNE V

SAINTE-AGATHE, PRÉVENQUIÈRE, ADHÉMAR.

PRÉVENQUIÈRE.

Je vous amène un grand coupable, mon pauvre monsieur de Saint-Agathe.

SAINTE-AGATHE.

Qui cela? le vicomte?

PRÉVENQUIÈRE.

Lui-même. Il m'a fait toute sa confession en chemin, elle a été longue! Mais je l'ai morigéné de la belle façon; tout ce que vous pourriez lui dire, je le lui ai dit; ainsi, ne vous mettez pas en frais de sévérité.

SAINTE-AGATHE.

Mais qu'a-t-il fait?

PRÉVENQUIÈRE.

Son père vous avait confié une somme de cinquante mille francs pour subvenir à ses dépenses?

SAINTE-AGATHE.

Et le mettre à même de soutenir son rang.

PRÉVENQUIÈRE.

Il en a mangé les trois quarts.

SAINTE-AGATHE.

Ce n'est pas possible! Je ne lui ai encore remis que cent louis.

PRÉVENQUIÈRE.

Oui; mais, comme il craignait vos justes remontrances, il a eu recours à des usuriers.

SAINTE-AGATHE.

Sainte Vierge! Et où en a-t-il trouvé?

ADHÉMAR, les yeux baissés.

On m'a donné des adresses.

PRÉVENQUIÈRE.

Et il a fait pour trente-cinq mille francs de billets.

SAINTE-AGATHE.

En croirai-je mes oreilles?

ADHÉMAR.

Hélas!

SAINTE-AGATHE

Et à quoi avez-vous pu dépenser tout cela en si peu de temps? Je ne vous connais pas de vices.

ADHÉMAR.

Je ne m'en connaissais pas non plus; mais il paraît que j'en avais.

SAINTE-AGATHE, à Prévenquière.

Malheureux enfant! Qu'a-t-il fait de sa robe d'innocence!

ADHÉMAR, à part.

Elle n'est plus mettable.

SAINTE-AGATHE.

Moi qui aurais répondu de vous corps pour corps! moi qui, dans ma confiance aveugle, ne croyais pas avoir besoin de vous surveiller!

ADHÉMAR.

C'est ce qui m'a perdu.

SAINTE-AGATHE.

C'est ma faute, n'est-ce pas? Trente-cinq mille francs!

PRÉVENQUIÈRE.

Si c'était tout!

SAINTE-AGATHE.

Quoi encore?

PRÉVENQUIÈRE.

Il a perdu cette nuit quinze mille francs au jeu.

SAINTE-AGATHE.

Au jeu! Tous les vices alors!

ADHÉMAR.

Presque.

PRÉVENQUIÈRE.

Il avoue au moins. Que sa sincérité vous désarme.

SAINTE-AGATHE.

Je payerai.

ADHÉMAR, à part.

Comme il est coulant!

PRÉVENQUIÈRE.

Vous savez que les dettes de jeu se payent dans les vingt-quatre heures?

SAINTE-AGATHE.

J'ai donc jusqu'à ce soir.

PRÉVENQUIÈRE.

Mais il y a une circonstance particulière qui nous oblige à vous demander la somme tout de suite. Le créancier d'Adhémar est le baron d'Estrigaud...

SAINTE-AGATHE.

D'Estrigaud!.. Je trouverai donc toujours cet homme sur ma route! (A Adhémar.) Je le verrai aujourd'hui même et je le rembourserai.

ADHÉMAR.

Je vous en prie, car il se bat avec Champlion, et...

SAINTE-AGATHE.

Vous le saviez aussi?

ADHÉMAR.

Et je ne peux pas être à la fois son débiteur et le témoin de son adversaire.

SAINTE-AGATHE.

Comment, monsieur le vicomte, votre fiancée est insultée et vous laissez à un autre le soin de la compromettre?

ADHÉMAR.

On ne m'avait pas dit cela. Est-ce exact, monsieur le comte?

PRÉVENQUIÈRE.

Pas le moins du monde. Autrement le champion naturel de Catherine, c'est moi, et je vous prie de croire que je n'aurais cédé à personne le droit de la protéger.

SAINTE-AGATHE.

Cependant mademoiselle de Birague est convaincue qu'elle est la véritable cause de ce duel.

PRÉVENQUIÈRE.

Je sais bien; mais Champlion nie comme un beau diable.

SAINTE-AGATHE.

A qui fera-t-il croire qu'il se bat parce qu'on l'a appelé *mon cher*?

PRÉVENQUIÈRE.

Il répond à cela qu'il y a entre le baron et lui une chose que nous ne pouvons savoir.

SAINTE-AGATHE.

Il a dit cela devant mademoiselle de Birague?

PRÉVENQUIÈRE.

Sans doute.

SAINTE-AGATHE.

Et elle persiste à se regarder comme l'héroïne du duel?

ADHÉMAR, à part.

Elle l'est!

PRÉVENQUIÈRE.

Vous savez, les femmes!

SAINTE-AGATHE.

Mon pauvre vicomte, votre mariage est en train de vous échapper.

ADHÉMAR.

Je le sais bien. Ma cousine m'a déclaré aujourd'hui même qu'il n'y fallait plus penser.

SAINTE-AGATHE.

Elle vous a déclaré...?

ADHÉMAR.

Oui, mon caractère ne lui convient pas.

SAINTE-AGATHE.

Parce qu'elle vous prend pour une colombe! mais, grâce au ciel, on peut lui prouver... Quand je dis *grâce au ciel*, monsieur, c'est que je reconnais un dessein de la Providence dans des égarements passagers qui sont peut-être le chemin d'un cœur où vous êtes appelé à rapporter la lumière. Poussez donc plus avant dans cette voie mystérieuse; revendiquez le détestable honneur d'un duel...

PRÉVENQUIÈRE.

Sous quel prétexte? Je vous répète que Catherine n'est pas en cause.

SAINTE-AGATHE.

Il y a doute, profitons-en. (A Adhémar.) Épousez sa querelle, croyez-moi. C'est toujours un commencement d'épousailles.

ADHÉMAR.

Oui, mais qui ne veut pas la fin... ne veut pas les moyens.

SAINTE-AGATHE.

Vous ne voulez pas?

ADHÉMAR.

Ni vous non plus, par l'excellente raison que ma cousine n'a pas plus d'amour pour moi que je n'en ai pour elle (Avec onction.), et qu'il ne saurait y avoir entre nous cette étroite union des âmes, cette parenté mystique qui fait la grandeur et la sainteté du mariage. Je n'ai pas oublié vos leçons.

SAINTE-AGATHE.

C'est bien le moment de vous les rappeler!

ADHÉMAR.

J'ai pu avoir des faiblesses de détail; mais je ne transigerai jamais avec les grands principes que vous m'avez inculqués.

SAINTE-AGATHE.

Il ne faut pourtant rien exagérer.

ADHÉMAR.

N'insistez pas, mon cher maître, vous étonneriez mon respect.

PRÉVENQUIÈRE.

Vous recueillez le fruit de vos leçons, monsieur.

SAINTE-AGATHE.

Oui, monsieur, et j'en suis fier. D'ici à une heure, vous pourrez vous présenter chez le baron; il sera payé.

PRÉVENQUIÈRE.

Nous y comptons.

SAINTE-AGATHE.

Parfaitement. Au revoir, mon cher enfant.

Prévenquière et Adhémar sortent.

SCÈNE VI

SAINTE-AGATHE, seul. Il fait quelques pas dans la chambre, saisit une chaise avec violence comme pour la briser, et, la reposant doucement à terre, s'y assied.

Voyons, du calme... La situation se complique étrangement : faire épouser Catherine au vicomte malgré elle, c'était déjà difficile; mais malgré elle et malgré lui, *invitus invitam*, est-ce possible ? On peut bien rendre un mariage indispensable à une femme, mais à un homme ! Comment ? Par où ?... Oh ! je trouverai, quand je devrais... Tous les chemins me sont bons ! Je n'ai pas de bas violets à ménager, moi, je ne suis pas un Fénelon !...

SCÈNE VII

SAINTE-AGATHE, D'ESTRIGAUD.

SAINTE-AGATHE.

Enfin vous voilà !

D'ESTRIGAUD.

Plaît-il ? Vous avez failli attendre, mon cher monsieur ?

SAINTE-AGATHE.

Ce n'est pas le moment d'être pointilleux; nous avons à parler sérieusement... vous soupçonnez peut-être de quoi.

D'ESTRIGAUD, s'asseyant au coin du feu.

A telles enseignes qu'au moment où je recevais votre gracieuse invitation j'allais vous en adresser une toute pareille. Mais j'ai pensé comme vous qu'il valait mieux, pour le secret, que la conférence n'eût pas lieu chez moi.

SAINTE-AGATHE.

Autrement je ne me fusse pas permis de vous déranger. Je me tiens à ma place.

D'ESTRIGAUD.

Si nous abordions la question?

SAINTE-AGATHE.

Volontiers.

D'ESTRIGAUD.

Nous poursuivons tous les deux le même objet : moi, pour mon propre compte; vous, pour le compte de votre élève...

SAINTE-AGATHE.

Survient un troisième larron.

D'ESTRIGAUD.

Et je vous propose une alliance contre cet intrus.

SAINTE-AGATHE.

C'est exactement la proposition que je voulais avoir l'honneur de vous faire.

D'ESTRIGAUD.

Entre deux hommes qui s'entendent si bien, les précautions oratoires sont superflues. Combien vous donne la famille de Valtravers pour ce mariage?

SAINTE-AGATHE.

Pardon ! ce n'est pas à vous de faire des offres... Veuillez écouter mes conditions...

D'ESTRIGAUD.

Vous m'étonnez.

SAINTE-AGATHE.

Par la raison que vous ne me tenez pas et que je vous tiens.

D'ESTRIGAUD.

De plus en plus fort. Savez-vous, monsieur, qu'il faut une main d'une belle largeur pour tenir d'Estrigaud?

SAINTE-AGATHE.

Dieu prête sa force aux faibles, et David a renversé Goliath.

D'ESTRIGAUD.

Il avait une fronde... et une pierre.

SAINTE-AGATHE.

J'ai un pavé. Je n'aurais qu'un mot à dire pour vous mettre au ban de la société.

D'ESTRIGAUD.

Vous m'amusez beaucoup. Mais je vous préviens, pour votre gouverne, que l'intimidation ne réussit pas avec moi. Ma vie est à jour et je ne crains rien.

SAINTE-AGATHE, patelin.

C'est qu'alors vous avez oublié certains détails de votre histoire. Cela arrive tous les jours. Permettez-moi de vous rafraîchir la mémoire.

D'ESTRIGAUD.

Rafraîchissez, monsieur. — La fumée de tabac vous incommode-t-elle?

Il tire son étui à cigares.

SAINTE-AGATHE.

Je fume moi-même quelquefois... quand j'ai mal aux dents. (Lui montrant une boîte d'allumettes.) Voici du feu. — Après votre déconfiture à la Bourse, vous avez fait une absence de dix-huit mois.

D'ESTRIGAUD.

Si vous n'avez que des révélations pareilles...

SAINTE-AGATHE.

Savez-vous où vous avez passé ces dix-huit mois?

D'ESTRIGAUD.

Tout le monde vous le dira : en Auvergne, chez une grand'tante dont j'ai hérité.

SAINTE-AGATHE.

Quelle erreur! Vous les avez passés dans le Comtat, au château de Roque-Brussane, chez la marquise de Roque-Brussane, qui n'était pas votre tante, et dont vous n'avez pas hérité.

D'ESTRIGAUD.

Monsieur! — Attendu vos cheveux blancs, je prends le parti de trouver votre petit roman très drôle. Continuez. Avec quoi, selon vous, aurais-je payé mes dettes, si ce n'est pas avec un héritage? Me soupçonnez-vous d'avoir assassiné le courrier de Lyon?

SAINTE-AGATHE, avec bonhomie.

Dieu m'en garde! Vous avez payé avec l'argent de cette dame.

D'ESTRIGAUD.

Ah bien, non! si cela vous est égal, j'aime mieux avoir tué le courrier.

SAINTE-AGATHE.

Pourquoi ?

D'ESTRIGAUD.

Si vous étiez du monde, mon cher monsieur, vous sauriez qu'une femme qui paye les dettes d'un homme le compromet au moins autant qu'elle se compromet elle-même.

SAINTE-AGATHE.

Je le sais bien... et même... (A part, se levant.) Tiens, tiens, tiens ! si Catherine... *Eurêka!*

D'ESTRIGAUD.

Qu'avez-vous trouvé ?

SAINTE-AGATHE.

Mon mouchoir. — Reprenons... Persistez-vous à nier les libéralités de la marquise?

D'ESTRIGAUD.

Avec indignation !

SAINTE-AGATHE.

Alors, comment se fait-il qu'on ait découvert dans sa succession pour huit cent mille francs de votre signature ?

D'ESTRIGAUD, debout à la cheminée.

On a découvert... ? (Après un silence.) Eh bien, c'est la preuve évidente qu'il y a eu prêt et non pas libéralité. La marquise a été une mère pour moi, je n'ai aucune raison de le nier.

SAINTE-AGATHE.

Une mère?... On a aussi trouvé des lettres de vous dans les papiers de la succession : elles ne sont pas filiales. Pour peu que vous soyez curieux de les relire...

D'ESTRIGAUD.

Inutile. — Qui êtes-vous donc, monsieur?

SAINTE-AGATHE, souriant.

Vous êtes de ceux qui ne se rendent qu'à bon escient... Va donc! aussi bien je suis si fort ici, que j'ai même intérêt à me montrer. — La marquise, que Dieu seul avait pu consoler de votre absence prolongée, a laissé tous ses biens à la maison mère d'Uzès.

D'ESTRIGAUD, saluant.

Je comprends. Vous vous appelez légion. (D'un ton railleur.) Et vous me tenez pour un adversaire indigne de vous.

SAINTE-AGATHE.

Non pas! Vous êtes une des figures les plus curieuses et les plus intéressantes de ce temps-ci. Et savez-vous où je vous trouve vraiment supérieur? Ce n'est pas quand vous jetez huit cent mille francs dans le gouffre de la réhabilitation, ceci est élémentaire; c'est quand vous faites à cette dame des billets qu'il vous était si aisé de ne pas faire. Cette imprudence voulue dénote un soin de votre dignité dans la rouerie, un respect de vous même dans le mépris de toutes choses, qui est la marque d'un esprit né pour le commandement.

D'ESTRIGAUD, gaiement.

Eh bien, c'est vrai; je n'ai jamais fait bon marché de mon attitude, et je m'en suis toujours bien trouvé...

aujourd'hui surtout; car ces billets dont vous pensez vous faire une arme contre moi, et qui ne sont pas tous là, je suppose ?

SAINTE-AGATHE.

Vous supposez bien.

D'ESTRIGAUD.

Ces billets vous mettent tout simplement à mon service.

SAINTE-AGATHE.

Expliquez-vous.

D'ESTRIGAUD, s'asseyant près de la table.

Vous avez une créance de huit cent mille francs sur votre serviteur, n'est-ce pas? Créance véreuse en l'état, vous n'en doutez pas, mais qui deviendra de l'or en barres le jour où j'épouserai mademoiselle de Birague. Par conséquent, vous êtes obligé de servir mon mariage.

SAINTE-AGATHE.

Avec quelle prestesse vous retournez une situation! Quel précieux auxiliaire pour Adhémar!

D'ESTRIGAUD.

Vous n'avez donc pas saisi mon raisonnement ?

SAINTE-AGATHE.

Parfaitement. Mais il pèche par un point qui vous échappe : c'est que mes commettants sont personnellement d'un désintéressement absolu. L'argent pour eux n'est qu'un moyen d'action; qu'il soit dans leurs mains ou dans celles de leurs créatures, peu leur importe; et ils n'auront garde de troquer une force de neuf millions contre une force de huit cent mille francs.

D'ESTRIGAUD.

Même s'il y avait cent mille francs pour vous ?

SAINTE-AGATHE.

A quoi me serviraient-ils? Regardez-moi donc! Ne devinez-vous pas que j'ai dû m'habituer de longue main au mépris de tout ce qui est de faste et de sensualité?

D'ESTRIGAUD, se levant.

Expliquez-vous donc à votre tour, car du diable si je devine à quel mobile vous obéissez !

SAINTE-AGATHE, toujours assis.

A une passion que vous ne soupçonnez pas, vous autres les voluptueux, les heureux du monde ! à une passion qui sèche toutes les autres... celle de la domination! Que pourrais-je, moi chétif, avec ma volonté individuelle? Je l'ai abdiquée pour épouser une volonté collective et la servir aveuglément. Pauvre et ignoré, que m'importe ! J'immole mon esprit et ma chair à l'omnipotence de l'ordre, qui est mon assouvissement; et, quand on me portera en terre après une vie d'obscurité et de privations, le monde ne se doutera pas que ce cadavre sans nom a fait des orgies de pouvoir, qu'il a senti passer dans ses os les plus âcres voluptés du despotisme !

D'ESTRIGAUD.

Voilà un grand déploiement d'énergie pour aboutir à un dénouement de vaudeville, au mariage d'Alfred et d'Ernestine. A votre place, je serais humilié d'être employé à si mince besogne.

SAINTE-AGATHE.

Bah! aujourd'hui une dot de neuf millions, demain un testament de trois sous! Les ruisseaux font les

rivières ! Il n'y a pas de mince besogne dans une grande œuvre.

D'ESTRIGAUD.

Où prenez-vous la grande œuvre ?

SAINTE-AGATHE.

Aveugle et ingrat ! Qui dispute le terrain pied à pied ? qui est depuis trois cents ans l'âme et le nerf de la résistance ? qui soutient dans leurs défaillances les dépositaires mêmes de l'immuable vérité ? qui leur impose l'obstination et l'énergie dans leur lutte contre les idées nouvelles ? est-ce vous ?

D'ESTRIGAUD, pensif.

En effet, tenir le progrès en échec, être le génie de l'immobilité, cela ne manque pas de grandeur... dans son genre... Sur ma parole, si je n'étais pas d'Estrigaud...

SAINTE-AGATHE.

Vous voudriez être Sainte-Agathe ?

D'ESTRIGAUD.

Non ! je ne suis pas né soldat, je suis né général.

SAINTE-AGATHE, s'asseyant près de la table.

Eh bien, général, vous êtes bloqué ; il faut capituler.

D'ESTRIGAUD, s'asseyant en face de lui.

C'est juste. Voyons vos conditions.

SAINTE-AGATHE.

Je retourne votre proposition. Vous m'offrez de payer vos billets le jour de votre mariage avec Catherine ; moi, je vous offre de vous rendre lettres et billets le jour du mariage de Catherine avec Adhémar.

D'ESTRIGAUD.

Marché conclu.

Ils se donnent la main.

SAINTE-AGATHE.

Et maintenant, à l'ouvrage, car il y a péril en la demeure... J'ai une idée.

D'ESTRIGAUD.

Je pense bien : vous n'êtes pas homme à crier *Eurêka !* pour un mouchoir de poche.

SAINTE-AGATHE.

Mon élève vous doit quinze mille francs; il m'a chargé de vous les payer.

D'ESTRIGAUD.

Vous n'allez pas m'offrir de mon papier, j'espère?

SAINTE-AGATHE.

Rassurez-vous. Mais je n'ai pas les fonds sous la main...

D'ESTRIGAUD.

Qu'à cela ne tienne; je vous donne du temps.

SAINTE-AGATHE, souriant.

Gardez-vous-en bien!.. Si j'avais du temps, je ne serais pas obligé d'avoir recours à mademoiselle de Birague; elle ne serait pas obligée, n'ayant pas la somme dans son tiroir, de me signer un bon sur son banquier; enfin, je ne serais pas obligé, trouvant la caisse fermée, de vous offrir la signature de Catherine en payement de la dette d'Adhémar.

D'ESTRIGAUD.

Ah! mais... c'est amusant de travailler avec vous! vous êtes un inventeur!

SAINTE-AGATHE.

L'invention vous appartient. Les voilà également compromis l'un par l'autre, forcément amenés au mariage, car je suppose que les petits journaux donneront à l'affaire un retentissement irréparable.

D'ESTRIGAUD.

Vous supposez bien. Mais Catherine n'est-elle pas femme à s'en moquer, si elle aime Champlion ?

SAINTE-AGATHE.

Aussi faut-il qu'elle ne l'aime plus... et ceci vous regarde.

D'ESTRIGAUD, après un silence.

Il doit avoir des maîtresses, ce garçon-là.

SAINTE-AGATHE.

J'ai peur que non.

D'ESTRIGAUD.

Eh bien, s'il n'en a pas, il en aura. Ne pouvons-nous pas détacher quelque sirène à ses trousses? Qu'en pensez-vous?

SAINTE-AGATHE.

Oh! je ne trempe pas dans ces choses-là... D'ailleurs, votre sirène aurait-elle le temps?...

D'ESTRIGAUD.

J'en avais une bien expéditive... mais elle a filé ce matin sans tambour ni trompette, oui, sur un télé-

gramme de La Haye, m'a dit la camériste. Elle entretenait à mon insu des relations internationales.

SAINTE-AGATHE.

Voyez-vous cela!

D'ESTRIGAUD.

En chercher une autre... cela ne se trouve point dans le pas d'un cheval... Tiens! à propos de cheval... Attendez donc! nous ne tenons pas à ce que la bonne fortune de Champlion soit effective?

SAINTE-AGATHE.

Pour ma part, je ne m'intéresse aucunement à ses plaisirs.

D'ESTRIGAUD.

Au lieu de lui donner des maîtresses, on pourrait lui en prêter.

SAINTE-AGATHE.

Ce serait même plus moral, et, pourvu qu'il ne puisse pas établir son alibi...

D'ESTRIGAUD, se levant.

Le départ de Rosa vient comme de cire! *Eurêka!...* Voilà que je parle grec... ça se gagne.

SAINTE-AGATHE, se levant aussi.

Quelle paire d'Archimèdes nous ferions!

D'ESTRIGAUD.

Avec un point d'appui, nous soulèverions le monde!

SAINTE-AGATHE.

Je ne vous demande pas à connaître votre levier... je m'en rapporte à vous.

D'ESTRIGAUD.

Je réponds de tout. Je cours au Cercle, courez chez Catherine...

SAINTE-AGATHE.

Et votre duel?

D'ESTRIGAUD.

C'est le point d'appui.

SAINTE-AGATHE.

Il ne faut pas qu'il ait lieu.

D'ESTRIGAUD.

Qu'il ait lieu ou non, le voyageur est flambé. Lisez demain *le Moustique*.

SAINTE-AGATHE.

Vous y avez donc un ami dévoué?

D'ESTRIGAUD.

Mieux que cela : un ennemi... sûr.

SAINTE-AGATHE.

Voilà un mot que je vous envie... Ah! si vous vouliez être des nôtres, quel chemin vous feriez!

D'ESTRIGAUD.

Oui, mais trouvez bon que je m'en tienne, jusqu'à nouvel ordre, au mot de César.

SAINTE-AGATHE.

Lequel?

D'ESTRIGAUD.

Le premier dans une bourgade plutôt que le second... à Rome !

Il sort.

SAINTE-AGATHE, prenant son chapeau.

Chez Catherine d'abord... et puis chez l'ami Poirel. — Nous rirons au dessert.

ACTE CINQUIÈME

Chez Octavie.— Même décor qu'au deuxième acte.

SCÈNE PREMIÈRE

ADHÉMAR, PRÉVENQUIÈRE, OCTAVIE.

PRÉVENQUIÈRE.

Une heure!... Ce silence est inconcevable.

ADHÉMAR.

Le baron a l'air de se moquer de nous. Je suis d'avis de retourner chez lui, moi.

OCTAVIE.

Vous ne le pouvez pas. Vous lui avez écrit pour lui demander un rendez-vous : il vous a répondu qu'il voulait d'abord consulter ses amis; attendez une nouvelle lettre.

PRÉVENQUIÈRE.

Elle devrait être arrivée depuis longtemps.

ADHÉMAR.

Cette consultation d'amis me fait l'effet d'une consultation de médecins.

OCTAVIE.

Vous mettez en doute le courage du baron ?

ADHÉMAR.

Ma foi ! quand il délibère pour se battre, j'ai bien le droit de m'étonner.

OCTAVIE.

Non, vous ne l'avez pas, puisque vous ne connaissez pas la véritable cause de la querelle. Et par parenthèse, messieurs, je ne comprends pas que vous acceptiez d'être témoins dans ces conditions-là.

ADHÉMAR.

Quand je rends service à un ami, madame, je ne lui en demande pas plus qu'il ne veut m'en dire.

PRÉVENQUIÈRE.

Et moi, vous savez bien que j'ai accepté dans l'intérêt de Catherine. — Mais j'avoue que l'attitude du baron m'inquiète. Une affaire dans laquelle je vois hésiter un si galant homme...

ADHÉMAR.

Où prenez-vous sa *galanthommerie* ?

PRÉVENQUIÈRE.

Elle est incontestable (A Octavie.) et incontestée. Ce n'est pas la femme d'un agent de change qu'il avait détournée, mais simplement celle d'un coulissier. M. de Sainte-Agathe avait entendu tout de travers. Il est accouru ce matin à la première heure, le pauvre

homme, pour réparer ce qu'il appelle les médisances de son oreille.

OCTAVIE.

Je ne le crois pas mauvaise langue; mais il y avait là, en effet, de quoi troubler la paix d'un ménage. Les maris sont si absurdes ! — Serez-vous défiant, vicomte ?

ADHÉMAR.

Comme les autres... si ma femme ne me trompe pas.

OCTAVIE.

Vous croyez donc que la sécurité est l'apanage des maris trompés ?

ADHÉMAR.

C'est ce qui les distingue des maris... détrompés.

OCTAVIE.

Vous êtes sceptique.

PRÉVENQUIÈRE.

Il a tant vécu ! (Bas, à Octavie.) Me pardonnez-vous ?..

OCTAVIE.

Grand enfant !

SCÈNE II

LES MÊMES, CATHERINE.

CATHERINE.

Rien de nouveau ?

PRÉVENQUIÈRE.

Rien.

CATHERINE.

C'est étrange.

ADHÉMAR.

La consultation se prolonge tellement, qu'il en sortira, j'espère, une lettre d'excuses.

CATHERINE.

Dieu le veuille! — Autre chose. Je reçois un billet de la duchesse, qui se plaint d'apprendre mon mariage par *le Moustique* et non par moi.

ADHÉMAR.

Votre mariage... avec qui?

CATHERINE.

Avec vous.

ADHÉMAR.

Qu'est-ce que cela signifie?

OCTAVIE, prenant sur la cheminée le journal dont elle déchire la bande.

Nous allons le savoir... (Elle ouvre le journal et cherche.) *Chronique*... Ah! voilà. (Lisant.) « Il n'est bruit dans le faubourg que d'un mariage dont le dernier baron n'est pas très satisfait. » (Parlé.) Qu'est-ce donc que le baron a fait à ce journal? (Lisant.) « Vous savez qu'il aspirait ouvertement à la main d'une très belle, très noble et surtout très riche héritière. » (Parlé.) Les masques sont transparents. (Lisant.) « Il avait pour rival un honnête gentilhomme de province dont sa fatuité ne s'inquiétait guère: il le plume la nuit dernière au lansquenet... »

ADHÉMAR.

C'est bien moi !

OCTAVIE, lisant.

« Mais, le lendemain, il vérifie à ses dépens la justesse du proverbe, car l'héritière lui notifie son mariage de la façon la plus catégorique et la plus cruelle, en lui payant la dette de son rival. »

CATHERINE.

Quelle perfidie !

ADHÉMAR.

Si c'est une plaisanterie, je la trouve mauvaise !.. Je n'ai pas l'habitude de faire payer mes dettes par les dames. — Mais soyez tranquille, cousine, — je vais démentir...

CATHERINE.

Il n'y a rien à démentir.

ADHÉMAR.

Comment ! vous avez payé ?...

CATHERINE.

Non... Mais M. de Sainte-Agathe est venu me prier de lui avancer la somme pour vingt-quatre heures. Je lui ai donné un bon sur mon banquier...

OCTAVIE.

Il l'aura remis au baron...

PRÉVENQUIÈRE.

Qui l'aura montré au Cercle...

OCTAVIE.

Où *le Moustique* a un correspondant... officieux.

ADHÉMAR.

Nous voilà dans une jolie position.

OCTAVIE.

Le fait est que cet article équivaut à une publication de bans.

CATHERINE.

Oui, oui!...

PRÉVENQUIÈRE.

Surtout après l'espèce d'agrément que tu avais donné à la recherche d'Adhémar.

CATHERINE.

Oh! le piège est bien tendu.

OCTAVIE.

Vous voyez par la lettre de la duchesse que ce sera le sentiment général.

CATHERINE

Bonne duchesse!

ADHÉMAR.

Comment nous tirer de là?

OCTAVIE.

C'est bien simple : ne vous en tirez pas. Mariez-vous!

ADHÉMAR.

Vous trouvez cela simple? Il doit y avoir une issue moins tragique à notre situation. Le coup est bien monté; à l'œuvre je reconnais l'artisan. Je tiens une piste; je vais la suivre. — Au revoir, cousine; vous ne serez pas ma femme.

Il sort.

SCÈNE III

LES MÊMES, hors ADHÉMAR.

OCTAVIE, à Catherine.

D'où vient votre répugnance à épouser votre cousin?

CATHERINE.

Eh! madame, on ne se marie pas par amitié... Je suis compromise, dites-vous? Eh bien, soit, je le suis. Je quitterai la France, je vivrai à l'étranger, en touriste, puisque c'est le seul moyen d'être libre.

OCTAVIE, qui a repris le journal.

Le plus à plaindre en tout cela, c'est le baron. Ce méchant petit journal le taille en pièces.

PRÉVENQUIÈRE.

Il y a encore quelque chose?

OCTAVIE.

Vous allez voir. (Lisant.) « Pauvre baron! Par compensation à son mariage manqué, il a découvert le perfide donateur du cheval blanc. »

PRÉVENQUIÈRE.

Ah! oui, l'anecdocte d'avant-hier.

OCTAVIE, lisant.

« Mais savez-vous comment? Un jeune voyageur arrivant d'Afrique lui cherche une de ces querelles d'Allemand sous lesquelles il y a toujours une femme. « Se-

rait-ce mon homme? » se dit le baron. — Il court chez sa danseuse, lui arrache la vérité, toute la vérité : le cheval était, comme bien vous pensez, la moindre prodigalité d'un galant qui exploite une mine d'or. Pauvre baron! La belle achève sa confession en le mettant à la porte. Maintenant, peut-il se battre pour elle? Il consulte ses amis. »

PRÉVENQUIÈRE.

Parbleu! voilà le mot de l'énigme! La consultation s'explique de reste!

OCTAVIE.

Et le silence de M. Champlion aussi! Il ne voulait pas compromettre la position de la jeune personne.

PRÉVENQUIÈRE.

Ma foi! je suis bien aise de ce dénouement, car c'est un dénouement, ma chère Catherine. Le baron ne peut pas se battre pour une danseuse... Je le trouve même bien bon de consulter. Mais voyez-vous cet espiègle de Champlion, qui se donne les gants de stipendier des ballerines!

OCTAVIE.

Qui aurait cru cela de lui?

PRÉVENQUIÈRE.

Après tout, c'est bien naturel! Il doit rapporter de là-bas une fière démangeaison de s'amuser. Je me rappelle qu'à mon retour d'Égypte...

OCTAVIE.

Monsieur le comte!...

CATHERINE, à elle-même.

Au moins a-t-il eu la loyauté de ne pas me faire croire qu'il se battait pour moi.

OCTAVIE, à part.

Si M. de Sainte-Agathe n'est pas content !...

LE DOMESTIQUE.

M. Champlion désirerait dire un mot à monsieur le comte.

PRÉVENQUIÈRE.

Faites entrer.

SCÈNE IV

Les Mêmes, CHAMPLION.

PRÉVENQUIÈRE, menaçant gaiement Champlion avec *le Moustique*.

Vous voilà, mon gaillard ?

CHAMPLION.

Vous avez lu ce journal ?

PRÉVENQUIÈRE.

Oui, nous en parlions justement.

CHAMPLION.

Que dois-je faire ?

PRÉVENQUIÈRE.

C'est fort désagréable, je l'avoue; mais ce que vous avez de mieux à faire est de vous tenir coi.

CHAMPLION.

Rester sous le coup de cette infâme calomnie ?

PRÉVENQUIÈRE, souriant.

C'est tout au plus une médisance, mon bon ami.

CHAMPLION.

Vous y croyez donc ?

OCTAVIE.

Le moyen d'en douter ?

CHAMPLION.

Et vous aussi, madame ?

PRÉVENQUIÈRE.

Nous y croyons tous.

CHAMPLION.

Vous me méprisez donc bien ?

PRÉVENQUIÈRE.

Pas le moins du monde ! Vous aimez le plaisir... Quel mal y a-t-il ? C'est de votre âge.

CHAMPLION.

Le plaisir ? Vous ne voyez là qu'une équipée de jeune homme ?

OCTAVIE.

Sans doute. Qu'y a-t-il de plus ?

CHAMPLION.

Il y a mon déshonneur, madame ! Il y a que je suis atteint en pleine probité ; car je n'ai pas le droit d'être un viveur sous peine d'être un escroc.

PRÉVENQUIÈRE.

Un escroc? Vous rêvez.

CHAMPLION.

Je n'ai pas de fortune, on le sait, je l'ai assez répété. C'est donc avec l'argent de la souscription que je paye mes ripailles! La mine d'or que j'exploite, c'est la crédulité de mes souscripteurs. Et que suis-je alors, sinon un escroc?

PRÉVENQUIÈRE, froidement.

Il est certain, monsieur, que nous n'avions pas envisagé la question sous cet aspect.

CHAMPLION.

Et, l'envisageant sous cet aspect, vous gardez votre conviction?

PRÉVENQUIÈRE.

Dame! comment expliquez-vous que cette créature avoue?

CHAMPLION.

Elle n'a rien avoué! C'est impossible! Je ne la connais pas! Je ne l'ai jamais vue!

OCTAVIE.

Rien de plus simple alors : invoquez son témoignage.

CHAMPLION.

C'est ce que j'ai voulu faire! Mais elle a disparu depuis hier, et ses gens n'ont pas pu me dire où elle est, ni quand elle reviendra.

OCTAVIE.

C'est fâcheux.

PRÉVENQUIÈRE.

Eh bien, prenez le taureau par les cornes; répondez au journal, opposez bravement la vérité au mensonge; révélez la cause du duel, quelle qu'elle soit... il s'agit maintenant de votre honneur!

CHAMPLION.

Même pour le sauver, je n'ai pas le droit de parler.

PRÉVENQUIÈRE.

Alors que voulez-vous que je vous dise?

OCTAVIE.

Faites un procès au journal.

CHAMPLION.

Vous avez raison! un procès! Ce n'est pas à l'accusé de prouver son innocence; c'est à l'accusateur de prouver son accusation.

PRÉVENQUIÈRE.

Mais la preuve du fait n'est pas admise en matière de diffamation.

CHAMPLION.

Si je la permets, cependant? si je la demande? si je l'exige?

PRÉVENQUIÈRE.

La loi défend au tribunal de l'entendre.

CHAMPLION.

A quoi me sert d'atteindre le calomniateur, si je ne puis atteindre la calomnie?.. Je suis perdu!.. Aucun moyen de rompre la toile d'araignée dans laquelle je me

débats! Je n'ai rien à opposer à mes ennemis... rien que mon indignation!

PRÉVENQUIÈRE.

Ce n'est pas assez.

UN DOMESTIQUE, apportant une lettre à Prévenquière.

De la part de M. d'Estrigaud.

PRÉVENQUIÈRE.

Enfin! (Il ouvre.) « Messieurs, je vous adresse la décision des amis que j'ai consultés... »

Il continue sa lecture à voix basse; puis il tend la lettre à Champlion d'un air consterné.

OCTAVIE, à demi voix.

Qu'est-ce donc?

PRÉVENQUIÈRE.

Pauvre garçon! Venez.

Il sort avec elle. — Catherine les suit jusqu'à la porte, et s'arrête en regardant Champlion.

CHAMPLION, qui a lu la lettre des yeux.

Je ne puis croiser le fer avec un galant homme avant d'avoir dégagé mon honneur?... Quelle infamie!

Il tombe sur un fauteuil, la tête dans ses mains.

SCÈNE V

CHAMPLION, CATHERINE.

CATHERINE, à part.

Calomniée moi-même, j'ai pu croire un instant à la

calomnie? (Haut.) Relevez la tête, monsieur. Tant pis pour ceux qui n'ont pas senti dans vos paroles l'accent de la vérité ! tant pis pour ceux qui vous croient coupable de jeter au ruisseau la rançon de votre ami ! Moi, dont on a voulu vous séparer en vous déshonorant, je viens à vous et je vous dis : « Voulez-vous que je sois votre femme?... »

CHAMPLION.

Ah ! Dieu est quitte envers moi !.. Conspué, abandonné de tous, mais amnistié par vous, je puis mourir !

CATHERINE.

Mourir?

CHAMPLION.

Ne voyez-vous pas qu'il sm'ont tué, qu'ils m'ont enlevé jusqu'au droit de saisir cette main tutélaire? Vous me grâciez en vain... Ils m'ont marqué au front !

CATHERINE, lui serrant la main.

Mon ami !

CHAMPLION, se dégageant.

Je serais indigne de votre charité, si je l'acceptais ! Laissez-moi emporter votre estime et la mienne. Adieu, mademoiselle.

SCÈNE VI

CHAMPLION, AHDÉMAR, CATHERINE.

CATHERINE, à Adhémar.

Dites-lui donc qu'il ne peut pas repousser ma main !

ADHÉMAR.

S'il l'avait acceptée, je croirais qu'il ne vous aime pas. J'ai tout appris... Mais je te rapporte ton honneur, mon cousin. — J'ai couru, je t'en réponds !... Le bon ange de M. de Sainte-Agathe n'a pas pu me suivre... heureusement. — Je suis d'abord allé chez le journaliste, un très gentil garçon dont la religion, si j'ose m'exprimer ainsi, avait été surprise par un certain Pontgrimaud, la plus mauvaise langue de notre Cercle. — J'ai couru au Cercle : pas de Pontgrimaud; mais j'ai trouvé les amis de M. d'Estrigaud... Je les ai consternés en leur démontrant ton innocence, preuves en main. — Ils vont t'écrire une lettre de réparation.

CHAMPLION, lui serrant la main.

Brave ami !... — Maintenant, monsieur le baron !...

CATHERINE, suppliante.

Monsieur Pierre !

ADHÉMAR, à Catherine.

Oh ! je ne crois pas qu'il vienne lui demander son reste. Voilà un homme coulé ! Je lui conseille cette fois de faire un plongeon définitif.

CHAMPLION.

Mais comment a-t-on découvert...?

ADHÉMAR.

L'auteur du cheval blanc s'est déclaré... avec pièces à l'appui ; lettres de Rosa, facture du marchand de chevaux, tout !... Cela sera dans le journal...

CATHERINE.

Qui est-ce ?...

ADHÉMAR.

Un jeune homme charmant, plein d'esprit et de cœur... moi.

CATHERINE.

Cher Adhémar, que je vous aime !

Elle l'embrasse.

ADHÉMAR, à Champlion.

Tu peux l'épouser maintenant, je te la donne.

SAINTE-AGATHE, qui est entré depuis quelques instants, frappant sur l'épaule d'Adhémar.

Je sais tout... Comment oserez-vous après cela vous présenter devant votre noble père ?

ADHÉMAR.

Je n'oserai pas. — Tu lèves une armée, cousin ?

CHAMPLION.

Veux-tu être mon lieutenant ?

ADHÉMAR.

Parbleu !

CATHERINE.

Et moi, ne voulez-vous pas m'emmener, monsieur Pierre ?

CHAMPLION.

Si je le veux !

ADHÉMAR.

Dieu du ciel, va-t-on s'amuser !

SAINTE-AGATHE, à part.

Ils ne sont pas encore partis !... Il me reste un dernier atout.

UN DOMESTIQUE, annonçant.

M. le baron d'Estrigaud !

SAINTE-AGATHE, à part.

Et le voilà... Nous reprenons l'épée.

CATHERINE.

Que vient-il chercher?

CHAMPLION.

Moi !

CATHERINE.

Je ne veux pas !

ADHÉMAR, à part.

Ah ! mais... il nous ennuie !

Le baron paraît à la porte du fond.

SCÈNE VII

LES MÊMES, D'ESTRIGAUD.

D'ESTRIGAUD, à Champlion.

Votre honneur étant dégagé, je suppose, monsieur, que vous m'attendiez ?

ADHÉMAR.

Permettez, monsieur! C'est à nous maintenant de consulter nos amis.

D'ESTRIGAUD.

On peut désormais m'insulter impunément. Je vais

bien vous surprendre, messieurs; mais il faut que je m'accoutume à l'étonnement du monde. (A Champlion.) Monsieur, je viens vous demander publiquement pardon

SAINTE-AGATHE, à part.

Pardon?

D'ESTRIGAUD.

A vous et à tous ceux que j'ai pu offenser.

SAINTE-AGATHE, à part.

Que signifie?

ADHÉMAR.

Quoi! monsieur le baron...

D'ESTRIGAUD.

Assez d'erreurs et de scandales! Mes yeux se sont ouverts, je renonce au siècle.

ADHÉMAR, à part.

Voilà le plongeon!

SAINTE-AGATHE, au baron, à demi-voix.

Traître!

D'ESTRIGAUD, avec un sourire d'intelligence.

A vous, monsieur, qui m'avez le premier fait entendre la parole de vérité, à vous d'achever une œuvre si bien commencée.

SAINTE-AGATHE, à part.

Le ciel me devait cette revanche.

D'ESTRIGAUD.

Voulez-vous me conduire à Uzès?

SAINTE-AGATHE.

J'y rentrerai bien fier d'une telle conquête. (Bas.) Merci !

D'ESTRIGAUD, bas.

Oh !... dans dix ans.

CHAMPLION, à Adhémar.

Quand le diable devient vieux, il se fait...

ADHÉMAR, le doigt sur ses lèvres.

Ermite !

FIN DE LIONS ET RENARDS

MADAME CAVERLET

PIÈCE EN QUATRE ACTES

EN PROSE

Représentée pour la première fois, à Paris,
sur le théâtre du VAUDEVILLE, le 1er février, 1876

A ÉDOUARD DUBUFE

SON AMI,

E. AUGIER.

PERSONNAGES

	Artistes qui ont créé les rôles.
RODOLPHE CAVERLET.	MM. LAFONTAINE.
MERSON	SAINT-GERMAIN.
HENRI MERSON.	PIERRE BERTON.
BARGÉ	PARADE.
REYNOLD, son fils	DIEUDONNÉ.
HENRIETTE CAVERLET	Mmes ROUSSEIL.
FANNY MERSON	BARTET.
UN DOMESTIQUE.	

De nos jours, aux environs de Lausanne.

MADAME CAVERLET

ACTE PREMIER

Une terrasse sur le bord du lac Léman. — Au fond, le lac et les montagnes du mont Blanc. — La scène est fermée, à gauche, par de grands arbres; à droite, par une maison élégante, avec un perron à double évolution. — A gauche, premier plan, un banc de jardin; à droite, une table et des chaises.

SCÈNE PREMIÈRE

HENRIETTE, travaillant à une tapisserie près de la table, à droite; HENRI, lisant sur le banc, à gauche; FANNY, au fond.

Au lever du rideau, Fanny s'approche de son frère sur la pointe du pied et lui bouche les yeux de ses deux mains.

HENRIETTE, souriant.

Laisse donc ton frère tranquille, Fanny! voici l'heure de ta leçon de musique.

HENRI.

C'est bien fait! Au piano, petite fille, et plus vite que ça.

FANNY.

Dis donc, maman, quand est-ce que je saurai assez jouer du piano pour n'en plus jouer jamais ?

HENRI.

Quand vous serez mariée... dans dix ans.

FANNY, lui tendant sa joue.

Toi, je te déteste !

HENRI.

Parbleu ! je te le rends bien.

Il l'embrasse.

BARGÉ, entrant par la gauche, à Henriette.

Salut à la mère des Grâces.

FANNY, avec une révérence.

Merci pour mon frère, monsieur Bargé !

HENRIETTE.

Le fait est, mon ami, que votre mythologie s'égare de toutes les façons.

BARGÉ.

Eh bien, bonjour madame Caverlet; bonjour, garçon; bonjour, fillette.

FANNY, lui présentant son front.

A la bonne heure !

HENRI.

Comment va Reynold?

BARGÉ.

Est-ce que je sais ? Il est en chasse depuis deux jours

dans la montagne. Cet enfant-là me fera mourir d'inquiétude. Enfin! — Caverlet n'est pas ici?

HENRIETTE.

Non... il est à Lausanne; vous auriez dû vous croiser en route.

BARGÉ, s'asseyant près d'elle.

J'ai pris par le plus long, espérant rencontrer monsieur mon fils... Ah bien, oui!

HENRI.

Puisque je vous tiens, j'ai une consultation à vous demander.

BARGÉ.

Tu m'honores. Parle.

HENRI.

Vous êtes juge de paix, donc vous connaissez les lois.

BARGÉ.

Intimement.

HENRI.

Pouvez-vous me dire quels sont, pour un étranger, les moyens de se faire naturaliser Suisse?

BARGÉ.

Il y en a trois : le premier... mais qu'est ce que cela te fait?

HENRI.

Voici : tous les jeunes gens du canton sont sur le point de satisfaire à la loi militaire; moi seul, je ne partirai pas. Je suis à l'âge où l'on doit servir son pays, et je n'ai pas de pays. J'en veux un!

HENRIETTE.

Quelle idée te prend? Tu n'avais jamais parlé de cela. C'est absurde.

FANNY, assise à côté de sa mère près de la table.

Je ne trouve pas.

BARGÉ, à Henri.

Mais n'es-tu pas Anglais?

HENRI.

On n'est pas Anglais pour être né en Angleterre d'un père anglais, quand on n'a revu ni l'Angleterre ni son père depuis l'âge de cinq ans. Je sais à peine la langue de mon pays natal; ma vraie langue maternelle, c'est le français (A sa mère.), puisque tu es Française; ma patrie, c'est la Suisse, puisque tu es devenue Vaudoise par ton second mariage, puisque j'ai été élevé à Lausanne, puisque toutes mes affections sont là. Je suis un enfant naturel de la Suisse : je demande à être reconnu, voilà tout.

HENRIETTE.

Mais, mon ami...

BARGÉ.

Il a raison, madame. Qu'il endosse l'uniforme du soldat : c'est la robe virile. Et puis ne comprenez-vous pas qu'il souffre, ce jeune homme, d'avoir une passion sans objet, la plus noble de toutes, le patriotisme? Je vous dirai plus tard : cherchez-lui une femme. Je vous dis aujourd'hui : donnez-lui une patrie.

FANNY.

Bien parlé, monsieur le juge!

BARGÉ, à Henri.

Eh bien, il y a trois moyens d'obtenir la naturalisation chez nous. Le premier, c'est de rendre à l'État quelque service signalé, je n'en parle que pour mémoire. Le second, c'est d'acheter une propriété dans le pays...

FANNY.

Comment! il suffit de posséder un lopin de terre suisse pour devenir citoyen ?

BARGÉ.

Oui, mademoiselle! Qui a terre a cité, dit la coutume.

HENRI, frappant sur son gousset.

Passons au troisième moyen.

BARGÉ.

Je le gardais pour la bonne bouche : c'est d'avoir deux ans de domicile.

HENRI.

Bravo! j'en ai quinze! Maintenant, cher monsieur Bargé, dites-moi quelles formalités je dois remplir.

BARGÉ.

Il faut d'abord le consentement de tes père et mère, puisque tu n'as pas vingt et un ans.

HENRI.

Eh bien, mère, j'ai le tien, n'est-ce pas ?

FANNY.

Et sir Edward Merson ne fera pas de difficultés, je suppose. Il ne s'intéresse pas assez à nous...

HENRIETTE.

Fanny ! ne parle pas ainsi de ton père.

FANNY.

Il s'intéresse à nous? il t'a donné de ses nouvelles? il t'a demandé des nôtres? tu sais où il est?

HENRIETTE.

Non... mais ne l'accusons pas, ma fille. L'arrêt qui, en prononçant notre divorce, m'a adjugé les enfants, a blessé au cœur sir Edward. Il est bon, mais il est orgueilleux.

FANNY.

S'il était si bon, c'était donc toi qui étais méchante?

HENRIETTE.

Hélas! là où il y a incompatibilité d'humeur, qui sait de quel côté sont les torts?

HENRI.

En tout cas, petite sœur, ce n'est pas à nous de condamner notre père, quand celle qui a souffert par lui nous donne l'exemple de l'indulgence.

HENRIETTE.

De la justice. Ne doutez jamais, chers enfants, que votre père ne soit digne de tous vos respects.

BARGÉ.

Voilà le point noir du divorce... la situation morale qu'il crée aux enfants. Pour des calvinistes comme vous et moi, ma chère dame, c'est la seule objection sérieuse, et, si l'on prévoyait...

HENRIETTE, se levant.

On ne prévoit pas, en effet! Et puis les enfants sont si jeunes, l'avenir semble si loin, la douleur présente est si lourde!

FANNY.

Ne te reproche rien, ma chérie. Tu nous as donné un second père.

HENRIETTE.

Oui, il est bien bon, et vous l'aimez bien, n'est-ce pas?

FANNY.

Tendrement.

HENRIETTE.

Et toi, mon fils?

HENRI.

Il est mon meilleur ami. Je lui suis reconnaissant des soins paternels qu'il a eus de nous, et surtout du bonheur sans nuage qu'il t'a fait.

HENRIETTE.

Cela me soulage de vous entendre parler ainsi.

BARGÉ.

Parbleu! ils seraient bien ingrats de parler autrement. Caverlet était le seul homme digne de vous, comme vous étiez la seule femme digne de lui.

HENRIETTE, allant s'asseoir sur le banc.

Vous êtes un flagorneur, mon vieil ami.

BARGÉ.

Non, sur ma parole! Je n'ai jamais vu deux êtres mieux faits l'un pour l'autre. Vous êtes le couple modèle, votre maison me représente le temple de la famille, et je n'y entre pas sans une espèce de vénération. Il semble que le ciel vous ait réunis pour la justification du mariage.

HENRIETTE.

Est-ce qu'il a besoin d'être justifié?

BARGÉ.

Quelquefois ! quelquefois ! — Moi qui vous parle, je l'ai longtemps maudit. Madame Bargé me rendait médiocrement heureux... non pas qu'elle fût méchante, la pauvre femme, mais elle était vive, elle avait la main leste...

HENRIETTE, souriant.

La main leste ?

BARGÉ.

Elle me battait, quoi ! — Ce n'est pas qu'elle me fît grand mal ; mais cela me déplaisait beaucoup, d'autant qu'il en transpirait toujours quelque chose chez les voisins, car elle ne savait pas me battre en silence.

FANNY.

Et vous vous laissiez faire ?

BARGÉ.

Que veux-tu ! J'ai le malheur, avec mon petit air, d'être une espèce d'hercule. Je casse tout ce que je touche. Un jour que j'étais de mauvaise humeur, j'ai voulu me défendre, et je lui ai luxé les poignets. Depuis lors, je n'ai plus fait de résistance. J'avoue cependant que je songeais sérieusement au divorce, quand j'ai eu le chagrin de la perdre. — Pauvre femme ! elle avait bien des qualités ! Je l'ai pleurée. — Sir Edward Merson ne vous battait pas, je suppose ?

HENRIETTE.

Quelle question ! Sir Edward est un parfait gentleman.

HENRI.

Il nous faudrait savoir où il est pour cette autorisation. N'as-tu pas conservé quelques relations avec sa famille ?

HENRIETTE.

Oui... j'écrirai... (A Fanny.) Et ton piano, Fanny? L'heure se passe. C'est ridicule, va! va!

FANNY.

Oui, maman. (A part.) Qu'a-t-elle donc ?

Elle rentre dans la maison

SCÈNE II

LES MÊMES, hors FANNY, puis CAVERLET.

BARGÉ.

Quelle charmante fille ! En voilà une dont le mari ne sera pas à plaindre !

HENRIETTE.

Oh ! ne prévoyons pas les malheurs de si loin ! Grâce au ciel, elle n'a que dix-sept ans.

HENRI.

Et demi.

BARGÉ.

C'est bientôt le moment de s'en occuper.

HENRIETTE.

Nous avons quelques années devant nous. Je ne compte d'ailleurs la marier qu'à bonnes enseignes. Je ne veux

pas qu'elle ait à subir les mêmes épreuves que moi. Je tiens à étudier mon gendre.

BARGÉ.

Comme moi, ma bru. — Chat échaudé... (On entend sonner un coup à une horloge.) Mais j'oublie l'heure de mon audience.

Caverlet entre, suivi d'un domestique portant des livres.

BARGÉ.

Vous voilà, coureur de grands chemins! J'ai profité de votre absence pour faire la cour à votre femme, je vous en préviens.

CAVERLET, baisant la main d'Henriette.

Arrivé-je à temps?

BARGÉ.

Oh! il n'y avait pas péril en la demeure.

CAVERLET, au domestique.

Portez ces livres dans le salon.

BARGÉ.

Le prétoire m'appelle... — A demain, mes bons amis.

HENRIETTE.

A demain.

Il sort. — Henriette le reconduit jusqu'au fond.

SCÈNE III

LES MÊMES, hors BARGÉ.

HENRIETTE.

Qu'est-ce que ces livres ?

CAVERLET.

Les *Lettres de madame de Sévigné.*

HENRIETTE

C'est pour cela que vous êtes allé à Lausanne ce matin ?

CAVERLET.

Ne m'avez-vous pas dit hier que votre édition était trop fine pour vos yeux ?

HENRI.

Que vous êtes bon, mon ami !

HENRIETTE.

Quand cesserez-vous de me gâter ?

CAVERLET.

Quand cela vous gâtera, ma chère.

HENRIETTE.

Je devrais vous gronder, mais j'aime mieux vous avouer que je songeais à acheter clandestinement une paire de lunettes. Vous l'échappez belle !

CAVERLET.

Toujours votre manie de vous vieillir ! je m'attends qu'un de ces jours vous vous ferez teindre les cheveux en blanc.

HENRIETTE.

La vieillesse sanctifie bien des choses.

CAVERLET, lui offrant le bras et montant avec elle les degrés du perron.

Allons voir, ma bonne dame, si vous pourrez lire dans ce texte sans besicles.

Ils rentrent dans la maison.

HENRI, se disposant à les suivre.

C'est vrai qu'ils sont bien faits l'un pour l'autre. (Il se retourne sur le perron et aperçoit Reynold, qui entre de l'autre côté.) Tiens ! Reynold !

Il redescend en scène.

SCÈNE IV

HENRI, REYNOLD, en costume de chasse, une carabine sur l'épaule.

HENRI.

Eh bien, chasseur, la chasse a-t-elle été bonne ?

REYNOLD, déposant sa carabine.

Au diable la chasse et l'escrime, et la gymnastique, et la natation.

HENRI.

Tu n'as donc rien tué?

REYNOLD, sur le banc.

Trois chamois.

HENRI.

Combien t'en faut-il, carnassier?

REYNOLD.

Tu ne t'es donc jamais demandé pourquoi je me livrais avec cette furie à tous les exercices du corps?

HENRI.

Jamais. Est-ce qu'il y a un mystère là-dessous?

REYNOLD.

Parbleu! crois-tu que c'est pour mon plaisir que je surmène ma dépouille mortelle comme je fais? (Se levant.) Il y a entre nous un point que notre vieille amitié n'a jamais abordé; je respectais tes petits secrets pour que tu respectasses les miens, ou plutôt le mien; car je n'en ai qu'un...

HENRI.

Que tu vas déposer dans mon sein.

REYNOLD.

Oui, car je ne peux plus le porter : il m'étouffe. — Mon cher Henri, j'aime ta sœur.

HENRI.

Tu aimes ma sœur?

REYNOLD.

Passionnément. Veux-tu de moi pour ton beau-frère?

HENRI.

Si je veux de toi, mon bon, mon cher Reynold! J'avais souvent caressé ce rêve-là; mais, comme tu ne me disais pas un mot de tes sentiments...

REYNOLD.

Je m'étais juré de ne t'en parler qu'à ma majorité révolue.

HENRI.

Pourquoi ce serment?

REYNOLD.

Parce que je me connais : je ne supporte pas d'intervalle entre la parole et l'action : aussitôt dit, aussitôt fait, c'est ma devise. Or, il n'entrait pas dans mes idées de me marier avant mes vingt et un ans.

HENRI, riant.

Et maintenant ça y entre?

REYNOLD.

J'avais trop présumé de mes forces.

HENRI.

Je ne doute pas du consentement de ma mère; mais j'ai bien peur qu'elle ne te conseille de prendre encore patience.

REYNOLD.

Prendre patience... c'est bon à dire. Il y a dans ma situation un détail qui la rend particulièrement intéressante et insupportable : depuis que j'aime ta sœur, son image est présente à toutes mes actions; c'est te dire que je lui suis absolument fidèle.

HENRI.

Et tu l'aimes comme ça depuis longtemps?

REYNOLD.

Dame! depuis que j'ai l'âge d'homme; aussi, tu comprends...

HENRI.

Je ne peux pourtant pas dire cela à ma mère.

REYNOLD.

Oh!... avec des circonlocutions...

HENRI.

Je lui ferai dire par mon beau-père.

REYNOLD.

Encore. — Quant à mon père, son consentement m'est acquis d'avance; il est convenu entre nous qu'il ne se mêlera de mon mariage que pour le bénir; et j'ai quelques raisons de croire que mon choix ne lui déplaira pas.

HENRI.

Ah! mon ami, quelle joie d'être frères de nom comme nous le sommes de cœur.

Ils s'embrassent.

REYNOLD.

Ne flânons pas! Je vais trouver papa, le mettre au courant et l'envoyer faire la demande. Il sera ici dans une demi-heure, prépare ta mère à le recevoir.

HENRI.

Sois tranquille! — Ah! mais, dis donc! nous oublions quelque chose.

REYNOLD.

Quoi ?

HENRI.

Et Fanny ?

REYNOLD.

Eh bien ?

HENRI.

Elle ne se doute de rien ?

REYNOLD.

Parbleu !

HENRI.

Si elle ne t'aimait pas ?

REYNOLD, interdit.

Si elle ne m'aimait pas ?

HENRI.

Dame ! nous n'en savons rien ! Vous ne vous êtes jamais rien dit ?

REYNOLD.

Jamais de la vie... mais je ne doute pas de son affection.

HENRI.

Moi non plus; mais si ce n'était qu'une affection fraternelle.

REYNOLD.

Tu me donnes la chair de poule !

HENRI.

A moi aussi!

REYNOLD.

Cette idée-là ne m'était pas venue.

HENRI.

Nous avons été pour ainsi dire élevés tous trois ensemble; vous vous tutoyez, elle te traite avec une familiarité tranquille...

REYNOLD, accablé.

C'est vrai! c'est vrai!

HENRI.

Jamais le moindre trouble...

REYNOLD.

Jamais.

HENRI.

Ne faudrait-il pas, avant d'aller plus loin, savoir un peu ce qu'elle pense?

REYNOLD.

Sans doute... mais par quel moyen?

HENRI.

Le plus simple est de le lui demander.

REYNOLD.

Non... non! je n'oserais plus remettre les pieds ici, et je vous aurais perdus tous les deux.

HENRI.

Attends. J'ai une idée... une petite épreuve qui nous

montrera le fond de son cœur, qu'elle ne connaît peut-être pas elle-même. Je vais lui dire que tu es amoureux et que tu veux te marier. Nous verrons bien quelle mine elle fera. Si elle est troublée, nous dirons tout.

REYNOLD.

Pauvre chérie !.. ça lui sera bien égal !

HENRI.

Si ça lui est égal, nous ne dirons rien. Adoptes-tu mon plan ?

REYNOLD.

Fais ce que tu voudras, mon bon Henri. Moi, je suis hébété. La voici... je me sauve.

Henri le retient par la main.

SCÈNE V

Les Mêmes, FANNY.

FANNY, du haut du perron.

Bonjour, Reynold. As-tu fait bonne chasse ?

REYNOLD.

Excellente, mademoiselle... et vous-même ?

FANNY, riant et descendant en scène.

Et vous-même ?... Il ne sait plus ce qu'il dit... Qu'a-t-il donc ?

HENRI.

Ne m'en parle pas... Il est amoureux...

FANNY, baissant les yeux.

Ah ! (A part.) Enfin !

HENRI, à Fanny.

Penses-tu qu'il rendra sa femme heureuse ?

FANNY.

Oh ! oui !... il est si bon !... Peut-on savoir...?

HENRI.

C'est une de tes amies.

FANNY, à part.

Belle malice ! je n'en ai pas.

HENRI.

Et nous comptons sur toi pour le servir auprès d'elle.

FANNY.

Ah ! bien volontiers ! J'estime Reynold plus que personne au monde, et, si son bonheur dépend de moi, il n'a qu'à parler.

REYNOLD, bas, à Henri.

Ça lui est bien égal !

HENRI, de même.

Hélas !

FANNY.

Comment s'appelle-t-elle ?

REYNOLD.

Ce n'est pas la peine de la nommer, ton amitié n'y pourrait rien. Adieu.

FANNY.

Tu t'en vas?

REYNOLD.

Adieu.

FANNY, à Henri.

Il a les larmes aux yeux... et toi aussi... Pourquoi?

HENRI.

Elle ne l'aime pas.

FANNY, stupéfaite.

Ce n'est donc pas moi?

HENRI.

Reynold !... as-tu entendu? Mais c'est toi ! c'est toi ! O ma chérie, que nous sommes heureux !

Les deux jeunes gens sont aux genoux de Fanny et lui baisent les mains.

REYNOLD, se levant.

Oh ! oui, bien heureux... A tout à l'heure !

Il court au fond et saute par-dessus le parapet de la terrasse. — Fanny pousse un cri. Henriette et Caverlet ont paru sur le perron au moment où Reynold sautait.

SCÈNE VI

HENRI, FANNY, HENRIETTE, CAVERLET.

HENRIETTE.

Que fait-il donc?

HENRI.

Il prend le plus court.

CAVERLET.

Il est donc bien pressé?

HENRI.

Jugez-en, mon ami : il va chercher son père et l'envoyer ici... devinez pourquoi?

CAVERLET.

Ma foi, je n'en sais rien.

HENRI.

Pour demander la main de Fanny.

HENRIETTE, troublée.

La main de Fanny?

HENRI.

De Fanny en personne.

HENRIETTE.

Mais c'est impossible... Reynold est trop jeune... Fanny ne l'aime pas... ils ont grandi ensemble... c'est un frère pour elle... (A Fanny.) Dis-lui donc que tu ne l'aimes pas!

FANNY.

Pourquoi veux-tu que je mente?

HENRIETTE.

Tu l'aimes comme un mari?

FANNY.

Sans doute... J'ai toujours pensé que je serais sa femme; je croyais que c'était aussi ton idée.

HENRIETTE.

Ah ! j'étais à cent lieues de prévoir... Mais interroge-toi, mon enfant : ce n'est pas de l'amour que tu peux avoir pour lui !

FANNY.

Je ne sais pas, moi... mais je ne veux pas qu'il en épouse une autre.

CAVERLET, à Henriette.

Elle l'aime !

HENRI, à sa mère.

Nous l'aimons tous ici, et toi toute la première.

CAVERLET.

Henri a raison, ma chère Henriette, et, quant à moi, je considère ce qui arrive là comme un grand bonheur.

HENRIETTE.

Vous m'étonnez.

FANNY.

Oh ! maman, écoute notre ami : il a plus de bon sens à lui tout seul que nous tous ensemble.

CAVERLET.

Surtout quand je plaide ta cause, n'est-ce pas ?... Veux-tu me donner carte blanche ?

FANNY.

Blanche ! blanche ! blanche ! tout ce qu'il y a de blanc !

CAVERLET.

Eh bien, laisse-moi avec ta mère. Il y a dans les questions de mariage des choses qui ne regardent pas

les petites filles. — Henri, conduis ta sœur dans sa chambre.

HENRI.

Il paraît que ces choses ne regardent pas non plus les petits garçons? Viens, mignonne : nos intérêts sont en bonnes mains.

Ils sortent en courant par le fond à droite.

SCÈNE VII

HENRIETTE, CAVERLET.

CAVERLET.

Rendons grâce à Dieu, mon amie!

HENRIETTE.

Parce qu'il nous reprend les deux ou trois années de bonheur que nous espérions encore?

CAVERLET.

Parce qu'il nous permet d'achever notre vie ensemble! Il envoie à Fanny le seul amour, le seul mariage qui ne nous forcera pas à nous séparer. Bargé nous connaît et nous aime assez pour ne pas reculer devant la révélation que nous avons à lui faire, pour comprendre et absoudre le malheur de notre situation. Il a pour vous une sorte de culte que notre confidence ne refroidira pas, j'en suis sûr; il aime Fanny, il a pour son fils une adoration qui va jusqu'à la faiblesse, et Reynold n'est pas homme à se désister devant un préjugé.

HENRIETTE.

Oui, c'est un noble cœur qui a toutes les vertus de la jeunesse. Ma fille serait heureuse avec lui!

CAVERLET.

Dites « sera ».

HENRIETTE.

Vous me rendez un peu d'espoir. Dieu m'aurait-il pardonné ?

CAVERLET.

Tu ne l'as jamais offensé. Tu es la plus sainte femme que je connaisse après ma pauvre mère.

HENRIETTE.

Cher Rodolphe! — N'est-ce pas Bargé que je vois à la grille en habit noir et en gants blancs?

CAVERLET.

C'est lui-même, en tenue de circonstance. Il n'a pas perdu de temps.

HENRIETTE, montant le perron.

Recevez-le... je n'ai pas le courage d'assister à ces tristes explications...

CAVERLET.

Où votre présence est d'ailleurs inutile.

Elle rentre dans la maison.

SCÈNE VIII

CAVERLET, seul; puis BARGÉ.

CAVERLET, seul.

Va, chère femme! quand le monde entier te condamnerait, il te restera toujours dans mon cœur un sanctuaire où tu seras adorée et vénérée.

Bargé entre par la gauche.

BARGÉ.

Vous êtes étonné, mon cher ami, de me voir ici deux fois en un jour, et la solennité de mon costume a de quoi vous intriguer.

CAVERLET.

Je suis toujours charmé de vous voir, mon cher Bargé, et jamais vous n'êtes venu plus à propos. Je me préparais à vous aller demander un entretien confidentiel.

BARGÉ.

Tiens! comme nous nous rencontrons! (Ils s'asseyent sur le banc.) Je vous écoute.

CAVERLET.

Henriette et moi, nous sommes coupables envers vous, je ne dirai pas d'un manque de confiance, mais d'une fausse honte que vous comprendrez de reste, quand vous connaîtrez notre douloureux secret. Nous n'avions pas à vous le révéler au début de nos relations; plus tard l'intimité qui s'était insensiblement établie entre nous, nous aurait fait un devoir de parler... Mais à quel moment

précis avait commencé ce devoir? Quand nous nous sommes aperçus qu'il existait, nous y manquions déjà depuis longtemps. La confidence est assez pénible pour que nous l'ayons différée de jour en jour.

BARGÉ, à part.

Il va me tomber une cheminée sur la tête.

CAVERLET.

Nous avons le malheur... en un mot, nous ne sommes pas mariés.

BARGÉ.

Hein? comment?

CAVERLET.

Vous avez bien entendu: Henriette n'est pas ma femme.

BARGÉ.

Vous ne l'avez pas épousée à Londres, divorcée d'un premier mari?

CAVERLET.

Ce sont là les mensonges inséparables d'une situation fausse. Ils ont coûté beaucoup à ma loyauté; mais je devais soustraire celle qui est ma femme devant Dieu à la malignité du monde. Personne, d'ailleurs, n'aurait droit de nous reprocher cette supercherie; car nous ne nous en sommes servis pour nous introduire dans l'intimité de personne : nous avons vécu, parias volontaires, dans une retraite où vous-même vous n'auriez pas pénétré, si vous aviez eu une femme ou une fille; et, de ce côté du moins, ma conscience est en paix.

BARGÉ.

Vous avez fait une grande faute, mon ami. Il faut la

réparer. Si jamais femme fut digne de porter le nom d'un galant homme...

CAVERLET.

Eh! croyez-vous que je n'aurais pas commencé par lui donner le mien, si elle avait été libre! — Elle est mariée.

BARGÉ.

Sir Edward existe donc réellement?

CAVERLET.

Plût au ciel qu'il s'appelât sir Edward Merson et qu'il fût Anglais! Mais il s'appelle monsieur Merson, il est Français, et Henriette n'a pu demander et obtenir que la séparation de corps.

BARGÉ, froidement.

C'est très fâcheux.

CAVERLET.

Je ne vous raconterai pas tout ce qu'elle a souffert par cet homme. Il y a un fait qui parle plus haut que toutes les paroles: le jugement qui prononçait la séparation a adjugé les deux enfants à la mère.

BARGÉ.

Il fallait que les torts du mari fussent graves en effet.

CAVERLET.

Elle restait à vingt-cinq ans seule et sans ressources; car son mari avait à peu près mangé sa dot, et ne lui servait même pas la pension à laquelle il était condamné. Elle se retira à Avranches, chez une vieille tante fort riche, très dévote et très avare, dont elle est l'unique héritière, et avec qui elle s'est brouillée pour me suivre.

BARGÉ.

Mais où l'avez-vous rencontrée?

CAVERLET.

Sur les côtes de Bretagne, dans un village alors très ignoré des touristes, nommé Saint-Énogat, à deux pas d'une plage déserte et charmante. Que vous dirai-je! nous nous sommes aimés... mais d'un amour sans faiblesse comme il était sans espoir. — Ah! mon ami, j'ai vu là ce que c'est qu'une honnête femme! Je maudissais et j'admirais cette chasteté invincible que ne pouvaient égarer ni les sophismes d'une passion partagée, ni les défaillances d'un cœur en détresse à qui ne restait pas même l'appui d'un devoir! J'étais désespéré : l'heure des adieux avait sonné; Henriette, pâle et résolue, m'avait serré la main pour la première et la dernière fois, quand on lui apporte une lettre. Elle la lit, et fond en larmes. C'était sa tante qui lui signifiait qu'elle eût à ne plus remettre les pieds chez elle, puisqu'elle avait un amant.

BARGÉ.

Et il n'en était rien?

CAVERLET.

Sur l'honneur! — Que vouliez-vous que fît Henriette?

BARGÉ.

Ce qu'elle a fait! Mais pourquoi cette complication d'un prétendu divorce?

CAVERLET.

Il fallait bien expliquer la présence des enfants. Ma première idée avait été de dire que j'avais épousé une veuve; mais Henriette me déclara qu'elle ne se reconnaissait pas le droit de faire des orphelins, de supprimer le père dans le cœur des enfants... et vous avez pu voir

avec quel scrupule religieux elle entretient chez eux le respect de l'absent.

BARGÉ.

Sainte femme, va !

CAVERLET.

C'est alors que je m'avisai de supposer un divorce. Cela conciliait tout; le nom de Merson se prêtait à cette supercherie; nous fîmes un petit voyage à Londres, d'où j'annonçai mon mariage à mes amis; personne ne songea à vérifier, d'autant plus que je quittai Genève pour m'établir dans cette propriété et que mes anciennes relations se trouvèrent ainsi peu à peu rompues.

BARGÉ.

Le mari ne vous a jamais inquiétés?

CAVERLET.

La piste d'Henriette était perdue, et il n'avait pas intérêt à la retrouver, bien au contraire, puisque le seul lien qui lui restât était une pension à servir.

BARGÉ.

Sacripant !

CAVERLET.

Pas positivement: c'est un viveur à qui manque absolument le sens moral.

BARGÉ.

Ces gens-là vont quelquefois plus loin que les vrais méchants. Mais, s'il ne vous a pas donné signe de vie depuis quinze ans, il est peut-être mort ?

CAVERLET.

Non. Il habite Paris, où il mène une vie de désordres

et d'expédients. Nous avons de ses nouvelles par un vieux notaire, qui est le parrain d'Henriette et l'ami de sa tante.

BARGÉ.

Il aurait bien dû, ce notaire, réconcilier la tante avec la nièce; car enfin il y a là un héritage qui n'est pas à dédaigner.

CAVERLET.

C'est aussi ce qu'il a fait. La tante a accepté la situation; Henriette est allée la voir à Avranches, il y a quelques années. Depuis, la pauvre femme est tombée en enfance.

BARGÉ.

C'est bien fait! qu'elle y reste.

CAVERLET.

Maintenant, mon ami, je n'ai plus rien à vous apprendre.

BARGÉ.

Je vous remercie de cette preuve de confiance et d'amitié. Dites bien à madame Caverlet, car elle est toujours pour moi madame Caverlet, que votre confidence aurait ajouté à mon respect, s'il eût été possible. Je la verrai demain... ces jours-ci. Pour le moment, je suis un peu pressé, car je dîne chez un de vos voisins. (Tirant sa montre.) Je suis même en retard... Adieu, mon cher Caverlet.

CAVERLET.

Adieu.

BARGÉ, à part, prenant son chapeau sur le banc.

Pour échapper aux questions de Reynold, je lui dirai que j'ai changé d'avis en route, et que je ne suis pas entré.

Il sort.

Caverlet le regarde s'éloigner, immobile, puis il tombe sur une chaise.

SCÈNE IX

CAVERLET, HENRIETTE, descendant le perron.

Elle lui pose la main sur l'épaule : il se lève vivement.

CAVERLET.

Il a été parfait, comme toujours. Il me charge de vous dire que notre confidence ajoute à son respect pour vous...

HENRIETTE.

A-t-il fait la demande ?

CAVERLET.

Il a embrassé votre cause jusqu'à détester votre tante et votre mari.

HENRIETTE.

A-t-il fait la demande ?

CAVERLET.

Il faut bien qu'il prenne le temps de la réflexion! Cette révélation imprévue était de nature à troubler un peu ses résolutions, soyons justes.

HENRIETTE.

Il n'a pas fait la demande.

CAVERLET.

Je suis convaincu qu'il viendra la faire demain.

HENRIETTE.

Il ne viendra pas.

CAVERLET.

J'espère que si. En tout cas, ne parlons pas de sa visite aux enfants, il est inutile de leur faire passer une mauvaise nuit.

HENRIETTE.

Oui... qu'elle s'endorme encore dans l'espérance... Il sera toujours temps de la réveiller. — Ah! mon ami, c'est l'expiation qui commence.

ACTE DEUXIÈME

Un salon chez Caverlet, style Louis XVI. — Boiseries grises et vert d'eau. — Meubles de même, recouverts en velours d'Utrecht vert olive. — Au fond, une porte et deux grandes fenêtres à petits carreaux, à travers lesquelles on aperçoit le lac et les montagnes. — Cheminée au premier plan à droite, pleine de fleurs. A côté, un canapé et un fauteuil. A gauche, une table entre un fauteuil et une chaise. — Portes latérales. En dehors, une balustrade qui indique une terrasse.

SCÈNE PREMIÈRE

HENRI, puis REYNOLD, en pantalon noir trop large et trop long.

HENRI.

Ah! te voilà!... j'allais chez toi.

Il redescend près de la table.

REYNOLD, s'asseyant à droite de la table.

Afin de savoir pourquoi mon père n'est pas venu hier?

HENRI.

Oui.

REYNOLD.

Parbleu! parce qu'il ne veut pas que j'épouse Fanny.

HENRI.

J'espérais encore que ma mère se trompait.

REYNOLD.

Tu flattais l'auteur de mes jours.

HENRI, s'asseyant.

Elle nous emmène en Italie.

REYNOLD.

Ah!

HENRI.

Pour distraire ma sœur. Elle nous l'a annoncé ce matin.

REYNOLD.

Parfait! — Il paraît que la nuit n'a pas un grand choix de conseils au service des parents. Mon père m'a déclaré aussi ce matin qu'il m'expédiait à Londres, — dans la même intention.

HENRI.

Ces dames sont, pour le moment, à Genève, où elles font leurs emplettes de voyage. Nous partons demain.

REYNOLD.

Et moi, je devrais être dans ma chambre, où mon père m'a enfermé à double tour, en se rendant à son audience... au prétoire, comme il dit.

HENRI.

Bah!

REYNOLD.

Ce n'est plus le même homme ! On me l'a changé ! N'exigeait-il pas ma parole d'honneur que je ne chercherais pas à revoir ta sœur? Je la lui ai refusée : il m'a déclaré que je garderais les arrêts jusqu'à son retour du prétoire, et il m'a enfermé ; voilà dans quels termes nous sommes.

HENRI.

Comment es-tu sorti? Tu as dévissé la serrure?

REYNOLD.

Non. J'ai pris simplement par le tilleul qui est sous ma fenêtre... J'ai même déchiré mon pantalon, et ma chambre étant fermée, j'ai été obligé d'en prendre un à M. Bargé père... (Se levant.) C'est justement son pantalon de gala... J'espère bien le déchirer aussi en rentrant chez moi par le même escalier.

HENRI, se levant.

Je remarque avec plaisir que nous ne sommes pas aussi tristes que la circonstance semblerait le comporter.

REYNOLD.

Sais-tu pourquoi, beau-frère?

HENRI.

Oui, beau-frère, je le sais.

Ils se donnent une poignée de main.

REYNOLD.

J'espère que Fanny ne doutera pas plus de moi que tu n'en doutes toi-même ; en tout cas, tu te charges de la rassurer?

HENRI.

Parbleu ! charge-t'en toi-même : elle va rentrer.

REYNOLD.

C'est que je ne serais pas très flatté de me présenter à elle dans cet accoutrement.

HENRI.

Le fait est que tu n'es pas délicieux.

REYNOLD.

Je ne sais pas si c'est le pantalon qui est mal fait, ou si c'est papa... Pour le moment, j'aime mieux croire que c'est papa, ça flatte mon ressentiment...

HENRI.

Nous sommes de même taille ; tu choisiras dans ma garde-robe.

REYNOLD, suppliant.

Prête-moi ton pantalon gris-perle !

HENRI.

Tu en auras bien soin ? — Accordé. — Mais, dis-moi donc, il me semble que ton père ne devait se mêler de ton mariage que pour te bénir ? — Que fait-il de sa promesse ?

REYNOLD.

Il y manque, voilà tout. On me l'a changé, te dis-je. — Ce qu'il y a d'atroce dans son procédé, c'est qu'il avait accueilli ma petite communication avec une joie très bien jouée : « Charmante fille ! Braves et honnêtes gens ! Tu ne pouvais mieux choisir. » Je lui avais passé son habit noir et ses gants blancs ; — car il aime à faire les choses en règle ; pour un peu, il mettait un brin de myrte à sa

boutonnière... Il part, il change d'idée en route, et s'en retourne.

HENRI.

T'a-t-il au moins fait part de ses raisons?

REYNOLD.

Il a d'abord essayé de me dire que je suis trop jeune pour me marier, que... des niaiseries! Bref, il s'est entortillé dans la discussion, et il a fini par m'avouer... ce que c'est que de nous! Lui que j'avais toujours vu si désintéressé! Il faut croire que l'avarice le travaillait en dessous... il y a eu éboulement subit de sa générosité...

HENRI.

Quoi! c'est pour la question d'argent?

REYNOLD.

Comme si je n'étais pas assez riche pour deux!

HENRI.

Il ne sait donc pas que nous avons une vieille tante millionnaire?

REYNOLD.

Vous avez une tante d'Amérique?

HENRI.

A Avranches!

REYNOLD.

Hé! vive la joie! voilà qui arrange tout! Non, parbleu, il ne se doute pas de cette tante-là! Va-t-il être content! j'en suis honteux pour lui! — C'est moi qui bisquais d'aller à Londres!

HENRI.

Tu y serais donc allé?

REYNOLD.

Parbleu! on est mineur ou on ne l'est pas! Je dois encore trois mois d'obéissance à papa... mais, comme je tombais entre ses bras, le 11 octobre, pour fêter avec lui mon anniversaire! — J'aime autant ne pas attendre jusque-là.

HENRI.

Ne perds pas de temps : nous partons demain.

REYNOLD.

Avant la fin du jour, vous le verrez paraître... en habit noir et en gants blancs!.. je cours. (Sur la porte.) Mais que je suis bête ! il est bien plus simple de l'attendre ici.

HENRI.

Il va donc venir?

REYNOLD.

En doutes-tu? suis bien ses mouvemeuts : il sort du prétoire...

HENRI.

Un peu confus de son procédé militaire...

REYNOLD.

Il se hâte d'ouvrir ma porte...

HENRI.

Il trouve la chambre vide...

REYNOLD.

Il devine que je suis ici, et il accourt furieux pour me ramener.

HENRI.

Par l'oreille!

REYNOLD.

C'est probable. — Alors je lui assène sur la tête le million de ta tante; je profite de son étourdissement pour le jeter aux pieds de ta mère, et j'aurai passé ma journée avec ta sœur et toi.

HENRI.

Très bien combiné.

REYNOLD.

Mais, au nom du ciel, ne me laisse pas languir dans cette harde ridicule! Si Fanny me surprenait là dedans, j'en ferais une maladie, comme dit papa.

HENRI.

Allons, coquet! viens dans ma chambre.

UN DOMESTIQUE, entrant par le fond.

Il y a là un étranger qui demande à vous parler, monsieur.

HENRI.

Faites-le entrer, et priez-le de m'attendre un instant. (A Reynold.) Au vestiaire!

Ils sortent par la droite.

SCÈNE II

LE DOMESTIQUE, MERSON.

LE DOMESTIQUE, sur la porte.

Voulez-vous prendre la peine d'entrer, monsieur?

MERSON, sur le seuil.

Mais c'est à M. Henri seul que je veux parler.

UN DOMESTIQUE.

Oui, monsieur. Il vous prie de l'attendre un instant dans ce salon.

MERSON.

C'est que je ne voudrais pas qu'on nous dérangeât.

LE DOMESTIQUE.

Soyez tranquille : M. Caverlet est à la ville, et ces dames sont à Genève pour des emplettes de voyage.

MERSON, entrant en scène.

Un voyage ? où vont-elles ?

LE DOMESTIQUE.

En Italie. (A part.) Il est curieux. (Haut.) Si monsieur veut les journaux de Paris, les voilà.

MERSON.

Merci, mon ami.

Le domestique sort.

SCENE III

MERSON, seul.

Elle part pour l'Italie, donc elle n'a pas encore de nouvelles d'Avranches... J'arrive à temps. — Dans huit jours, madame ma femme aura hérité de sa tante ; mais elle aura réintégré le domicile conjugal, si je ne suis pas

un maladroit, et il n'y aura plus à s'en dédire... hélas! — Je me fais l'effet d'un veuf qui convole avec sa défunte! Hoffmann n'a rien inventé de plus fantastique. O mes créanciers... dressez-moi un autel! — Assurons-nous d'abord un auxiliaire dans la personne de mon fils. Lui seul peut décider sa mère à me suivre. Si prévenu qu'il soit contre moi, il me bénira comme un sauveur quand il connaîtra la véritable situation. Le tout est de la lui révéler sans en avoir l'air...

SCÈNE IV

MERSON, REYNOLD, puis HENRI.

MERSON.

Le voici... (Avec émotion.) Mon fils!

Il serre Reynold dans ses bras.

REYNOLD, stupéfait.

Qu'est-ce que c'est que ça?

MERSON.

Henri!

REYNOLD.

Sir Edward Merson?

HENRI, entrant sur ces derniers mots.

Mon père?

MERSON, à Reynold.

Comment!... ce n'est pas toi?

REYNOLD, lui désignant Henri en riant.

Non, c'est lui !

MERSON.

Allons, bon ! (Éclatant de rire.) pour une fois que je m'attendris, je joue de malheur !

REYNOLD, à part.

Quel drôle de père ! Je suis de trop...

Il sort par le fond.

SCÈNE V

MERSON, HENRI.

MERSON, à part.

Qu'on me parle encore de la voix du sang... je rirai bien ! (S'élançant vers Henri les bras ouverts.) Henri ! mon fils... (Changeant de ton.) Ah bien ! non, je ne peux pas recommencer ! La situation tourne au comique... Après tout, j'aime mieux débuter avec toi par un éclat de rire que par un sanglot ; c'est de meilleur augure, et cela me ressemble davantage ; or, ce qui nous presse, c'est de faire connaissance le plus vite possible, n'est-ce pas, pour réparer le temps perdu ? (Il s'assied dans le fauteuil à côté de la table, et fait signe à Henri d'approcher un siège. Celui-ci obéit, et reste debout appuyé sur le dossier de sa chaise, regardant son père avec étonnement.) — Avoue que tu t'attendais à un monstre ?

HENRI.

Vous faites injure à ma mère : elle m'a élevé dans les sentiments du plus profond respect pour vous.

MERSON.

Je le regrette. (Tressaillement de Henri.) C'est infiniment plus embarrassant. Je croyais avoir à me défendre; j'ai à m'accuser. Garde ton respect pour une meilleure occasion, mon cher enfant : je n'ai rien de vénérable, tu t'en es peut-être déjà aperçu.

HENRI, s'asseyant.

Oh! mon père!

MERSON, d'un ton léger.

Non ! non ! Je suis de ceux qui traînent le boulet de la jeunesse éternelle. Je change de contemporains tous les dix ans; j'ai déjà usé trois générations d'amis, ça te fait rire? et j'allais en recruter une quatrième quand mon miroir m'a montré sur ma tête une notable majorité de cheveux blancs. Je me suis demandé de quel jeune homme je pouvais décemment être le camarade avec ce physique de père; et une voix mystérieuse, que je n'ose plus appeler la voix du sang, m'a répondu : « De ton fils! » — J'ai sauté en chemin de fer, et je suis venu te demander ton amitié.

HENRI.

Mon amitié? dites plutôt...

MERSON, gaiement.

Non, je dis bien : ton amitié; je tiens au mot. C'est le seul qui ne soit pas gros de déceptions pour toi et de gêne pour moi. (Ils se lèvent tous les deux, Merson prend son fils sous le bras, et ils se promènent sur le devant de la scène.) Je veux être ton compagnon et ton guide. Il y a quelque chose de plus charmant que de voyager pour soi-même, c'est de recommencer le voyage avec et pour un autre. Quel plaisir de te piloter dans le monde, de t'épargner les

écoles que j'ai commises, et Dieu sait si j'en ai commis! En fait d'écoles, tu peux dire comme Alexandre : « Mon père ne me laissera rien à faire! » — Mais on peut s'amuser à moins de frais. — Tu dois en avoir assez de ton existence lacustre?

HENRI.

Je suis parfaitement heureux ici entre ma mère et ma sœur.

MERSON.

Tiens, c'est vrai! Je n'y pensais plus. Est-elle jolie, ma fille?

HENRI.

Charmante! vous la verrez.

MERSON.

Je l'espère bien. Mais je ne me charge pas de l'éducation des demoiselles, je t'en préviens.

HENRI.

Je m'en doute; et même, à ce propos, si j'osais...

MERSON.

Tu me recommanderais la plus grande respectabilité devant elle! sois tranquille : je serai très correct. Au surplus, ce ne sera pas long, car ce n'est pas ta sœur que je viens chercher.

HENRI.

Et qui donc?

MERSON.

Toi, parbleu!

HENRI.

Vous voulez m'emmener?

MERSON.

Avec le consentement de ta mère, bien entendu, — et le tien. Je ne compte violenter personne. D'ailleurs, ne t'effraye pas : ce ne sont pas des vœux que tu vas prononcer : nous nous prenons à l'essai. Si tu trouves ton camarade trop vieux... ou trop jeune, il te rendra la liberté sans même attendre que ta majorité t'affranchisse. Le pacte te convient-il ?

Ils s'arrêtent tous deux.

HENRI.

Je vous demande la permission d'en référer à ma mère.

MERSON.

Cela va sans dire. Mais je suis sûr qu'elle ne mettra pas d'obstacles... et tu verras quelle vie charmante nous mènerons à Paris.

HENRI.

Vous habitez actuellement Paris?

MERSON.

Actuellement comme toujours. J'y suis né, et j'espère y mourir.

HENRI.

Vous êtes né à Paris ?

MERSON.

Comme toi, comme ton grand père, comme ton bisaïeul... Les Merson, je m'en vante, sont race de Parisiens pur sang.

HENRI, très ému.

Merson ? Nous sommes français ?

MERSON.

Tu te croyais Turc?

HENRI, atterré.

Français!

MERSON, à part.

Voici la crise.

HENRI, allant à lui et lui prenant les mains.

Mais non! c'est une plaisanterie... Vous êtes Anglais! vous êtes divorcé d'avec ma mère...

MERSON.

Séparé de corps et de biens par jugement du tribunal de la Seine.

HENRI.

Séparé!... mais alors... M. Caverlet n'est donc pas...?

MERSON.

Je comprends!.. tu croyais ta mère remariée... (Henri tombe sur un fauteuil près de la table en sanglotant.) Voyons, Henri, du courage!

HENRI.

Ah! monsieur!

MERSON.

Monsieur?... Tu m'en veux du mal involontaire que je te fais?

HENRI.

Oh! non... mais je suis devant vous comme le serviteur dont le maître a failli, et je n'ose plus lever les yeux... Pardon pour elle! pardon!

MERSON.

Mais, mon ami, je ne lui en veux pas ! Je n'ai pas le droit de lui en vouloir : tous les torts sont de mon côté. La séparation a été prononcée contre moi... Pour Dieu, ne va pas te mettre à mal juger ta mère maintenant ! (A part.) Cela ne ferait pas mon affaire.

HENRI.

Hélas ! je ne la juge pas; je suis anéanti, voilà tout. Quel désastre de tout ce qui faisait ma joie, mon orgueil, la paix de mon âme !

MERSON, à part.

Pauvre petit homme ! il me fait de la peine. Mais aussi quelle imprudence à une femme séparée d'élever son fils dans de pareils sentiments ! — Pauvre petit homme ! — Ma foi ! ma proposition viendra comme de cire. (Haut.) Puis-je quelque chose pour toi ?

HENRI.

Rien.

MERSON.

Peut-être ! Ta mère a perdu sa situation dans le monde, je peux la lui rendre.

HENRI.

Comment ?

MERSON.

En lui rendant sa place à mon foyer.

HENRI, se levant.

Vous feriez cela ?

MERSON.

Si tu le veux.

HENRI.

Oh! mon père, que vous êtes bon!

MERSON.

Eh bien, tu as ma parole. Charge-toi de décider ta mère.

HENRI.

Qui, moi? Lui dire que je sais la vérité? — A la douleur atroce qui me serre le cœur, je comprends quelle sera la sienne! Soyez généreux jusqu'au bout! Épargnez-nous, à elle et à moi, cette explication impossible! Vous seul pouvez. .

MERSON.

Il faudra pourtant bien qu'elle sache un jour ou l'autre que tu es au courant.

HENRI.

Que ce soit seulement le jour où elle rentrera chez vous. Mais, jusque-là, je vous le demande en grâce, qu'elle ignore même que vous m'avez vu...

MERSON.

Remarque bien que tu rends la négociation beaucoup plus difficile.

HENRI.

Non! vous lui parlerez au nom de ses enfants. Si l'amour maternel ne suffit pas à la déterminer, c'est que nous lui demandons une chose au-dessus de ses forces, et alors je ne veux pas qu'elle reste devant nous avec une rougeur au front. — Enfin, mon père, si vous m'aimez, c'est la première preuve que vous puissiez m'en donner...

MERSON.

Je n'ai rien à te refuser, mon enfant.

HENRI.

Vous me le jurez?

MERSON.

Je te le jure. Mais si elle te consulte d'elle-même?

HENRI.

Oh! alors, je la supplierai à genoux de nous exaucer.

MERSON, à part.

Cela me suffit. (Haut.) Quand sera-t-elle ici?

HENRI.

Elle ne peut tarder.

MERSON, prenant son chapeau.

Il ne faut pas qu'elle nous trouve ensemble. Je reviendrai dans une heure. (Sur la porte.) — Dis donc, Henri! Je t'ai oublié pendant quinze ans; mais il me semble que je répare cette négligence, hein?

HENRI, lui baisant les mains.

Vous êtes notre sauveur.

MERSON, à part

Qu'est-ce que je disais! (Haut.) Au revoir.

Il sort.

SCÈNE VI

HENRI, seul; puis FANNY.

HENRI, seul.

Quel noble cœur sous cette légèreté apparente! — Comment n'a-t-elle pas pu vivre avec lui? Les torts qu'on revendique si généreusement ne sauraient être bien graves... O Dieu! c'est lui qui défend ma mère, et c'est moi qui l'accuse! Ah! pauvre chérie, je t'adorerai toujours, quoi que tu aies fait! Là où tu as succombé, aucune autre ne se serait sauvée. Ce que tu perds dans ma vénération, je te le rendrai en compassion et en amour... Mais celui qui m'a volé ton honneur, qui me vole depuis quinze ans ma tendresse et mon respect... Oh! celui-là...

FANNY, entrant, à demi voix.

Henri!

HENRI, à part.

Ma sœur.

Il s'essuie les yeux furtivement.

FANNY.

Nous voici de retour. M. Bargé est-il venu? Tu ne me réponds pas? Tu as les yeux rouges... tu as pleuré!

HENRI.

Moi? pas du tout.

FANNY.

Voyons, Henri, ne me cache rien. J'ai plus de courage

que tu ne penses : M. Bargé refuse son consentement ?

HENRI.

Oh ! oui, ton mariage est manqué, ma pauvre petite, manqué sans ressources. (A part.) Je comprends maintenant !

FANNY, contenant son émotion.

Est-ce que Reynold ne m'aime plus ?

HENRI, avec embarras.

Il t'aime toujours ; mais son père l'envoie à Londres pour le séparer de toi.

FANNY, souriant tristement.

Comme maman me conduit en Italie pour me séparer de lui. On nous trouve trop jeunes ? Eh bien, nous vieillirons, voilà tout. Ce n'est pas difficile.

HENRI.

Et si Reynold t'oubliait ?

FANNY.

Et si le ciel nous tombait sur la tête ?

HENRI.

Mais enfin...

FANNY.

Je resterais fille. Je ne tiens pas tant à me marier

HENRI.

Oh ! moi non plus, grand Dieu !

FANNY, lui prenant les mains.

Eh bien, tu resteras garçon, et nous ne nous quitterons jamais.

HENRI, la serrant dans ses bras.

Jamais ! jamais ! Tu es tout ce qu'il me reste de fierté... Ah ! si tu devais un jour... j'aimerais mieux te voir morte !

Il se jette sur le canapé.

FANNY, s'asseyant près de lui.

A qui en as-tu ? (Lui prenant la main.) Tu as la fièvre... Calme-toi, cher frère ! Ne te rends pas plus malade que moi de mes chagrins. Vois comme je suis tranquille. Reynold ne m'oubliera pas, sois-en sûr, et je serai sa femme, dussions-nous nous marier *in extremis*. Je parle latin. Tu ne me croyais pas si savante ? (Avec des larmes dans la voix.) Ris donc un peu, méchant frère !

HENRI, l'embrassant.

Cher trésor !

FANNY, se levant.

Sais-tu ce que nous avons fait à Genève ? Maman m'a acheté un charmant trousseau... de voyageuse. Si je l'avais laissée faire, elle aurait acheté tout le magasin. (D'un ton sérieux.) Ne lui disons plus un mot de mon mariage ; elle croit que je n'y pense plus, tant j'ai eu l'air charmée de nos emplettes... Je retourne auprès d'elle, pour qu'elle ne se doute pas que je me suis informée de mon sort.

Entre Caverlet par le fond.

HENRI, à part.

Lui !

FANNY, se croisant sur la porte avec Caverlet.

Bonjour, bon ami.

Elle lui présente son front et sort.

SCÈNE VII

HENRI, CAVERLET.

HENRI.

Je vous défends de toucher de vos lèvres le front de cette enfant.

CAVERLET.

Tu me défends ?... Qu'est-ce que cela signifie ?

HENRI.

Cela signifie que, depuis quinze ans, je crois vivre dans l'honneur, et que je vis dans l'opprobre ; que je sais tout et que je vous hais autant que je vous ai aimé.

CAVERLET.

Tu sais tout ?

HENRI.

J'ai vu mon père.

CAVERLET.

Et il t'a tout dit. Eh bien, puisqu'il vient au-devant de la justice, je parlerai ! c'est lui qui l'aura voulu. — Ah ! tu crois qu'il t'a tout dit ! T'a-t-il dit qu'il avait épousé cette admirable femme uniquement pour sa fortune ? qu'il avait une maîtresse avant le mariage, et qu'il ne l'a pas quittée après ? Qu'il a ruiné ta mère pour satisfaire aux caprices de cette drôlesse... ?

HENRI.

Assez ! Laissez-moi du moins estimer mon père !

CAVERLET.

Puisque tu ne peux plus estimer ta mère, n'est-ce pas? Tu vois bien que je dois la défendre, et que tu dois m'écouter! — T'a-t-il dit qu'il s'affichait impudemment avec sa maîtresse dans les lieux publics? que cette misérable, qui jouait la jalousie, avait exigé de lui qu'il ne parût nulle part avec sa femme et qu'il y avait consenti?... Eh bien, s'il t'a dit tout cela, il ne t'a rien dit encore; car, tout cela, ta sainte mère l'acceptait sans murmurer; ruine, dédains blessants, abandon, outrages publics, elle se consolait de tout entre ta sœur et toi. Mais, un jour, son indigne rivale eut la fantaisie de vous embrasser, toi et ta sœur, et ton père vous conduisit à ses lèvres!

HENRI.

Ce n'est pas vrai!

CAVERLET.

Tu doutes de ma parole? C'est ton droit quand elle accuse ton père. — Mais tu en croiras peut-être l'arrêt de la justice.

HENRI.

Que m'importe après tout! mon père a été coupable, soit! il n'a pas eu la conscience de ce qu'il faisait. Mais il l'a aujourd'hui, il s'accuse, il se repent, il veut réparer.

CAVERLET.

Et il commence la réparation en déshonorant la mère aux yeux des enfants. Si c'est là son repentir, quelle serait donc sa vengeance?

HENRI.

Est-ce qu'il savait que vous passez pour le mari de ma mère!

CAVERLET.

« Est-ce qu'il savait ? » Alors, comment a-t-il découvert sa retraite? sous quel nom l'a-t-il cherchée? s'appelle-t-elle ici madame Merson ou madame Caverlet? Mais rien qu'en demandant le chemin de notre maison, il aurait compris, s'il ne le savait pas, que ta mère vit tranquille et honorée !... Car j'ai bien le droit de le dire, tout ce qu'il était humainement possible de faire pour lui assurer l'estime du monde, je l'ai fait ! En la couvrant de mon nom, j'ai renoncé moi-même au mariage, à ma carrière, à mes amitiés ! Lequel de ton père ou de moi l'a plus respectée? lequel est son véritable époux devant Dieu? Et au nom de quel droit sauvage vient-il, après quinze ans, détruire une seconde fois la vie de cette pauvre femme?

HENRI.

Comptez-vous pour rien le besoin de revoir ses enfants?

CAVERLET.

Ah ! oui, ses enfants ! Dis-moi un seul de ses devoirs de père qu'il ait rempli ! dis-m'en un seul auquel j'aie failli ! Est-ce lui qui t'a élevé, qui a été ton précepteur, ton guide et ton ami ? Cette passion même de l'honneur qui te torture aujourd'hui, mais qui est la première dignité de l'homme, et dont tu ne voudrais pas guérir quoique tu en souffres, qui te l'a mise au cœur ? lui ou moi ?

HENRI.

Vous n'aviez pas prévu qu'elle se retournerait un jour contre vous !

CAVERLET.

Ah ! j'avais espéré que, ce jour-là, tu m'aimerais assez

pour pardonner à une autre de m'aimer aussi; j'avais espéré que, ce jour-là, je me serais légitimé à force de dévouement! Je me suis trompé... Il me reste encore un sacrifice à te faire, le dernier, hélas! Toute ma vie est concentrée entre vous trois, je n'aime que vous, j'ai renoncé à tout le reste : mais, puisque ma présence ici blesse tes sentiments les plus intimes... je m'en vais.

HENRI, sur le canapé, accablé.

Non! c'est à moi de partir! Vous avez raison : j'ai plus de devoirs envers vous qu'envers moi-même. Je ne peux pas payer vos bienfaits en acceptant le sacrifice de toute votre existence... Restez! (Se levant.) Mais non... c'est impossible! il y a ma sœur. — O Dieu, où est le droit, où est le devoir, où est la vérité?

CAVERLET.

Ton premier devoir, c'est d'épargner le plus longtemps possible à ta mère la douleur de rougir devant toi.

HENRI.

J'y ai déjà songé. M. Merson m'a juré de ne pas lui dire qu'il m'a vu.

CAVERLET.

Il va donc revenir?

HENRI.

Dans une heure.

CAVERLET.

Que lui veut-il?

HENRI.

Il vient, à ma prière, lui offrir de reprendre sa place à son foyer.

CAVERLET.

A ta prière ? Eh bien, soit ! qu'il vienne ! Tu demandais où est la vérité ! Nous allons le savoir : ta mère la trouvera dans son cœur. L'acceptes-tu pour arbitre de notre destinée à tous?

HENRI.

Oh ! aveuglément.

CAVERLET.

Et moi, je jure de ne pas influencer sa décision, et de m'y soumettre, quelle qu'elle soit. Mais laissons-la à sa propre inspiration ; notre trouble pourrait la mettre en garde avant l'arrivée de M. Merson. Sortons... sortons chacun de notre côté.

HENRI.

Monsieur Caverlet, j'ai été dur et ingrat envers vous. Je vous en demande pardon.

CAVERLET.

Tu souffres tant, mon pauvre enfant ! (Lui ouvrant ses bras.) Moi aussi, va !

Henri se jette sur sa poitrine en pleurant.

ACTE TROISIÈME

Même décor.

SCÈNE PREMIÈRE

FANNY, entrant et prenant des livres sur la table.

Maman a bien raison d'emporter madame de Sévigné en voyage... c'était une bonne mère aussi, celle-là... sa fille me plaît moins... elle se laisse trop idolâtrer... Je serais bien triste aujourd'hui, si je n'aimais pas maman plus que ça... Ce qui adoucit ma peine, c'est la douceur que je trouve à la lui cacher.

Entre Reynold par le fond.

FANNY.

Reynold... ici !

REYNOLD.

Depuis ce matin... Je viens de faire un tour en canot pour attendre ton retour, et me voilà. — Tu as l'air fâchée de me voir?

FANNY, inquiète.

Oh ! non, mais si maman savait...

REYNOLD.

Eh bien ?

FANNY.

Elle croirait que je t'ai permis de revenir.

REYNOLD.

Serait-ce un si grand crime ?

FANNY.

Non... mais elle croirait que je t'aime toujours.

REYNOLD.

Tandis que tu ne m'aimes plus ?

FANNY.

Je ne dis pas cela... non ! je ne le dis pas. Mais, pour rien au monde, je ne ferai jamais l'ombre d'un chagrin à ma mère.

REYNOLD.

En sorte que, si elle t'ordonnait d'en épouser un autre, tu l'épouserais ?

FANNY.

Est-ce que c'est possible ? Il me semble que tu es mon mari... de naissance, comme Henri est mon frère... Mais je fais semblant de t'oublier pour que ma mère ne s'afflige pas de mon chagrin.

REYNOLD.

C'est-à-dire que tu l'aimes plus que moi ?

FANNY.

Dame ! n'est-ce pas juste ?

REYNOLD.

Juste, juste !.. oui, c'est juste, cher trésor, et je ne te voudrais pas autrement. Je suis un idiot qui s'attendait à des protestations romanesques, et qui retardait sa bonne nouvelle dans l'espoir de t'entendre dire des sottises... bien moins douces que la vérité.

FANNY.

Tu as une bonne nouvelle ?

REYNOLD.

Excellente ! Mon père va venir demander ta main.

FANNY.

Ah ! quel bonheur ! Je suis sûre que maman n'attend que ça pour ne plus me trouver trop jeune. — Comment a-t-il changé d'avis ?

REYNOLD.

Il va en changer tout à l'heure.

FANNY.

Ce n'est pas encore fait ? — Alors je ne dirai rien à maman.

REYNOLD.

Laisse à papa le plaisir de lui faire la surprise.

FANNY.

Tu es donc bien sûr ?...

REYNOLD.

Archisûr. J'ai appris une chose qui va faire tourner la girouette comme avec la main.

FANNY.

Et c'est?...

REYNOLD.

C'est... une chose... qui ne te regarde pas.

FANNY.

Ah!

LE DOMESTIQUE, sur la porte de gauche.

Madame prie mademoiselle de monter.

FANNY, prenant les livres.

C'est vrai, j'oubliais les livres. Nous faisons nos malles, Reynold.

REYNOLD.

Vous les déferez.

FANNY.

Décidément, tu ne veux pas me dire?..

REYNOLD.

Je ne peux pas.

FANNY.

Je me sauve.

Elle sort, emportant les livres.

SCÈNE II

REYNOLD, seul; puis BARGÉ.

REYNOLD, seul.

Il est bien inutile de lui avouer que papa n'est pas l'ange du désintéressement!...

BARGÉ, entrant.

Ah! vous voilà, monsieur! Parbleu! j'étais bien sûr que je vous trouverais ici.

REYNOLD.

Combien je m'applaudis alors d'y être venu!

BARGÉ.

Pas d'impertinence, s'il vous plaît. Je suis furieux.

REYNOLD.

Ah!... Eh bien, alors, moi aussi! C'est un peu raide de mettre sous clef un garçon de mon âge.

BARGÉ, décontenancé.

J'ai peut-être été un peu vif, mais ce n'est pas une raison pour...

REYNOLD.

Pour te mettre en colère, non certes. Aussi n'y es-tu pas!

BARGÉ.

Je ne suis pas en colère?

REYNOLD.

Pas le moins du monde ! tu fais semblant pour prendre les devants sur la scène que tu me sens en droit de te faire... je te connais si bien ! mais rassure-toi : je suis trop content pour te quereller.

BARGÉ.

Tu es content ?

REYNOLD.

Je crois bien ! J'ai une si bonne nouvelle à t'annoncer !

BARGÉ.

Bah ! Laquelle ?

REYNOLD.

C'est que nous n'aurons plus de contestations au sujet de mon mariage.

BARGÉ.

Tu y renonces ?

REYNOLD.

Non pas... mais tu y consens.

BARGÉ.

Ah çà ! méchant gamin, me prends-tu ?...

REYNOLD.

Fanny... Écoute bien ceci ! Fanny a une tante millionnaire.

BARGÉ.

La tante d'Avranches...

REYNOLD.

Tu le savais ? alors pourquoi m'as-tu dit...?

BARGÉ.

Il fallait bien te donner une raison, et, ne pouvant pas te donner la vraie... Ne m'interroge pas, mon enfant; ce n'est pas mon secret.

REYNOLD.

Voilà une parole qui m'arrêterait net en toute autre circonstance ; mais tu ne peux pas exiger de moi que je renonce à mon bonheur sans savoir pourquoi. Quant à ton scrupule, remarque, je te prie, que le secret en question m'appartient plus qu'à toi, puisqu'il concerne ma femme; et enfin fais-moi l'honneur de croire que je le garderai aussi bien que toi. Je ne suis pas aussi étourneau que j'en ai l'air : voilà deux ans que j'ai résolu d'épouser Fanny, et tu n'en savais pas le premier mot avant-hier. Tu peux parler, te dis-je; c'est un homme qui t'écoute.

BARGÉ.

C'est juste, après tout. (A demi voix.) Eh bien, je suis allé avant-hier chez madame Caverlet, comme je te l'avais promis, et, là, j'ai appris de son mari... qu'ils ne sont pas mariés.

REYNOLD, abasourdi.

Est-ce possible?

BARGÉ.

Par l'excellente raison que, le premier mari étant Français et non Anglais, madame Henriette est séparée de corps et non divorcée.

REYNOLD.

Miséricorde!

BARGÉ.

Tu comprends que, devant cette révélation accablante, j'ai dû battre en retraite. Heureusement, je n'avais pas encore fait ma demande...

REYNOLD.

Pauvre petite Fanny!

BARGÉ, allant s'asseoir sur un fauteuil.

Je la plains de tout mon cœur, car je l'aime.

REYNOLD.

Est-ce assez de la plaindre?

BARGÉ.

Mais, mon ami...

REYNOLD.

Est-elle moins pure, moins loyale, moins adorable pour être dans une pareille situation? A ce malheur déjà si grand, en ajouterons-nous un plus grand encore, en la rejetant de l'alliance des honnêtes gens? Lui refuserons-nous une nouvelle famille, parce que la sienne est indigne d'elle? Raison de plus pour l'en arracher, et lui faire une place dans notre honneur, comme elle en a une dans notre tendresse!

BARGÉ.

Pauvre petite! pauvre petite!

REYNOLD.

Elle est orpheline; nous l'adoptons, est-ce dit?

BARGÉ.

Ah! parbleu! si elle était orpheline... Mais tolérerais-tu que ta femme fréquente une mère qui vit en état de...?

REYNOLD.

Non pas ! — Mais je n'épouse pas la mère, et je saurai la tenir à distance.

BARGÉ.

Est-ce que tu en as le droit? c'est la plus honnête femme du monde.

REYNOLD.

Pour le coup, voilà du nouveau. Tu amnisties l'adultère, toi?

BARGÉ, se levant.

Jamais de la vie. Mais l'adultère de la femme séparée n'est pas... enfin ce n'est pas la même chose ! c'est la conséquence presque forcée de la séparation... Ah ! si tu connaissais l'histoire de la pauvre Henriette...

REYNOLD.

Bref, madame Merson est un ange.

BARGÉ.

Ma foi... peu s'en faut.

REYNOLD.

Alors pourquoi ne tolérerais-je pas qu'elle fréquente ma femme?

BARGÉ.

Parce que ce serait un scandale.

REYNOLD.

En un mot, tu excuses la mère, et tu condamnes la fille.

BARGÉ.

Mais, sapristi ! ce n'est pas moi ; c'est la fatalité de la situation ! Mon devoir de père est de te disputer à des difficultés et à des douleurs que tu ne prévois pas.

REYNOLD.

Mais la pire douleur est de perdre celle que j'aime.

BARGÉ.

Tu l'oublieras.

REYNOLD.

Tu sais bien que non.

BARGÉ.

Que veux-tu que je te dise ? Si tu ne peux pas l'oublier... il viendra un moment où mon devoir cessera avec mon autorité, et je ne te réduirai pas aux sommations respectueuses.

REYNOLD.

Et tu veux m'infliger quatre ans de ce supplice, à moi, ton petit Reynold qui t'aime tant ?

Il passe son bras autour du cou de son père.

BARGÉ.

Laisse-moi tranquille.

REYNOLD.

Nos repas en tête à tête seront gais !.. quand tu pourrais voir à ta table, devant toi, deux visages épanouis par le bonheur !

BARGÉ.

Voyons, j'ai assez de chagrin, sans que tu m'en fasses.

REYNOLD.

Et moi, je veux t'en faire assez pour que tu n'en aie plus. — Et ton petit Daniel, à qui tu ne penses pas !

BARGÉ.

Quel petit Daniel ?

REYNOLD.

Mon fils, parbleu !

BARGÉ, souriant et ému.

Tu veux l'appeler Daniel ?

REYNOLD.

A moins que tu ne refuses d'être son parrain.

BARGÉ.

Ah ! que nenni !... Cher bambin !

REYNOLD.

Auras-tu le courage de le retarder de quatre ans pour complaire à des bégueules dont tu te soucies comme de ça ?

BARGÉ, ébranlé.

Il est certain... Eh bien, non ! tu ne débuteras pas dans le monde par une lutte contre les préjugés.

REYNOLD.

Tu aimes mieux que je débute par une lutte contre toi ?

BARGÉ.

Je veux que tu voyages, que tu n'engages pas ta vie entière sans rien connaître de la vie. — Tu vas partir pour Paris.

REYNOLD.

Ah! ce n'est plus pour Londres?

BARGÉ.

J'ai changé d'idée.

REYNOLD.

Tu ne fais que ça depuis trois jours.

BARGÉ.

C'est possible... je t'ouvre un crédit de vingt mille francs.

REYNOLD, s'asseyant près de la table.

C'est bien inutile. Je passerai tout mon temps au Collège de France, à la Sorbonne, dans les bibliothèques et les musées... Ça ne coûte pas cher.

BARGÉ.

Tu ne vas pas à Paris pour t'instruire, mais pour te distraire.

REYNOLD.

Je ne me distrairai pas.

BARGÉ.

Et moi je veux que tu t'amuses. Qui est-ce qui m'a bâti un ostrogoth pareil?

REYNOLD.

Parbieu! c'est toi... qui m'a toujours prêché, d'après Jean-Jacques, que le jeune homme chaste jusqu'à vingt ans...

BARGÉ.

Tu m'ennuies. D'abord, tu as plus de vingt ans... et puis c'est ridicule à un dadais de ton âge...

REYNOLD, se levant.

Ah! c'est comme ça?... Tu regrettes d'avoir un fils vertueux?

BARGÉ.

Mon Dieu... je le regrette d'une façon et pas de l'autre.

REYNOLD.

Non! non!... Je te connais bien; tu veux que je devienne un garnement, un coureur de tripots, un pilier de coulisses.

BARGÉ.

Mais, Reynold, je n'ai rien proféré de pareil.

REYNOLD.

A bon entendeur, salut!... Ah! tu veux que j'aie des maîtresses? J'en aurai.

BARGÉ.

Des maîtresses... juste ciel!.. une tout au plus... une petite... et encore!

REYNOLD.

Allons donc! je ne fais pas les choses à demi... Une grande! Tu veux un viveur? tu l'auras! Tes vingt mille francs ne feront pas long feu!... Tu peux préparer du renfort.

BARGÉ.

Mais, je t'en conjure...

REYNOLD, arpentant la scène.

Ah! il te plaît que j'use ma santé et ta bourse? A tes souhaits. Je n'irai pas de main morte.

BARGÉ.

Tu es terrible ! Écoute-moi.

REYNOLD.

Non, non ! C'est convenu ! et, quand tu voudras me marier, tu verras ton petit Daniel, quel joli avorton !

BARGÉ.

Ah ! c'est comme ça ? Eh bien, je me remarierai moi-même...

REYNOLD.

Si tu trouves femme.

BARGÉ.

Si je trouve ? Mais je n'aurais qu'un mot à dire ! Il y a une mère qui me jette sa fille à la tête.

REYNOLD.

Madame Saturnin peut-être ?

BARGÉ.

Oui, madame Saturnin.

REYNOLD.

Tu épouserais mademoiselle Ursule, toi ? Une fille dont la mère a tant fait parler d'elle ?

BARGÉ.

Qu'est-ce que ça me fait ?

REYNOLD.

Ça ne te fait rien ? Alors pourquoi me refuses-tu Fanny ?

BARGÉ.

Vous êtes un insolent! Suis-je votre père ou votre camarade ?

REYNOLD.

Tu es mon père et mon meilleur ami.

Il lui saute au cou.

BARGÉ, se dégageant.

Va te promener... Ça finit toujours comme ça avec toi!

REYNOLD.

Tu aimes mieux bouder? Boudons!

SCÈNE III

LES MÊMES, LE DOMESTIQUE, MERSON, entrant par le fond.

LE DOMESTIQUE, à Merson.

Je vais avertir madame.

Il sort par la gauche.

REYNOLD, bas, à son père.

M. Merson.

BARGÉ, bas.

Le mari ?

MERSON, à Reynold.

Si je ne me trompe, monsieur, j'ai des excuses à vous

faire. N'est-ce pas vous que j'ai eu tantôt la maladresse de prendre pour mon fils?

REYNOLD.

L'erreur n'était pas aussi complète que vous pourriez le croire, monsieur.

BARGÉ.

Hein?

REYNOLD.

J'aime mademoiselle votre fille, j'en suis aimé...

BARGÉ.

Veux-tu te taire, malheureux!

REYNOLD.

Et mon plus vif désir est de devenir votre gendre.

BARGÉ.

Je vous demande pardon, monsieur, de l'inconséquence de mon fils. Vous devez comprendre mieux que personne combien ce mariage est impossible, à mon grand regret.

MERSON.

Je le comprends, monsieur; mais, — si vos regrets sont sincères, — je puis vous dire que vos scrupules vont bientôt manquer de fondement.

BARGÉ.

J'en serais charmé, monsieur; mais je ne vois pas trop le moyen...

MERSON.

Je viens précisément, et en considération de la position de mes enfants, offrir à madame Merson de réintégrer le domicile conjugal.

BARGÉ.

Ah! monsieur, voilà une résolution qui vous honore!

REYNOLD.

Et qui ne te laisse plus d'objections.

BARGÉ.

Vous m'ôtez un poids de la conscience. Il m'en coûtait beaucoup de m'opposer au bonheur de ces enfants. — J'ai trente mille livres de rente, monsieur; j'en donne la moitié à mon fils Reynold le jour de son mariage...

MERSON.

La question d'argent ne m'importe guère; si les jeunes gens s'aiment, il suffit; vous n'aurez pas de difficultés de ma part.

REYNOLD, à part.

Quel brave homme!

BARGÉ, à part.

On le calomniait.

MERSON.

Reste à savoir si madame Merson acceptera ma proposition... j'ai eu de grands torts envers elle, je le reconnais...

BARGÉ.

Vous les réparez noblement.

MERSON.

En tout cas, elle vous consultera sans aucun doute, et je compte sur vous, monsieur, pour plaider la cause de mes enfants.

BARGÉ.

Dites de nos enfants.

MERSON, à Reynold.

Votre sort, mon jeune ami, va se décider dans l'entretien que j'attends. Je ne vous dis pas adieu, mais au revoir, je l'espère.

REYNOLD.

Et moi aussi!

MERSON, à Bargé.

Enchanté, monsieur, quoi qu'il arrive, de m'être rencontré avec vous.

BARGÉ.

Parbleu! monsieur, je vous en offre autant; et pour achever notre connaissance... (Saluant.) Bargé, juge de paix à Lausanne. — Viens, Reynold.

On se salue de part et d'autre.

REYNOLD, à son père en sortant.

J'adorerai ce beau-père-là.

Ils sortent.

SCÈNE IV

MERSON, seul.

Le juge de paix? Parbleu! il faut avouer que j'ai une chance!... *All right!* Tout va bien! La piété filiale, l'amour et la magistrature sont dans mon jeu; ce sera bien le diable si je ne fais pas la vole. — Ma femme!

SCÈNE V

MERSON, HENRIETTE.

HENRIETE, reculant avec effroi.

Vous, monsieur !

MERSON.

Moi-même, madame; et je vois à votre effroi que j'ai eu raison de ne pas vous faire passer mon nom : vous ne m'auriez pas reçu.

HENRIETTE, suppliante.

Je n'ai qu'un mot à vous dire, monsieur : mes enfants me croient divorcée et remariée.

MERSON, lui montrant un fauteuil.

Je le sais, et, rassurez-vous, je respecterai leur illusion jusqu'à nouvel ordre. Vous pouvez donc m'écouter tranquillement. D'ailleurs, je serai bref. (Il avance lui-même un siège et s'assied quand sa femme s'est assise.) J'ai été aussi peu exemplaire comme père que comme époux; je m'en accuse. Le ciel ne m'avait sans doute pas créé pour ces hautes fonctions. J'ai négligé mes enfants pendant quinze ans, non sans remords, croyez-le bien; mais je m'étourdissais au bruit de mon interminable jeunesse, jusqu'au jour où j'ai senti qu'il y avait péril en la demeure, et que j'avais le devoir impérieux de me préoccuper de la situation que vous leur faites. Or, pour ne parler que de Lucy...

HENRIETTE.

Lucy? Vous voulez dire Fanny?

MERSON.

Lucy. Fanny, noms anglais... La langue m'a fourché. Pour ne parler que de ma fille, la voilà d'âge à se marier.

HENRIETTE.

Pas encore, grâce au ciel.

MERSON.

Pardonnez-moi... Et la preuve, c'est qu'on a déjà demandé sa main.

HENRIETTE.

A qui donc, je vous prie?

MERSON, se levant et saluant

A moi, madame, ici même, à l'instant, un M. Reynold, qui l'aime, qui s'en dit aimé, et dont le père s'oppose au mariage à cause des irrégularités de votre position. Vous voyez, madame, que si l'urgence de mon intervention avait besoin d'être prouvée, la démonstration ne s'est pas fait attendre.

Il se rassied.

HENRIETTE.

Calmez cette touchante sollicitude pour une fille dont vous avez oublié le nom... La preuve que Fanny est encore une enfant, c'est que son prétendu amour était un enfantillage dont elle est déjà toute consolée par la perspective d'un voyage en Italie et les préparatifs du départ.

MERSON.

Soit; mais ce qui est très sérieux là dedans, ce qui doit vous donner à réfléchir, c'est l'opposition du père; opposition que vous retrouverez partout, soyez-en sûre, quand vous jugerez le moment venu d'établir Fanny.

HENRIETTE, se levant.

Quand ce moment-là sera venu, je sais ce que j'aurai à faire. Croyez bien, monsieur, que je n'ai pas attendu vos avertissements pour me préoccuper de l'avenir de mes enfants.

MERSON.

Et serais-je indiscret en vous demandant ce que vous comptez faire pour vos enfants... qui sont un peu les miens après tout?

HENRIETTE, après une hésitation.

Je rentrerai à Paris avec eux... seuls. Comme vous n'aviez pas intérêt à ébruiter le secret de ma nouvelle existence, si vous le connaissiez déjà, je suppose que vous ne l'avez pas fait?

MERSON.

Non, madame. J'ai gardé un silence modeste.

HENRIETTE.

Mes amis de Paris me croient retirée à Avranches; mes amis d'Avranches me croient rentrée à Paris : par conséquent, je retrouverai ma situation intacte...

Elle lui fait une espèce de salut, comme pour le congédier.

MERSON, à part, se levant.

Mon congé. (Haut.) Oui, votre situation de femme séparée. La croyez-vous bien favorable à l'établissement de votre fille? Le monde a de terribles préventions contre les mères en rupture de ban. Il leur prête toujours des affections... morganatiques, et parfois il n'a pas tort. Croyez-moi, le résultat que vous obtiendriez, en quittant... Lausanne, ne vaudrait pas le sacrifice.

HENRIETTE, amèrement.

Voulez-vous me prouver, monsieur, que vous nous avez fait, à moi et à mes enfants, une position impossible? Car c'est bien vous qui nous l'avez faite; vous ne songez pas à le nier, je suppose?

MERSON.

J'y songe si peu, madame, je me sens si bien responsable du passé et de l'avenir que je viens vous offrir la seule réparation efficace, qui est de reprendre votre place de mère de famille à mon foyer.

HENRIETTE, d'une voix sourde.

Rentrer chez vous! moi!

MERSON.

C'est au nom de vos enfants que je vous le demande.

HENRIETTE.

Mais vous savez bien que c'est impossible!

MERSON.

Pourquoi donc? Vous le disiez vous-même tout à l'heure : il n'y a pas eu de scandale...

HENRIETTE.

Il s'agit bien de scandale! Je serais aussi lâche de rentrer chez vous, que vous de m'y recevoir. Il y a des pardons qui dégradent autant celui qui les accepte que celui qui les accorde. Quant à moi, si je pouvais oublier vos fautes, je ne pourrais pas oublier la mienne. Croyez-moi : gardons nos ressentiments... ne changeons pas notre haine en mépris.

MERSON.

Vous me haïssez encore?

HENRIETTE, éclatant.

Il le demande! — Oui, je vous hais! non pour ce que j'ai souffert, mais pour ce qu'il me reste à souffrir. J'étais née pour être une épouse sans reproche, une mère sans tache; c'est vous qui m'avez poussée dans l'abîme où je suis!

MERSON.

Je viens vous en retirer.

HENRIETTE.

Me rendrez-vous le droit de lever les yeux devant mes enfants, quand ils sauront la vérité? Non! Eh bien, vous ne pouvez rien me rendre. Adieu.

MERSON.

Vous réfléchirez.

HENRIETTE, à droite de la scène.

C'est tout réfléchi.

MERSON, prenant son chapeau.

Je le regrette, madame. J'espérais ne pas vous séparer de vos enfants : puisque vous ne voulez pas les suivre, je n'emmènerai qu'eux.

HENRIETTE, s'élançant vers lui.

Vous les emmènerez?

MERSON, très froid.

Soyez-en certaine.

HENRIETTE, se redressant de toute sa hauteur.

Pour les conduire chez vos maîtresses?

MERSON.

Pour qu'ils ne restent pas chez votre amant.

HENRIETTE, chancelant sous le coup.

Monsieur!... La loi me les a donnés, je les garde. — Sortez!

MERSON.

La loi qui vous les a donnés me les rendra si vous m'obligez à l'invoquer. Je suis maître de la situation... Si vous en doutez, consultez M. Caverlet.

HENRIETTE, comme affolée,

Ah! consultons plutôt mes enfants, et, s'ils consentent à vous suivre, je vous les donne!

SCÈNE VI

LES MÊMES, FANNY, entrant par la droite.

FANNY, descendant près de sa mère.

Maman, c'est une lettre.

HENRIETTE, épouvantée.

Va-t'en!

MERSON.

Craignez-vous déjà de la consulter?

HENRIETTE, après un silence.

Voici ton père. Veux-tu me quitter pour le suivre?

FANNY, se serrant contre elle.

Jamais!

HENRIETTE, triomphante.

Vous voyez, monsieur!

MERSON.

C'est que vous ne lui dites pas tout.

HENRIETTE, faisant passer Fanny entre elle et son père.

Dites-lui donc le reste.

MERSON fait un pas vers Fanny, hésite, fait un geste de dépit, et s'inclinant devant sa femme.

Consultez aussi votre fils. Je vous donne jusqu'à demain pour vous résoudre. (Sur la porte.) Jusqu'à demain.

Il sort.

SCÈNE VII

HENRIETTE, FANNY.

FANNY.

Le reste! Qu'y a-t-il donc?

HENRIETTE.

Rien, mon enfant, rien. (Geste interrogatif de Fanny.) Ne m'apportais-tu pas une lettre?

FANNY, la lui donnant.

Oui... de Paris.

HENRIETTE, regardant la suscription.

L'écriture de mon parrain?.. (Elle décachette vivement. Après avoir lu.) Tiens, le voilà, le reste! Son arrivée s'explique : notre tante est morte... nous sommes riches!

FANNY, avec une confusion indignée.

Il veut de l'argent!... Il faut lui en donner.

HENRIETTE.

Oh! qu'il prenne tout!

FANNY.

Oui, tout, et qu'il ne nous sépare pas!

SCÈNE VIII

LES MÊMES, HENRI, entrant par le fond.

FANNY.

N'est-ce pas, Henri, que tu ne veux pas quitter maman?

HENRI.

Qui parle de cela?

FANNY.

Sir Edward Merson qui sort d'ici.

HENRI, à part.

Sir Edward? Elle ne sait rien. (Haut.) Tu l'as vu?

FANNY.

Une minute, mais assez pour juger qu'il ne nous aime pas. Ce n'est pas nous qu'il veut!.. (A demi voix.) c'est de l'argent!

HENRI.

Fanny! je te défends d'insulter ton père. C'est épou-

vantable, ce que tu dis là, et c'est absurde... Il sait bien que nous sommes pauvres.

FANNY.

Nous sommes riches au contraire... notre tante est morte.

HENRI.

Notre tante ?

FANNY, montrant la lettre.

Nous l'apprenons à l'instant... et, tu vois, sir Edward fond sur nous en même temps que l'héritage ! Il ne s'est pas soucié de nous pendant quinze ans... la tendresse lui revient le jour...

HENRI, baissant la tête.

Où nous devenons une proie ! Ah ! voilà le dernier coup !

HENRIETTE, qui n'a pas quitté Henri des yeux.

Laisse-nous, Fanny... — j'ai à parler à ton frère... laisse-nous.

FANNY.

Oui, maman. Mais Henri sera de mon avis.

Elle sort par la gauche.

SCÈNE IX

HENRIETTE, HENRI.

HENRIETTE.

Tu as vu ton père? (Henri, après une hésitation, s'agenouille de

vant sa mère qui cache sa figure dans ses mains. — Un silence.) Tu sais ce qu'il me propose ?

HENRI.

Oui.

HENRIETTE.

Veux-tu que j'accepte ?

HENRI, toujours à genoux et lui baisant les mains.

Jamais !

ACTE QUATRIÈME

Même décor.

SCÈNE PREMIÈRE

HENRI, REYNOLD, tous deux assis sur le canapé.

HENRI.

Je souffre beaucoup à te confier tout cela, mais il faut bien que tu saches dans quelle famille tu t'obstines si généreusement à vouloir entrer. Ah ! tu es heureux, toi, d'avoir un père digne de ce nom !

REYNOLD.

Je ne peux pas t'en donner la moitié, mais j'accepte carrément la moitié du tien. Il sera moins lourd à porter sur quatre épaules. Et veux-tu savoir le fond de ma pensée ? Je suis enchanté que mon futur beau-père ne soit pas l'homme qu'il m'avait semblé d'abord : ses torts sont la justification de ta mère.

HENRI.

N'est-ce pas ? C'est horrible à dire, mais cette révéla-

tion, qui m'avait d'abord accablé, me soulage maintenant. Si M. Merson n'était qu'un homme de plaisir, un étourdi égoïste, malgré tous ses torts envers nous, malgré mon profond amour pour ma mère, mon cœur resterait déchiré entre eux. Il n'hésite plus; il est tout entier du parti de ma mère; et c'est pourquoi je ne veux pas qu'elle accepte la prétendue grâce que M. Merson avait eu l'adresse de me faire implorer.

REYNOLD.

Tu as mille fois raison. Mais qu'allez-vous faire pour vous délivrer de lui ?

HENRI.

Je n'en sais rien, et n'en veux rien savoir. Ce n'est pas là ce qui me tourmente ; c'est notre situation en dehors de lui. Elle est effroyable! Cette pauvre maison, si heureuse hier, si régulière, si honorée, est bouleversée pour toujours. Nous faisons un effort devant Fanny, qui doit tout ignorer.

REYNOLD.

Mais qui finira par s'étonner de cette contrainte si cet état de choses se prolonge.

HENRI.

Il ne se prolongera pas. M. Caverlet, avec sa noblesse ordinaire, m'a offert de quitter la place...

REYNOLD.

Ah ! c'est bien !

HENRI.

J'ai réfléchi toute la nuit. Eh bien, non ! je ne peux pas séparer deux êtres si bien faits l'un pour l'autre, si étroitement unis par les côtés les plus élevés de l'âme, qui

m'ont tous les deux entouré de tant de tendresse et de dévouement...

REYNOLD.

Et pourtant tu ne peux pas rester entre eux.

HENRI.

Non ! Mais j'ai une patrie maintenant. Je vais la servir.

REYNOLD.

Fort bien ; mais, si Fanny apprend que tu es Français, comment lui cacher le reste ?

HENRI.

On ne lui dira pas que je suis soldat, elle croira que je voyage avec toi. Ne pars-tu pas demain pour Paris ? Et puis, que veux-tu ! un pour le pour ! Ce qui me retient, c'est que le roman compliqué dont nous avons depuis quinze ans *se* se soit pas dénoué plus tôt. (*Il saisit vivement la main.*) Ah ! je donnerais tout mon sang pour qu'il pût devenir une réalité !

REYNOLD.

Et j'y joindrais bien quelques gouttes du mien. Notre bonheur tout tout seul, si ta mère s'appelait madame Caverlet. — Dire qu'il y a si peu de pays où le divorce n'existe pas, et que ton père est justement à un de ceux-là !

HENRI.

Pourquoi n'est-il pas Anglais ou allemand ?

REYNOLD.

Ou Belge, ou Allemand, ou Suédois, ou Russe, ou Suisse ! Il n'aurait que l'embarras du choix.

(*Henri baise sa main et la serre.*)

HENRI, toujours assis.

Enfin ! Je suis encore heureux, dans mon désastre, de trouver une patrie qui a besoin de tous ses enfants. N'est-ce pas le seul emploi de ma vie qui puisse désormais me donner du courage à vivre ? J'aimais la France avant de me savoir Français. C'était la voix du sang...

REYNOLD

Vous héritez d'un million ?

HENRI.

A peu près... A quoi penses-tu donc ?

REYNOLD, se dirigeant vers le fond.

A rien.

HENRI.

Tu me quittes ?

REYNOLD.

J'ai une affaire à Lausanne... Je reviendrai.

SCÈNE II

HENRI, puis CAVERLET.

HENRI, le suivant des yeux.

Il a une idée... Il va tenter quelque chose... tentative sans espoir qu'il n'ose même pas me confier ! — Il n'y a rien à faire, brave ami ! Il me semble par instants que ma raison m'échappe, que tout cela est une hallucination...

Entre Caverlet.

En s'apercevant, ils restent tous deux immobiles, les yeux baissés.

CAVERLET, après un silence.

Comment va ta mère ce matin ?

HENRI.

Elle n'est pas encore descendue.

CAVERLET.

Je crains qu'elle ne soit souffrante.

HENRI.

Je l'ai entendue marcher dans sa chambre toute la nuit.

CAVERLET.

Tu n'as donc pas dormi non plus ?

HENRI.

Non. J'ai pris une détermination qu'elle approuvera sans doute et qui rend possible des choses qui ne le seraient pas autrement. Je vais m'engager dans l'armée française. Je partirai demain avec Reynold.

CAVERLET.

Tu abandonnes ta mère.

HENRI.

Ne lui reste-t-il pas ma sœur, et...

CAVERLET.

Achève.

HENRI.

Vous m'avez compris.

Il sort par la droite.

SCÈNE III

CAVERLET, puis BARGÉ et HENRIETTE.

CAVERLET, seul.

Brave cœur ! que je reste ou non, ce mot me récompense de tout ce que j'ai fait pour toi !

BARGÉ, entrant par le fond.

Ah ! mon pauvre ami ! Voici bien une autre affaire ! Madame Caverlet n'est pas là ?

CAVERLET.

Voulez-vous que je la fasse appeler ?

BARGÉ.

Oui. Je n'en peux plus. (Entre Henriette.) J'en ferai une maladie.

CAVERLET.

La voici. Qu'y a-t-il donc ?

BARGÉ, à Henriette.

Il y a que votre mari sort de chez moi, qu'il veut vous intenter un procès pour ravoir ses enfants, et qu'il me somme de constater la position dans laquelle vous vivez.

CAVERLET.

Misérable !

BARGÉ.

Hélas ! non, mon ami, ce n'est pas un misérable. Je me

connais en hommes. Celui-là a pu être léger, très léger, mais il n'est pas mauvais. La preuve, c'est qu'avant de pousser les choses à l'extrême rigueur, il m'a permis de faire auprès de vous une dernière tentative de conciliation.

HENRIETTE, ironique.

Permis ou demandé ?

BARGÉ.

Peu importe! Au nom du ciel, ma chère dame, ne laissez pas entamer ce procès. Acceptez la réhabilitation qu'il vous offre si généreusement, j'ose le dire.

HENRIETTE.

Si généreusement? Savez-vous pourquoi il veut me forcer à réintégrer le domicile conjugal? Parce que je viens d'hériter.

BARGÉ, stupéfait.

Non?

CAVERLET.

C'est la vérité.

HENRIETTE.

Aussi Henri, que j'ai pris pour juge, ne veut-il pas que j'accepte la proposition si magnanime...

BARGÉ.

Eh bien, en voilà un qui m'a trompé... C'est le premier.

HENRIETTE.

Consolez-vous. Il en a trompé bien d'autres.

CAVERLET.

Et rassurez-vous : ce procès n'aura pas lieu.

HENRIETTE.

Nous achèterons le désistement de M. Merson.

BARGÉ, très froid.

De l'argent à ce misérable? Pas un rouge liard! Je m'y oppose! Le procès dont il vous menace n'est qu'un chantage; si vous chantez une première fois, il vous faudra chanter toujours, jusqu'à complète extinction de voix.

HENRIETTE.

Nous n'avons pas d'autre moyen de lui échapper.

BARGÉ.

Si fait... il y en a un... douloureux... mais qui est d'ailleurs une nécessité de votre situation. Ce procès n'a d'autre base que votre cohabitation; or, vous êtes dès maintenant forcés à vous séparer...

HENRIETTE.

Nous séparer? ah! plutôt cent fois lui abandonner cet héritage maudit!

BARGÉ.

Parbleu! si vous pouviez à ce prix sauver votre bonheur, je vous dirais : « Donnez tout... et le reste avec! » Mais vous ruineriez vos enfants, sans rien sauver. La situation est perdue par le seul fait que Henri la connaît. (A Caverlet.) Soyons de bon compte : ce jeune homme ne peut plus vivre sous le même toit que sa mère et vous.

CAVERLET, baissant les yeux.

Il se propose de partir.

HENRIETTE.

O mon Dieu!

BARGÉ.

Mais si l'un des deux doit céder la place à l'autre, ce n'est pas lui, car il est le droit.

CAVERLET.

Certes !

BARGÉ.

Et puis, quoi ? Cette séparation n'entrait-elle pas vaguement dans vos prévisions? (A Henriette.) Avez-vous pu vous flatter un instant que votre position ne serait pas, un jour ou l'autre, un obstacle au mariage de Fanny ?

HENRIETTE.

Hélas !

BARGÉ.

Eh bien, l'agression de votre mari n'avance que de bien peu l'heure du sacrifice. Ayez le courage de l'accomplir en temps utile, aujourd'hui même ! qu'on ne vous retrouve pas ici demain; qu'il n'y ait plus de constatation possible. J'ai le cœur gros de vous parler ainsi... Il me faut presque autant de courage pour vous dire tout cela qu'à vous pour l'entendre... Mais votre salut avant tout. — Partez tout de suite, ma pauvre amie. Vous pouvez encore arriver à Genève pour le train de Paris. Vos malles sont sans doute prêtes, puisque vous vous disposiez à partir pour l'Italie. Je vais faire atteler, et charger vos bagages; car vous n'êtes en état ni l'un ni l'autre de vous occuper de ces détails...

HENRIETTE, d'une voix éteinte.

Faites, mon ami...

BARGÉ, à part.

Pauvres gens ! pauvres gens !

Il sort

SCÈNE IV

HENRIETTE, CAVERLET.

HENRIETTE, se jetant dans les bras de Caverlet.

O mon seul ami ! (Ils se tiennent embrassés un moment en silence.) Que vas-tu devenir sans moi, sans nous ? Je t'ai pris toute ta vie, et je ne peux pas te donner toute la mienne !

CAVERLET.

Ne songe pas à moi, ma chère âme. Même à cette heure fatale, en face de la morne solitude où je vais tomber, je ne changerais pas ma destinée contre celle des plus heureux. J'ai connu pendant quinze ans la félicité absolue. Quel homme peut en dire autant? Le sort qui me l'enlève ne m'en ravira pas le souvenir. Cette maison que tu vas quitter restera pleine de toi; ma vie s'y achèvera en adoration devant le fantôme radieux de nos belles années. Ne nous plaignons pas; ne soyons pas ingrats ! Nous avions fait un pacte avec la destinée, l'heure de l'échéance arrive, envisageons-la d'un cœur ferme.

HENRIETTE.

Hélas ! j'avais toujours espéré au fond de l'âme que je ne vivrais pas jusque-là. Je n'ai pas mérité cette grâce, puisque Dieu ne me l'a pas faite... La mort m'eût été si douce auprès de toi !

CAVERLET, lui prenant les deux mains, et la regardant dans les yeux.

Veux-tu ?

HENRIETTE, s'élançant éperdument dans ses bras.

Oh! oui, ensemble!

CAVERLET, s'arrachant à son étreinte.

Je suis un monstre d'égoïsme... Tu appartiens à tes enfants.

HENRIETTE.

Mes enfants!

CAVERLET.

Pardonne-moi ce cri de désespoir... il est indigne de nous. — Le bonheur est fini, ma bien-aimée; le devoir se lève; qu'il nous trouve prêts. — Tu vas partir.

HENRIETTE.

Si vite? Et ces adieux éternels auront été si courts!

CAVERLET, très ferme.

Remercions le ciel qui ne nous permet ni défaillance ni délibération : nous ferions quelque lâcheté. — Avertis Fanny.

HENRIETTE.

De quoi? de notre séparation?

CAVERLET.

Non!... de votre départ.

HENRIETTE.

Hélas! je ne pourrai pas lui cacher longtemps la triste vérité.

CAVERLET.

Tu la lui découvriras plus tard, peu à peu... elle la devinera peut-être rien qu'à mon absence prolongée...

HENRIETTE, faisant quelques pas vers le fond.

C'est possible. (Revenant à Caverlet.) Mais non ! il faut qu'elle la sache avant d'arriver à Paris, avant de revoir personne de mes anciens amis !...

CAVERLET, accablé.

C'est vrai ! Elle ne doit plus parler de moi... Eh bien, tu l'instruiras en route.

HENRIETTE, avec résolution.

Sur-le-champ ! Mieux vaut vider le calice d'un trait ! Que me fait à cette heure une amertume de plus ? La voici, laisse-nous.

SCÈNE V

LES MÊMES, FANNY.

FANNY.

On charge nos bagages, maman. Est-ce que nous partons tout de suite ?

HENRIETTE.

Oui, mon enfant, nous partons pour Paris.

FANNY.

Pour Paris ? — Ah ! oui... l'héritage !

HENRIETTE.

Mais auparavant j'ai quelque chose à te dire.

Elle s'assied sur le canapé.

CAVERLET.

Je vais avertir Henri. (Fausse sortie. Embrassant Fanny.) Adieu !

Il sort précipitamment.

FANNY, à part.

Comme il est ému !.. (Venant s'asseoir sur le canapé, près de sa mère.) Qu'as-tu donc à me dire, maman ?

HENRIETTE, après un silence.

Il y a d'étranges fatalités dans la vie des femmes, mon enfant. Je crois que Dieu crée pour chacune de nous l'homme qui doit la rendre heureuse. Tant pis pour celle qui ne le rencontre pas; malheur à celle qui le rencontre trop tard !

FANNY.

Trop tard ?.. Ah ! oui, mariée à un autre.

HENRIETTE.

Comme j'ai rencontré M. Caverlet.

FANNY.

Mais, toi, le divorce t'avait rendu la liberté.

HENRIETTE.

Et s'il ne me l'avait pas rendue ?

FANNY.

Tu aurais été bien malheureuse, c'est vrai !

HENRIETTE.

Eh bien ... (A part.) Je ne peux pas !

FANNY.

Eh bien ?

HENRIETTE, avec effort.

Eh bien !.. j'ai à Paris une amie d'enfance qui est dans cette douloureuse situation.

FANNY.

Et tu vas la consoler? la soutenir?

HENRIETTE.

Je te demande pour elle toute ta compassion... toute ton indulgence. Elle a rencontré trop tard celui qu'elle devait aimer; ne pouvant l'épouser, elle n'a pas eu le courage de l'éloigner; elle vit avec lui... comme je vis avec M. Caverlet.

FANNY.

Mais... sans être mariée?

HENRIETTE, à part, avec désespoir.

Elle ne comprend pas!

FANNY.

Et tu me demandes mon indulgence pour elle? Tu lui accordes la tienne?

HENRIETTE.

Hélas! elle était si jeune!... Elle avait tant besoin d'affection!

FANNY.

Elle n'avait donc pas d'enfants?

HENRIETTE, se levant brusquement et d'une voix sourde.

Elle en avait.

FANNY.

Elle ne les aimait donc pas?

HENRIETTE, avec explosion.

Oui, tu as raison ! elle ne mérite pas de pitié ! L'amour maternel devait suffire à la défendre ! Puisqu'elle n'a pas respecté ses enfants, qu'elle boive leur mépris sans se plaindre... s'il ne lui reste pas assez de cœur pour en mourir ! (Tombant sur le fauteuil près de la table.) Ah ! pauvre femme ! son châtiment passe son crime ! Hélas ! toutes les âmes ne sont pas de force à sacrifier la passion au devoir...

FANNY.

C'est pourtant si facile et si doux !

HENRIETTE, la regarde avec étonnement, se lève et va à elle.

Qu'en sais-tu ? (Fanny baisse les yeux.) Ah !... elle aime Reynold !

FANNY, vivement.

Non, maman, je t'assure.

HENRIETTE, lui prenant les mains.

Tais-toi, n'essaye plus de me donner le change... Et moi qui ne t'avais pas devinée ! Ah ! cher ange de Dieu ! tu trouvais dans ta tendresse le courage de me cacher ton chagrin !..

FANNY.

Je t'aime par-dessus tout.

HENRIETTE, très exaltée.

Et moi, crois-tu que je ne donnerais pas ma vie pour assurer ton bonheur ?.. (A elle-même.) Comme je vais me racheter ! comme elle me pardonnera ! (A Fanny.) Il y avait un obstacle à ton mariage : dans une heure cet obstacle n'existera plus... Tu épouseras Reynold.

FANNY, lui sautant au cou.

Vrai ?

HENRIETTE.

Ah ! je peux t'embrasser maintenant ! (Elle la couvre de baisers et l'entraîne avec elle sur le canapé.) Oui, tu l'épouseras... et alors tu ne pourras plus douter de ma tendresse !

FANNY, glissant aux genoux de sa mère.

En ai-je jamais douté ?

HENRIETTE.

Peut-être... mais n'en doute plus, mon adorée ! Conserve-moi une petite place dans ton cœur auprès de ton mari, et je te bénirai toujours... comme je te bénis en ce moment ! (Elle fait un geste de bénédiction sur la tête de Fanny et lui pose un baiser sur le front.) — Et maintenant va, mon enfant, va achever tes préparatifs.

FANNY.

Oh ! que je suis heureuse !

Elle sort par la gauche.

HENRIETTE, seule, se levant.

O mon Dieu, pardonnez-moi ! Vous ne m'avez pas laissé d'autre refuge !... (Elle fait un pas vers le fond, la porte s'ouvre.) Henri !

SCÈNE VI

HENRIETTE, HENRI, puis BARGÉ et REYNOLD.

HENRI.

O ma mère, quelle joie ! quelle délivrance ! L'honneur,

le bonheur, la vie, tout nous est rendu ! Un dénouement inattendu, inespéré, d'une simplicité enfantine...

BARGÉ, qui est entré avec Reynold sur les derniers mots.

Enfantine, enfantine !... Il fallait le trouver pourtant, et personne de nous n'y songeait.

HENRI.

Est-ce qu'on songe aux choses simples ! (Frappant sur l'épaule de Reynold.) Il fallait un fou comme Reynold pour s'aviser de cela ! Raconte, Reynold, raconte...

REYNOLD.

Toi, retiens Fanny dehors pendant cinq minutes : rien de tout cela ne doit effleurer son oreille.

HENRI.

Tu as raison; car, pour comble de bonheur, ô ma chérie, elle ne saura rien, elle aura traversé cet orage sans y mouiller le bout de ses ailes.

Il sort.

SCÈNE VII

LES MÊMES, moins HENRI.

BARGÉ, à Henriette.

Non, Fanny ne saura rien ! pendant les procédures, elle fera ce fameux voyage en Italie... elle le fera avec son mari.

REYNOLD.

Avec moi !... ô ma chère mère, que je suis heureux !

BARGÉ.

Et, à son retour, elle retrouvera toutes choses dans l'ordre accoutumé.

HENRIETTE.

Pardon, mes amis... mais j'arrive de si loin...

BARGÉ.

Que vous ne comprenez rien à tout ce qu'on vous dit, n'est-ce pas? Ce n'est pas très clair en effet... Prends la parole, mon fils, et tâche d'être limpide.

REYNOLD.

Ah ! quelle bonne idée j'ai eue là ! (A Henriette.) Figurez-vous... (La porte de gauche s'ouvre, Caverlet paraît.) Combien donneriez-vous pour pouvoir épouser M. Caverlet?

HENRIETTE.

Ah ! tout ce que je possède.

REYNOLD.

Eh bien, il ne vous en coûtera que moitié. — Pas méchant, mon beau-père... un peu vénal, mais pas méchant. — Il consent à se faire naturaliser Suisse et à divorcer moyennant une propriété de cinq cent mille francs... que vous lui offrez pour faciliter la naturalisation. — C'est donné !

CAVERLET, s'avançant.

Vous voilà libre.

HENRIETTE, lui prenant le bras.

Libre!... libre!... Mais tout cela est-il possible!

BARGÉ.

Non seulement possible, mais facile.

HENRIETTE.

Oh! que Dieu est bon!

CAVERLET, montrant Reynold.

Remerciez aussi son prophète.

HENRIETTE, tendant la main à Reynold.

Cher Reynold! mon fils!

BARGÉ.

Dire que je n'en ai qu'un! quelle faute!

REYNOLD.

Je la réparerai.

Henri et Fanny paraissent au fond.

TOUS, un doigt sur les lèvres.

Chut!

FANNY.

Je suis encore de trop?... De quoi parlez-vous donc quand je ne suis pas là

CAVERLET.

De ton mariage.

HENRI.

Madame Reynold!

FANNY.

Est-ce pour tout de bon, cette fois?

REYNOLD, la conduisant à Bargé.

Embrassez votre beau-père.

BARGÉ, après l'avoir embrassée, l'œil au ciel.

Daniel!

FIN DE MADAME CLVERLET

VARIANTE POUR MAITRE GUÉRIN

ACTE QUATRIÈME

SCÈNE IV

. . . . . .

FRANCINE.

Ne me plaignez pas !

LOUIS.

Ceux qu'il faut plaindre, mademoiselle, ce sont ceux qui ont pu vous méconnaître.

FRANCINE.

S'ils le regrettent...

LOUIS.

Du fond du cœur.

MADAME GUÉRIN.

Que faire maintenant?

FRANCINE.

Nous résigner.

MADAME GUÉRIN.

Non. (A Louis.) Allons trouver ton père.

LOUIS.

Adieu, mademoiselle.

Il sort avec sa mère.

ACTE CINQUIÈME

Même décoration qu'au deuxième acte.

SCÈNE PREMIÈRE

MADAME GUÉRIN et LOUIS, entrant par le fond.

MADAME GUÉRIN.

Ton père ne peut tarder à rentrer. — C'est aujourd'hui que tu dînes chez le général ?

LOUIS.

Oui. Je regrette d'avoir accepté. Ces pauvres gens que nous spolions !

MADAME GUÉRIN.

Ce n'est pas nous, c'est Brénu.

LOUIS.

Brénu est l'homme de paille de mon père.

MADAME GUÉRIN.

C'est M. Arthur qui dit cela : tu ne le crois pas sur parole, j'espère?

LOUIS.

Si je ne l'avais pas cru, je l'aurais souffleté.

MADAME GUÉRIN.

Je te jure que ton père est incapable...

LOUIS.

Comment reparaître devant cette jeune fille, enrichi de ses dépouilles?

SCÈNE II

Les Mêmes, GUÉRIN.

MADAME GUÉRIN.

Guérin! arrive, arrive! Ton fils est au désespoir! ton fils est fou! Il doute de ta probité. etc.

. . . . . .

SCÈNE XI

GUÉRIN, seul.

Elle ne reviendra pas, c'est à son fils qu'elle obéit maintenant... La quincaillerie de ce gars-là m'a pourtant

fait quelque chose... Ce que c'est que de nous ! J'aurai son portrait en pied dans mon étude, pour le client... Ils croient me faire un bon tour en me laissant seul. Mais leur abandon m'affranchit de toute contrainte. Je suis libre... Françoise !... Françoise !...

SCÈNE XII

GUÉRIN, FRANÇOISE.

FRANÇOISE.

Qu'est-ce qu'il vous faut ?

GUÉRIN.

Françoise, mon fils m'abandonne, ma femme m'abandonne je t'élève à la dignité de gouvernante.

FRANÇOISE.

Tout de bon ?

GUÉRIN.

Es-tu contente ?

FRANÇOISE.

Alors donnez-moi les clefs.

GUÉRIN.

Comment ! les clefs ?

FRANÇOISE.

Vous ne comptez pas faire avec moi comme avec madame, peut-être ?

GUÉRIN.

Mais, Françoise...

FRANÇOISE.

Les clefs, ou je vous quitte aussi!

Elle repose dans l'armoire le panier de l'argenterie.

GUÉRIN.

Voyons, ne te fâche pas! Les voilà! (A part.) Je vais donc enfin vivre pour moi.

FIN DU TOME SIXIÈME

TABLE DU TOME SIXIÈME

MAÎTRE GUÉRIN..... 1
LIONS ET RENARDS..... 195
MADAME CAVERLET..... 363
VARIANTE POUR MAÎTRE GUÉRIN..... 473

1008-10. — Coulommiers. Imp. Paul BRODARD. — P10-10.
19621-6-10.